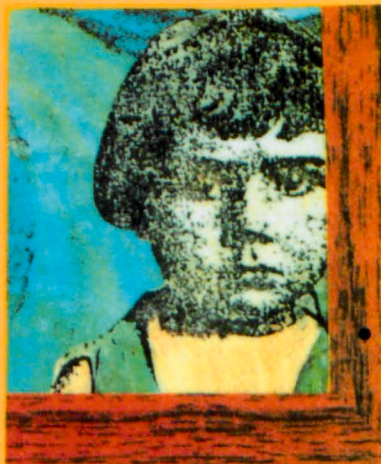


Kochava (Stella) Tsour

Si c'était votre enfant?...

Une juive polonaise raconte



Kochava (Stella) Tsour

Si c'était votre enfant?...

Une juive polonaise raconte

Avant-propos

J'écris la première version du livre en Pologne en 1960.

C'était M. Carmela , nôtre fondatrice , qui me demandait d'écrire l'histoire. Les souvenirs étaient de fraîche date à l'époque, et je voulais réciter les contes de ma famille, les contes des juives cherchant les chemins d'eux-mêmes de la vie.

La seconde version du livre, en anglais, était écrite déjà en Israël. Elle était traduite de polonais par ma voisine et par ma chère amie, Alice Arbel. Je l'écris parce que je voulais expliquer à mes amis ici, en Israël, pourquoi j'avais choisi le chemin que je pris, non l'autre. Et c'est juste , car je crois qu'il est très importante d'insister que «pas tous Polonais étaient antisémites», - c'est ce que maints croient en Israël.

La version en Fransaise ce qu'est devant vous, est écrite grâce à mes voisins, qui de leur générosité et leur délicatesse étaient toujours comme la famille la plus dévouée ; et de même grâce à mes amis qui étaient toujours près de moi.

Pendant que j'étudiais à l'Université Haïfa, j'avais la chance de faire mes études chez professeur Vago. Il aimait dire que son hobby était le bouleversement des préjugés. J'espère que ce livre contribuera au bouleversement des autres préjugés, car le bouleversement des préjugés, - de moi-même ou des autres, - me rend très heureuse.

STELLA



A l'âge de quatre ans

This photo presents my daughter
of 4 years of name "Stella".
Photos of me and my wife
I shall send you on request. —
with regards
your
Shoolen

J. P. Liberman
Cdr. Ceceliana de M. C.

Ma famille

Mon arrière grand-père maternel avait des terres. Son patrimoine se composait de trois villages aux environs de Biala Podlaska, dans la région de Kobylany en Pologne. Lui-même ne s'était jamais occupé d'agriculture et n'y connaissait rien. Il donna sa terre en fermage à des paysans polonais. Un jour il se laissa séduire par une proposition et il échangea sa bonne terre contre une surface deux fois plus grande, mais la terre qu'il reçut était impropre à l'agriculture, et il fit faillite.

Son fils, mon grand-père Eliezer Perelman habitait à Sarnaki à six kilomètres du fleuve Bug. Comme bien des Juifs de l'est de la Pologne, il faisait partie des Hassidim, se consacrait aux questions spirituelles et veillait scrupuleusement à l'éducation religieuse de ses enfants. Sur sa femme, Esther, reposaient le soin de la maison et le souci de gagner leur vie. Ce n'est qu'après avoir entendu ma mère me parler d'elle que j'ai compris le sens de l'expression biblique *eshet hail* (femme vaillante) : pour que soit assurée la vie matérielle et spirituelle de la famille, elle était bien obligée d'être une telle femme vaillante. Ma grand-mère Esther a perdu la vie pendant la première guerre mondiale : les Russes l'ont surprise faisant de la contrebande de fromage à la frontière germano-russe, elle a été condamnée et détenue dans une prison où elle est morte de tuberculose. Elle avait deux filles et un jeune fils : l'aînée Rebecca, la cadette qui était ma mère

Gitla, et Adam, le plus jeune, qui est mort dans sa dix-huitième année

Rebecca a épousé Alter Becherman, propriétaire d'une taverne, et a vécu avec lui à Losice. Ma mère a achevé ses quatre années d'école primaire (l'instruction habituelle en ce temps-là) et à l'âge de dix ans s'est enfuie de sa maison chez son oncle à Mordy. Elle ne voulait pas revenir chez ses parents parce qu'elle ne pouvait comprendre pourquoi un Dieu tout-puissant avait besoin de tant de petites *mitsvot* (obligations religieuses). Son père la traitait de mécréante. Il prenait soin d'allumer les bougies de shabbat en son nom car il savait qu'elle ne le ferait pas.

À dix-huit ans maman est partie habiter à Varsovie chez sa tante qui travaillait comme ouvrière à l'usine et logeait dans une cave sombre et humide. Un jour, avant que sa tante ne revienne de son travail, maman a acheté du papier blanc et tapissé les murs de la cave. Quand sa tante est revenue, elle n'a pas reconnu son « palais ». À cette époque, ma mère se constituait déjà une sagesse de vie bien à elle : elle pourrait trouver du bonheur avec les autres si les autres en trouvaient avec elle. Cette sagesse, que ma mère m'a léguée, s'est vérifiée dans les épreuves de la vie et m'a été très utile.

Maman a commencé à travailler et a loué un appartement à elle, qui était toujours ouvert à tous. Le soir, des amis s'y réunissaient et dinaient ensemble de la moitié d'une miche de pain, salaire de sa journée de travail. C'était à l'époque de la première guerre mondiale et plus encore que faim de pain, maman avait faim de la vérité qu'elle cherchait pour vivre pleinement. Elle a

essayé de participer à toutes sortes de mouvements juifs et non juifs, sionistes, de gauche et de droite, socialistes et humanistes. En tous elle trouvait quelque défaut idéologique et il lui était difficile de s'y plier. Ses amis voyaient en elle une athée, mais l'un d'eux qui la connaissait très bien disait qu'il n'en était rien, qu'en réalité sa religion était la recherche de la vérité.

En 1924 maman a fait la connaissance, au théâtre, de Salomon Zilberstein, de Lodz. Il paraissait très jeune bien qu'il fût plus âgé qu'elle de six ans. Salomon était un jeune homme intelligent, droit et cultivé. Son père, Abraham, était mort lorsqu'il avait quatorze ans. Sa mère, Fejga, bonne maîtresse de maison, n'avait jamais travaillé pour gagner sa vie. À la mort de leur père, papa et sa sœur Esther, son aînée de deux ans, ont été obligés d'interrompre leurs études et de travailler pour faire vivre la famille et financer les études des plus jeunes. Esther, employée, était contrainte de transporter matin et soir sa machine à écrire, grosse et lourde, entre la maison et le bureau.

Papa s'est engagé comme commis et a fait, en plus, de petits travaux. Grâce au travail d'Esther et de papa, leur frère Wilus, celui de cinq ans, a réussi à achever une école de commerce ; Bernard, celui de huit ans, est devenu expert comptable ; Sala, qui avait dix ans, a été secrétaire auprès d'un avocat polonais ; et Hela, qui en avait douze, a appris la couture et ouvert son propre magasin.

Fejga, ma grand-mère, était une femme pieuse et respectueuse de la tradition, et lors d'une nuit de *seder*, ouvrant la porte au prophète Élie, elle s'était évanouie en le voyant devant elle

enveloppé d'un drap blanc, si bien que le lendemain l'auteur de la farce, papa, avait reçu une raclée de son oncle. L'anecdote révélait, probablement, le scepticisme de l'adolescent à l'égard des phénomènes miraculeux. Sans doute se considérait-il déjà comme athée.

Papa était un jeune homme débordant de vie et d'initiative : il aimait étudier, lire et monter des représentations dans la cour de la maison ; après ses heures de travail, il donnait des leçons d'allemand en échange de leçons en langue russe ; il étudiait par lui-même le français et l'anglais à l'aide de brochures et de dictionnaires et excellait à écrire des lettres : ce sont elles qui ont conquis le cœur de maman. Malgré sa scolarité sommaire, maman lisait énormément de livres et était douée d'intelligence naturelle et d'une grande intuition. Avant de consentir au mariage, maman avait emmené son fiancé à la petite bourgade juive de Losice pour lui présenter ses vieilles tantes pauvres avec leurs vilaines perruques. Elle ne s'était jamais sentie proche d'elles, mais sa droiture l'obligeait à faire connaître à son fiancé sa famille telle qu'elle était. Elle voulait qu'avant le mariage il sache tout sur celle-ci, pour ne pas se sentir trompé. Les sœurs de papa l'aimaient beaucoup, et même soutenaient qu'elle était trop bien pour lui et qu'elle ferait mieux de ne pas l'épouser parce qu'il n'aidait pas à la maison. Maman répondait avec assurance que cela ne présageait pas de son comportement de futur mari et que précisément il était capable d'être un bon époux.

En décembre 1924 est arrivée de Palestine une tante de papa avec son mari Retkinski pour le mariage de sa sœur Hela. Sans

demander l'avis de sa fiancée, papa est allé trouver le rabbin et lui a demandé d'organiser également son mariage. C'est ce qui s'est passé. En seulement deux mois le jeune couple a réussi à se trouver un appartement, au troisième étage, qui comprenait une grande pièce, une cuisine et un long couloir. Le 29 novembre est née leur fille : c'était moi.

Maman était heureuse : s'il était né un enfant mâle, mon père n'aurait pas autorisé sa circoncision et mon grand-père serait mort de chagrin d'avoir un petit-fils non circoncis. Selon la tradition de l'époque je devais porter le nom de ma grand-mère, Esther, mais mon père voulait pour moi un prénom international : il trouva dans un dictionnaire qu'Esther veut dire étoile, en latin : Stella.

Mon enfance

Mes parents m'ont élevée dans l'esprit de « l'Émile », le livre célèbre de J. J. Rousseau ; ils étaient persuadés que l'enfant à la naissance est une page blanche et que sa personnalité est façonnée par son éducation. Ils m'ont raconté qu'à l'âge de deux ans, alors que maman était allée chez une voisine, j'avais mangé du beurre resté sur la table. Quand maman l'a découvert, elle m'a demandé qui avait mangé le beurre, et moi j'ai accusé le chien, alors que nous n'avions pas de chien. Maman très en colère a crié, et moi qui n'aimais pas du tout les cris, je lui ai demandé de me frapper plutôt que de crier. Quand maman me grondait, en regardant ses yeux je pouvais savoir si elle était « vraiment en colère, » ou si elle criait simplement pour m'éduquer.

Mes parents m'ont acheté les meilleurs livres d'enfants de ce temps-là et m'ont raconté aussi quantité d'histoires sur eux-mêmes, leur enfance, ou d'autres, mais sans jamais de récits imaginaires ou effrayants ; jamais non plus ils ne m'ont menti ni fait de promesses qu'ils ne pouvaient tenir. À mes yeux, mon père était l'incarnation de la sagesse et de la justice, et ma mère une belle fleur toute de féminité et de bonté.

Six mois après ma naissance, ma mère a contracté la tuberculose et, sur ordre des médecins, est demeurée de longs mois, au cours des cinq années suivantes, dans la région de la forêt de pins d'Otwock près de Varsovie. Moi, je l'accompagnais, bien sûr, et papa venait nous voir chaque fin de semaine.

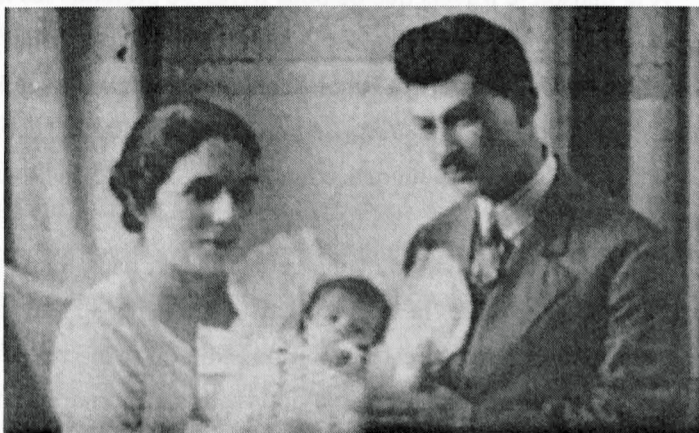
J'avais quatre ans quand mourut Rebecca, l'unique sœur de maman ; mon grand-père maternel, alors âgé de soixante-douze ans, qui n'avait jamais pris de remèdes et n'était même jamais allé de sa vie chez un dentiste, mourut trois semaines plus tard de chagrin. On n'en dit rien à ma mère : à cause de sa maladie on craignait de lui causer un choc. On lui a dit seulement que grand-père était malade. Ce n'est que lorsque nous sommes allées le voir qu'on nous a appris sa mort. Maman pleurait amèrement et moi je ne savais pas pourquoi. Tous là-bas parlaient yiddish et je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais quand ma mère pleurait, je pleurais moi aussi, et tous s'en étonnaient.

Dans la famille de maman, on savait qu'elle n'était pas pratiquante, mais on n'osait pas la questionner, aussi me demanda-t-on si maman allumait les bougies de shabbat. À Losice il n'y avait pas encore l'électricité et moi, regardant la lampe à pétrole

suspendue au mur, je répondis : « maman n'allume pas de bougie parce que chez nous il y a l'électricité ». Avec peine et beaucoup de courage, maman frayait son chemin vers une pensée indépendante. Elle voulait m'épargner les difficultés et les luttes qu'elle avait traversées dans son parcours pour s'affranchir de l'héritage familial. Elle était sûre que je trouverais par mes propres forces la juste manière de conduire ma vie. Je n'ai pas eu contre quoi lutter parce que je n'ai pas connu du « tout fait ». Je n'ai rien su de la prière, ni des cérémonies religieuses, je n'ai pas entendu parler de Dieu.

Quand nous séjournions au village, papa me réveillait à l'aube pour que nous contemplions le lever du soleil (qui dure deux heures en Pologne). Il avait coutume aussi de m'emmener observer une fourmilière pour que j'apprenne à connaître la beauté de la nature et à l'aimer. Il ne me venait pas à l'idée de poser de questions sur le créateur du monde.

Nous étions habitués à jouer ensemble, enfants juifs et polonais. Je ne savais pas que j'étais juive ; aux yeux de tous, nous étions tous des enfants, et ma sympathie allait toujours aux plus pauvres d'entre nous. À l'âge de quatre ans, à l'occasion d'un de nos jeux, on m'a proposé d'être « la reine ». J'ai refusé car je voulais être « une maman normale avec beaucoup d'enfants ». Une fois, un des enfants m'a demandé si j'étais juive ou polonaise. J'ai répondu que je ne savais pas. « Je suis locataire d'Helman » (le propriétaire de notre maison). À l'école je choisisais de me lier d'amitié avec des fillettes qui avaient besoin de mon aide, pauvres ou de familles à problèmes.



La tante Esthèr, son mari et leur fils Isaac (1927)



(la bas) Mon cousin Isaac et sa sœur Félise (1932)

À la maison je n'avais que de bons livres. Je préférais les lire plutôt que faire mes devoirs. L'obligation des devoirs gâchait le plaisir que j'avais à étudier à l'école, étant donné que, si je ne les faisais pas, je craignais d'être prise en faute. En outre, à l'école, je n'étais plus une fille unique comme à la maison, mais une parmi bien d'autres.

Comme le traitement de maman coûtait cher, papa a pris un travail supplémentaire le soir comme secrétaire de l'avocat Neuman. Grâce à cela il est devenu possible de m'inscrire à la meilleure et la plus coûteuse école de la ville qui portait le nom d'Eliza Orzeszkowa, auteure polonaise connue. C'était une école polonaise pour enfants juifs. Lors de mon premier Yom Kippour à cette école, papa m'a amenée comme d'habitude, si bien que j'ai été la seule fille à venir ce jour-là. Notre surveillante, Kedrzyńska, une juive convertie au christianisme après son mariage, a été obligée de m'occuper en classe toute la journée jusqu'à ce que notre aide ménagère vienne me ramener à la maison. Mon père ne savait pas qu'il n'y avait pas de cours le jour de Kippour.

J'ai passé mes trois premières semaines d'école en maternelle, et comme je savais déjà lire et écrire, rapidement on m'a inscrite en classe « A ». Quand je fus en classe « B », une crise économique a touché la Pologne. Mon père est venu à l'école demander une réduction du montant de la scolarité parce que le paiement de mes études représentait le quart de son salaire. J'étais ainsi l'élève la plus pauvre de l'école la plus chère de la ville. Une fois, je suis entrée en classe sans refermer la porte derrière moi. Erna Sznycer, la fille d'un patron d'usine, murmura

à sa voisine de table : « depuis quand un domestique a-t-il besoin d'un portier ? » J'ai entendu mais n'ai pas réagi.

Un jour où nous passions, mon père et moi, devant l'hôpital des Sœurs de la Charité, j'ai demandé à papa ce que signifiaient les mots gravés au-dessus de l'entrée : RES SACRA MISER. Papa m'a traduit « le pauvre est sacré. » J'ai ressenti la vérité de cette phrase. Depuis lors et pour toujours me taraude la question de la chanteuse polonaise Maria Konopnicka : « Frères, n'est-ce pas de notre faute si l'orphelin Yas n'a pas connu le printemps, les rayons du soleil ? N'avons-nous pas une part de responsabilité dans sa mort, comme dans la mort de tout malade qui agonise dans une cave, de froid ou de faim ? » Ce chant d'enfant est resté dans mon souvenir jusqu'à aujourd'hui, son message bien vivant au fond de mon cœur.

Jusqu'à la classe « C » je n'ai rien su de l'antisémitisme ni de la discrimination pour cause de religion, de race et de nation. On nous apprenait à être des êtres humains. Je me sentais polonaise comme tout le monde, au plein sens du mot. Il ne me venait à l'esprit aucune autre possibilité.

Maman aimait chanter en polonais des chansons tristes juives ou yiddish. Je suis émue encore aujourd'hui quand je les entends. Dans ces chansons on ne parlait pas de Dieu, et je n'ai pu me forger aucune notion de lui.

La petite puce

J'aimais aller à l'école, non pour étudier, mais pour faire la folle avec les filles. Stasia, la gardienne de l'école, me surnom-

mait « petite puce » parce que j'étais une gamine noire et sautillante. Même pendant les cours de religion, que personne ne prenait au sérieux, et où nous avions toutes la note « très bien », nous riions tout le temps. Dans ses leçons la maîtresse nous parlait de « Dieu qui se tient en tout lieu ». D'où m'est venue l'idée que Dieu devait être très grand ! Je regardais l'encrier sur le bureau et pensais : comment un Dieu infini peut-il entrer dans un flacon si petit ? J'ai interrogé la maîtresse à ce sujet qui a cru que je me moquais d'elle et s'est fâchée. À sa réaction j'ai compris qu'elle n'avait pas la moindre notion de Dieu et qu'en fait il n'existait pas.

La même année, notre nouvelle surveillante Kałuzewska disait que même un idolâtre primitif avait foi en quelque chose, pierre, arbre ou tout objet symbole d'une force supérieure, et cela à cause d'un besoin existentiel profondément ancré en l'homme. Je sentais la vérité que contenaient ses paroles mais sans l'approfondir. À une autre occasion, l'éducatrice nous a parlé de sa visite en Polésie où elle avait vu une gamine affamée qui serrait dans sa main un petit pain recouvert de mouches voraces. L'enfant était si affamée qu'elle a mangé son pain avec les mouches. Cette histoire a laissé en moi une forte impression de dégoût, mais aussi éveillé un sentiment de compassion. J'ai décidé qu'à l'avenir j'apprendrais l'agriculture pour aider à assécher les marais de Polésie, et que j'habiterais avec sa population pauvre et lui enseignerais à vivre très bien et avec intelligence.

Dès mes quatre ans papa a commencé mon éducation : « la soupe que tu auras préparée, c'est celle que tu mangeras » et,

« comme tu auras fait ton lit, tu dormiras ». Je compris que c'est avec mes mains que je construirais mon bonheur et que mon avenir dépendait de moi. J'étais fermement décidée à réussir ma vie et à être heureuse. On ne vit qu'une seule fois, et dans cette vie c'était à moi de tout faire pour mon bonheur. Je sentais déjà que je serais heureuse si je consacrais mon existence à aider les gens, qu'ainsi je n'aurais pas le temps d'être préoccupée de moi-même. J'ai fondé ma vie sur cette base durant mes quatre-vingt années. Je ne me suis pas trompée dans mon choix et je n'ai pas été déçue.

L'été 1934, la tante de Palestine est venue nous rendre visite. C'était avant la publication du « livre blanc », avec l'intention de convaincre la famille d'émigrer en Palestine. Tante Esther, tout à fait convaincue, a inscrit ses enfants au lycée juif pour les préparer au voyage. Mon père, au contraire, a décidé d'émigrer au Birobidjan, la république juive d'Union Soviétique.

Nous avons quitté à cette époque notre studio pour un grand deux-pièces dans la rue Dowborczykow. J'étais alors en classe « D », mais à cause de l'éloignement, j'ai intégré une école privée moins chère dans notre nouveau quartier. Une fois, j'ai collé un timbre d'épargne à la fin du livret. Je ne savais pas qu'en hébreu et en yiddish on écrit de droite à gauche. J'ai entendu un enfant de ma classe dire à son voisin que j'avais fait ceci parce que j'étais juive. J'ai pleuré et, de retour à la maison, j'ai demandé à maman si vraiment j'étais juive. Maman m'a confirmé que oui, mais cela ne m'a pas beaucoup dérangée, et n'avait en fait pas de sens pour moi. Il y a eu encore un point qui m'a sépa-

rée des autres : le cours de religion dont nous, les trois filles juives de la classe, étions dispensées, jouant pendant ce temps dans une salle libre. Je n'ai pas aimé cette école. Le niveau scolaire y était moins bon que dans la précédente, et je ne me suis fait aucune amie parmi les enfants.

Dans la maison où nous habitions vivaient les Brandwajn. Leur fille Stefcia était plus jeune que moi d'un an et demi, et je passais maintenant la plus grande partie de mon temps avec elle. Pendant la première guerre mondiale, son père avait combattu dans la légion de Pilsudski (avec l'Allemagne puis contre les bolcheviks). Puis il était devenu directeur d'une école juive publique. Ses amis lui ont proposé de l'avancement s'il se convertissait. Il s'affirmait polonais et athée, mais il a refusé de devenir chrétien pour ne pas offenser ses parents. Une fois Stefcia m'a dit : « même si je savais mon père doté du pouvoir de laver les Juifs de la souillure de leur judaïsme, je ne serais pas prête à renoncer à lui pour mettre fin aux préjugés envers eux et leurs crimes. » Mais je pensais différemment : si cela pouvait faire cesser l'antisémitisme qui pesait sur mon peuple, j'étais prête à sacrifier mon père.

Un jour où je revenais de chez ma maîtresse qui habitait à l'autre extrémité de la ville, j'ai été arrêtée dans une ruelle par un enfant plus âgé que moi de quelques années, grand et fort, qui a crié avec mépris « Sale juive. » J'ai eu très peur mais je lui ai répondu crânement « Juif toi-même, si j'étais juive tu verrais ». À ces mots il m'a laissée.

Mon oncle Bernard avait noué des liens avec un groupe de Juifs qui croyaient en Jésus. Il prétendait que nous devions nous joindre à eux « pour en finir avec le problème juif ». Il n'a pas eu le temps de nous convaincre car la guerre a éclaté. Sa famille et lui « ont choisi » d'aboutir au camp de concentration de Treblinka pour ne pas mourir de faim, et là ils furent « libérés » du joug du judaïsme.

Comme je ne me sentais pas à l'aise dans ma nouvelle école, on m'a remise au bout d'un an dans la précédente où exerçaient des professeurs de toutes religions et communautés. Nous y étions éduqués dans une atmosphère d'égalité. On voulait nous préparer à être des citoyens et des hommes dignes de ce nom : un pour tous et tous pour un. Lorsqu'en 1936 a été votée en Pologne une loi selon laquelle les étudiants juifs de l'université devaient s'asseoir du côté gauche des salles de conférence, nous, la totalité des enfants et professeurs de l'école, sommes restés debout pendant cinq heures en signe de protestation. J'ai cru l'affaire terminée et ne m'y suis plus intéressée. Par la suite, j'ai réalisé que cette loi avait été en vigueur dans les universités polonaises jusqu'à la Shoah : d'un côté des salles s'asseyaient les Juifs et de l'autre les Polonais.

Au mariage de ma tante, qui eut lieu en 1936, le jeune époux a exprimé sa crainte de se voir refuser l'autorisation de travailler comme médecin (il avait achevé ses études en Tchécoslovaquie). C'est ce qui est arrivé, mais ils ont réussi à gagner leur vie grâce à ma tante qui travaillait chez un avocat. Au moment de la

Shoah, mon oncle a exercé la médecine au ghetto et a même été nommé chef de service à l'hôpital du ghetto de Łódź.

Adolescence : la soif de justice

Je n'avais pas alors conscience qu'il existait une politique de discrimination à l'égard des Juifs et mon patriotisme n'était pas entamé. Je ne me rappelle pas à quel moment j'ai su que le frère de Wanda, mon professeur polonais, avait choisi de s'asseoir du côté gauche des salles de conférence à l'université en signe de solidarité avec les Juifs. En réaction, il a été blessé à la tête et hospitalisé dans la section des étudiants juifs. Mais en ce temps, comme je l'ai dit, je ne m'intéressais pas particulièrement à tout cela. J'étais affectée par la souffrance humaine en général et la pauvreté du monde.

En 1938 je vis ma mère pleurer quand elle a lu dans les journaux des articles sur le fascisme en Espagne. Elle disait que le fascisme finirait par arriver aussi chez nous, elle pressentait ce qui allait venir. Une blague avait cours alors : Hitler et Goering étaient sur un balcon et discutaient de la différence entre la tragédie et la malchance. Ils savaient que les Juifs étaient perspicaces et donc appelèrent l'un d'eux pour les aider à trouver une réponse. Le Juif avait peur de parler mais ils lui garantirent qu'il ne lui serait fait aucun mal (en ces jours-là on les croyait encore). Le Juif leur expliqua : la malchance serait que vous tombiez de ce balcon et la tragédie que vous n'en tombiez pas. Cette blague circulait déjà en 1938.

J'avais soif de justice sociale et ces questions me préoccupaient plus que la politique. Lorsque nous avons étudié à l'école le processus de formation de la pluie à partir de vapeur d'eau, je me suis étonnée qu'il y eût des gens croyant qu'on pouvait faire pleuvoir par la prière. Je pensais que tout était explicable par la science, et que ceux qui ne reconnaissaient pas maintenant les acquis scientifiques le feraient dans le futur quand la science dévoilerait ce qui est caché : alors il n'y aurait plus besoin de croyance.

À l'école, mon professeur nous enseignait à nous conduire selon notre conscience et je cessais de chanter la prière du matin : j'avais besoin de beaucoup de courage pour ne pas me comporter comme tout le monde mais j'étais en paix avec ma conscience. En réaction, on a baissé ma note de conduite et ma surveillante, juive, a convoqué ma mère pour un entretien. Ma mère lui a expliqué que je recevais une éducation individualiste et qu'on m'apprenait à penser par moi-même et avec logique. Mais explications et raisonnements furent inutiles, j'ai été obligée de chanter avec tout le monde. Maman a demandé que je me plie à toutes les exigences de l'école. Ce fut pour moi une tragédie qui me fit pleurer amèrement, et maman aussi a pleuré avec moi. J'ai été terriblement déçue de voir que mes professeurs, qui m'enseignaient de m'attacher à la vérité, me demandaient de mentir. J'étais révoltée, mais savoir que ma mère me comprenait me donnait des forces.

Je commençais à cette époque à découvrir les côtés sombres de la vie. J'avais beaucoup de logique, et lorsque j'ai lu avec mon

père la constitution polonaise, j'ai perçu une contradiction interne dès le premier article. Dans le premier paragraphe, il était dit que la fonction de Président de la Pologne pouvait être tenue par tout citoyen sans distinction de race, de sexe ou de religion. Tandis que dans le deuxième paragraphe il était dit que le Président élu devait prêter serment sur le Nouveau Testament. On m'a enseigné à penser par moi-même et à détester l'hypocrisie et le mensonge. Mon père avait un ami libraire. Au début de chaque année scolaire, nous achetions les livres de classe chez lui. Nous allions à cette librairie le samedi après-midi quand mon père était libéré de son travail. Elle restait ouverte le samedi parce que tous les magasins devaient fermer le dimanche en raison d'un accord avec le Vatican, le contrevenant étant passible d'une lourde amende. Le libraire, un Juif pratiquant, nous montrait où étaient les livres que nous cherchions et nous demandait de déposer le paiement sous un napperon pour ne pas être obligé de toucher l'argent. Je voyais là un mensonge. Je refusais le mensonge, je réclamaï la vérité et la justice. J'attendais précisément des pauvres qu'ils s'engagent dans un effort collectif intelligent en vue du bien commun, et c'est toujours ma conviction.

Dans les rues, des graffitis ont fait leur apparition de plus en plus souvent : « la commune juive, dehors » (les Juifs étaient à cette époque-là accusés de communisme). Je commençais à lire le quotidien socialiste auquel mon père était abonné. On y critiquait les catholiques qui exploitaient la naïveté des croyants et extorquaient leur argent avec des images de Sainte Marie. Ce

journal-là ridiculisait ce qui était écrit sur la Sainte Vierge dans la revue franciscaine, antisémite.

Je me choisisais des amies plus intelligentes et plus savantes que moi pour pouvoir m'instruire à leur contact, mais je me liais aussi avec des filles pauvres pour les aider. Une de mes amies était Tola Brajnstein, la fille la plus douée de la classe (même si Danusia avait de meilleures notes). C'était le début de la période du lycée. Tola s'essayait à la poésie et son cousin aussi écrivait des vers. J'aimais écouter leurs conversations, ils m'impressionnaient par leurs débats sur des sujets profonds. Après les cours nous partions ensemble et nous ne manquions jamais de sujets de conversation.

Aux cours de littérature, nous lisions : « Les sans-abri » de Stefan Zeromski et ma sympathie allait au docteur Judym, le héros de l'histoire. Mes amies et moi discussions sans fin pour savoir s'il avait eu raison de refuser de se marier avec celle qu'il aimait. S'il l'avait épousée, il aurait dû se consacrer à sa famille, mais il a fait le choix de se consacrer à tous les pauvres qui avaient besoin de lui. Je soutenais qu'il avait agi comme il fallait. Danusia et Tola prétendaient qu'il était possible de se consacrer à sa famille et de se mettre aussi au service des autres. J'ai toujours fait grand cas de l'opinion de ma mère, c'est pourquoi je lui ai demandé son avis sur le sujet, mais, pour ne pas influencer sa réponse, je n'ai pas d'emblée dit ma pensée. Ma mère était persuadée qu'il était impossible de concilier deux buts différents dans la vie parce que ce serait toujours au détriment de l'un d'eux. J'ai été surprise de sa réaction et lui ai demandé alors

pourquoi elle s'était mariée. Ma mère m'a raconté sa déception des idéologies de tous ordres, politiques, sociales, socialistes, sionistes. C'est après en être revenue qu'elle a connu mon père et accepté de bâtir une famille. Mais je savais que si elle avait trouvé un idéal digne qu'elle y consacre sa vie, elle aurait fait ce choix. Elle était convaincue qu'elle m'avait préparé la route.

Dans mon école, le français n'était pas une matière obligatoire mais mon père tenait beaucoup à ce que je l'apprenne. Mes amies n'avaient pas de mal à l'étudier parce que chez elles étaient employées des jeunes filles de langue française. La première phrase que j'ai sue en français était : « est-il possible de sortir de la classe ? » Je ne cessais de sortir du cours sous des prétextes les plus divers pour échapper aux questions du professeur. Il est évident qu'à la fin du premier semestre je n'avais pas de note en français. Mon père m'a demandé une explication et j'ai dû avouer que je n'assistais pas aux cours. Lui qui connaissait très bien sa fille et savait que je détestais coudre, m'a dit calmement : « Tu n'es pas obligée d'étudier. Tu veux être couturière ? Tu seras couturière. » Mais il a compris aussi que ces cours étaient difficiles pour moi. C'est pourquoi il a fait appel à Madame Solomonowicz, une femme âgée et pauvre parlant français, qui m'a donné des cours particuliers, à moitié prix. J'allais chez elle pour les cours, mais parfois je dépensais l'argent reçu de mes parents pour d'autres choses, donnant à mon professeur des excuses diverses. Ces cours ont finalement été arrêtés et mon père m'a enseigné lui-même le français.

L'amour que je recevais chez moi ne me suffisait pas. Je ressentais le besoin d'aimer encore, de donner de moi-même à quiconque en avait besoin. J'aimais beaucoup mes parents et Danusia m'expliquait que je le pouvais parce qu'ils étaient vraiment des gens bien. Mes amies aussi aimaient ma mère, qui, elle, aimait les gens et les fleurs. Au printemps elle avait l'habitude de replanter les bulbes dans une terre nouvelle et chaque fleur lui causait une joie. Mais cela ne me suffisait pas, car pour moi l'amour veut dire donner de moi-même à tous ceux qui ont besoin de moi.

Je désirais ardemment des frères et des sœurs dont je pourrais prendre soin. Je pleurais de jalousie à la vue d'enfants voisins qui jouaient ensemble sur le balcon d'en face. J'ai promis à ma mère que, si elle me donnait des frères, je ferais la lessive, la cuisine et tout ce qu'elle me demanderait. On m'a expliqué que les médecins déconseillaient à ma mère d'être enceinte à cause de sa mauvaise santé. Je l'ai compris avec désespoir et, en échange, me suis occupée pendant les vacances d'été du bébé des voisins. Quand a recommencé l'année scolaire et que j'ai été obligée de laisser le bébé, cela a causé un problème : il ne voulait pas d'autre gardienne que moi !

Mon professeur Wanda

Ma première année de lycée vit l'arrivée d'un nouveau professeur d'histoire Wanda Wieckowska. Elle a ouvert un nouveau chapitre de ma vie. Belle, jeune, elle aimait les adolescents, et tous les élèves du lycée étaient amoureux d'elle.

Ma mère cachait sa jalousie quand je lui parlais avec enthousiasme de mon professeur Wanda. Tout, mon être, mes sentiments, mes pensées étaient pour elle. Elle est devenue le centre et le cœur de ma vie. J'ai tout fait pour vivre auprès d'elle le maximum de temps possible.

Elle nous enseignait l'histoire de la Grèce antique et je trouvais maintenant ma nourriture spirituelle dans la religion et l'histoire de cette Grèce. J'étais assoiffée d'éternité spirituelle au-delà du rationnel.

Au milieu de l'année scolaire m'arriva une catastrophe : le 27 décembre mon professeur Wanda s'est mariée avec Zbigniew Mitzner. Ils déménageaient à Varsovie. Pendant trois jours j'ai pleuré amèrement et, bien que Wanda essayât de me consoler, j'ai haï son mari qui me la prenait. La vie perdait son goût, son charme, je ne rêvais que de me retrouver auprès d'elle. Wanda fut enceinte et au mois de juin ils revinrent à Łódź. J'ai organisé un groupe de travail personnel et, pour toucher Wanda, j'ai écrit neuf pages selon les lettres de son nom. Mon penchant humaniste se manifestait par la grande pitié que j'avais pour les pauvres et les malheureux, mais j'avais besoin de concrétiser mes idées par des actes. Au cours de littérature nous lisions « Quo vadis ? », le roman bien connu de Henryk Sienkiewicz sur la persécution des premiers chrétiens par les Romains. On nous a demandé d'écrire une rédaction sur un des personnages du livre qui nous avait impressionnées. Tola l'a fait sur Petrone, le noble romain, beau sous tous rapports. J'ai choisi d'écrire sur Chilon le dénonciateur qui livra des chrétiens à une mort cruelle par les

fauves. Je m'intéressais à ce qui l'avait amené à être comme il était ; je pensais que le milieu et les conditions de vie avaient une influence sur la personnalité d'un homme.

Bien que son mari fût socialiste, je savais que Wanda avait été élevée dans une famille chrétienne. Jusque-là je ne connaissais le christianisme que par des articles antireligieux dans les journaux. Wanda était douée de nombreuses qualités que j'attribuais à sa religion. J'ai profité d'une visite qu'elle faisait dans le quartier pour en parler avec elle. J'espérais qu'elle dirait qu'elle croyait en Dieu, pour que je puisse croire moi aussi, mais elle dit que, née chrétienne, elle le resterait, même si elle n'observait pas certaines pratiques et coutumes qui ne lui convenaient pas. Je ressentis une profonde déception. Je voulais tellement croire, et ses réponses ne m'aidaient pas particulièrement. Sa conception rationaliste du monde, comme celle des scientifiques, ne s'accordait pas avec mon besoin de foi. Je sentais que c'était mon dernier espoir de trouver un centre et un sens dans la vie. S'il en est ainsi, pensais-je, il n'y a pas de raison de vivre. Tola tenta de me convaincre de ne pas me suicider mais ce n'est pas son insistance qui y réussit. Je revenais à la maison, abattue, et je faisais mes adieux au monde. En chemin, j'ai failli tomber et être écrasée par une auto. J'ai eu très peur puis, rassurée, j'ai commencé à me demander pourquoi j'avais eu peur, puisque je voulais me suicider, même si cela devait chagriner ma mère. Ma tête s'est mise à bouillir à force de réfléchir : avoir eu tellement peur était-il le signe que ma vie pourrait encore avoir quelque utilité ou que quelqu'un avait besoin de moi ? Cette pensée m'a sauvée du

suicide. J'ai ressenti alors pour la première fois que chaque fois que je suis au seuil de l'abîme, Dieu me tire de là et me sauve.

À l'époque qui suivit la montée d'Hitler au pouvoir, mon père sympathisa avec l'organisation juive de gauche le « Bund », qui exerçait alors une influence non négligeable. Quelques années auparavant, mon père avait assigné en justice la communauté juive parce qu'il ne voulait pas en faire partie ni lui verser une contribution. Il avait perdu son procès parce qu'à cette époque il n'y avait pas de cimetière pour les athées, et qu'il devait payer la communauté pour pouvoir, quand viendrait le moment, être enterré dans un cimetière juif. Il avait payé sa contribution mais en parallèle continué ses efforts pour émigrer au Birobidjan. Nous avions à remplir des formulaires et y joindre nos photographies. Moi je pleurais amèrement, pour qu'ils ne m'emmenent pas avec eux. Ma mère m'a demandé si je pleurais à cause de la séparation d'avec la famille, les amis et la patrie. Je lui ai répondu par un seul mot « Wanda ». Mais Wanda affirmait que, si elle pouvait partir avec son mari, ils s'en iraient eux aussi en Union Soviétique. Ma mère m'a promis que si je persistais dans mon refus, nous ne partirions pas. Je l'ai crue parce que je savais qu'elle ne promettait rien qu'elle ne puisse tenir. De tout son cœur ma mère voulait que je sois heureuse. Mais mon père a présenté sa requête avec tous les papiers exigés. Il croyait qu'au Birobidjan régnaient l'égalité, la fraternité et la justice. Il était trop fier pour continuer à vivre dans l'atmosphère antisémite croissante. Il voyait les causes des événements et sentait qu'ils ne prenaient pas une bonne direction. Il prétendait que les Juifs eux-

mêmes avaient une part de responsabilité dans les phénomènes antisémites, parce qu'ils n'entretenaient pas de bonnes relations avec la population polonaise. Lui-même était un modèle de droiture, jamais il n'a rapporté du bureau un objet qui ne lui appartenait pas.

Mes parents ne me cachèrent jamais la réalité. Progressivement ils m'apprirent à distinguer aussi le mal qui est dans le monde, et m'incitèrent à agir pour un monde plus juste. J'étais fière de mon père et voulais lui ressembler.

Été 1939, rumeurs de guerre

En 1939 nous avons passé deux mois de vacances dans un village près de Łódź. Le matin j'allais nager à la piscine, et je revenais à la maison pour le repas de midi. Je rentrais par un champ de blé. J'aimais sentir le soleil brûler au-dessus de ma tête. Je sentais que sa brûlure et sa caresse n'étaient pas seulement pour moi, mais qu'il comblait de ses bienfaits toute la création. Si alors j'avais pu croire, le soleil aurait été pour moi une première et précieuse divinité.

Ma mère était une femme discrète, délicate et calme, elle n'aimait pas fâcher les gens. Toujours elle m'enseignait à vivre en paix avec les proches. Peu à peu elle a senti que nos voisins religieux ne voyaient pas d'un bon œil le maillot de bain que je portais quand je circulais dehors. J'ai répondu à ses remarques avec l'assurance d'une enfant : « alors, qu'ils ne regardent pas ». Cela me paraissait simple, je n'avais pas de mauvaise intention. Ma mère n'a pas insisté.

J'avais l'habitude d'inviter chez nous mon amie Danusia. Comme toutes mes amies de l'école, Danusia avait une belle maison : son père était ingénieur. Mais allant souvent chez elle, je savais que ses parents n'étaient pas heureux ensemble. Sa mère, qui se plaignait toujours de sa santé, avait une liaison avec un fonctionnaire, tout le temps fourré chez eux. Dès lors je compris que la richesse n'était pas nécessairement liée au bonheur. Mes amies aimaient venir dans notre maison, modeste mais calme et heureuse.

Un après-midi, nous étions en famille avec des invités et plusieurs de mes amies autour d'une table dans la cour. La table était recouverte d'une belle nappe que maman venait de finir de broder. Papa nous photographiait et nous étions tous de belle et joyeuse humeur. Soudain, je me suis aperçue que ma montre n'était plus à mon poignet. C'était une montre que j'avais reçue en cadeau de mon oncle. J'ai remarqué sa disparition à voix haute et mon père a réagi avec colère et dit : « tu perds toujours tes affaires ». Vexée, j'ai répondu que lui aussi perdait quelquefois ses affaires. Papa m'a giflée aux yeux des invités et en présence de mes amies. Ulcérée, j'avais alors treize ans, j'ai quitté les lieux sans dire un mot, furieuse et honteuse. Danusia a couru derrière moi et m'a dit de revenir. Je me suis tournée vers elle et lui ai demandé de me laisser, sinon, je me jetterais sous une auto. Danusia a senti que j'étais sérieuse et elle est retournée chez nous. J'ai continué de marcher et à mesure que j'avancais ma colère s'est calmée. L'idée m'est venue d'aller chez Wanda mon professeur et de me proposer comme bonne dans sa maison,

mais je savais qu'elle me renverrait chez mes parents. Le soleil se couchait, l'obscurité tombait, j'ai décidé de rentrer. Sur le chemin j'ai rencontré ma mère, mon oncle et Danusia venant à ma rencontre. Pendant trois jours je n'ai pas parlé avec mon père. Chacun de nous regrettait ses paroles. Après nous être enfin réconciliés, nous avons connu une proximité plus profonde. Ce fut notre dernier été ensemble.

Pendant toutes les vacances, maman s'est donné du mal pour préparer des vins, des jus de fruit, des confitures et des marmelades en prévision de leur quinzième anniversaire de mariage, et cela en plus des durs travaux habituels. Et elle a rêvé trois nuits de suite qu'elle se trouvait avec moi à Losice et que nous connaissions de grandes difficultés là-bas. Nous riions de ses rêves, personne ne songeait à vivre dans un « trou » isolé et misérable comme Losice. Nous ne croyions pas aux rêves et étions loin d'imaginer que quelques mois plus tard ils deviendraient réalité.

Les bruits d'une guerre proche nous parvenaient, mais tout cela n'était pas pris au sérieux. Le commandant en chef de l'armée, Smigły Rydz, assurait dans des discours enflammés que nous étions « forts, unis et prêts », et aussi « nous ne renoncions pas à un seul bouton de nos uniformes, nous ne donnerons rien ». Mon père soutenait ce même été que des poils pousseraient sur le dos de sa main avant que n'éclate une guerre. Mais nous les enfants, silencieusement, mus par un secret espoir, nous rêvions de la guerre, qui apporterait avec elle de valeureux exploits et de tumultueuses aventures. Jusqu'alors nous n'enten-

dions que des rumeurs, et nous espérions que nous ne serions pas obligés de retourner à l'école.

La guerre éclate

La guerre a éclaté le premier septembre. Deux jours plus tard, l'Angleterre et la France ont déclaré la guerre à l'Allemagne. Le temps était beau, l'air pur et limpide, la visibilité nette dans les lointains. C'était un été doux et agréable.

Trois jours de suite, nous avons fait la queue pour nous procurer des allumettes et du sel. Je me suis organisée avec mes cousins pour coudre des masques à gaz improvisés (couvrant le nez et la bouche). On admettait généralement qu'il s'agirait d'une guerre éclair et, pour avoir des provisions suffisantes, mes parents ont acheté au village un sac de pommes de terre. Nous avons commencé à marmonner les mots allemands de notre vocabulaire.

Le deuxième ou troisième jour de la guerre, le gouvernement a décrété la mobilisation générale. Mon père a pris les objets de première nécessité et donné un baiser d'adieu à ma mère qui pleurait. Quand il s'est penché vers moi, j'ai murmuré à son oreille : «sois un héros, papa ! ». La même nuit il est revenu affligé : personne à qui se joindre, nul lieu où s'enrôler, le désordre régnait partout. Qu'était devenue la proclamation de l'état-major ? En réalité, seuls les Allemands étaient prêts au combat.

Une semaine plus tard, nous avons décidé de revenir chez nous à Łodz. Maman n'avait pas apporté son chapeau au village, c'était un problème : comment retournerait-elle à Łodz avec un

fichu sur la tête ?! Nos valises à la main main, nous nous sommes rendus sur la route encombrée de véhicules, de charrettes et de gens avançant sur les bas-côtés. La panique était grande. Tous se sauvaient dans toutes les directions, surtout vers l'est. Une femme avec un bébé dans les bras suppliait un cocher de les prendre, mais en vain. Voyant cela, mon père s'est approché courroucé, a saisi le cheval par la tête et a obligé le cocher à faire monter la femme dans sa charrette. Je n'ai jamais vu mon père magnifique dans sa colère comme il l'était à ce moment-là, et je l'ai beaucoup admiré.

Notre appartement, rue Dowborczykow à Łódz, était proche d'une centrale électrique susceptible de servir de cible aux bombardements, aussi sommes-nous allés habiter chez ma tante qui demeurait 21 rue Cegielniana. Son appartement était au rez-de-chaussée de l'immeuble, un endroit considéré comme très sûr. Toute la famille se retrouva dans son petit logement qui comprenait une pièce et une cuisine. Nous habitions là à quatorze personnes, la nuit nous dormions tous dans un seul lit double et quand il y avait des bombardements, nous descendions dans l'abri. De la fenêtre du coin, nous voyions un Juif prier, recouvert de son châle, dans la cour intérieure. Le Juif continuait à prier en toute tranquillité pendant le bombardement. Nous l'observions avec envie et nous admirions son attachement à sa foi.

Quelques jours après, mon père est revenu un soir avec dans les yeux une expression de terreur : pour éviter la destruction de la ville, l'évêque, Monseigneur Tomczak, en avait livré les clés aux Allemands. Les nouvelles autorités s'empressèrent d'annexer

la ville au troisième Reich. Ils collèrent aussitôt des affiches qui publiaient les nouvelles dispositions : «Juifs : vous ne vivrez pas; Polonais : vous vivrez en esclaves. »

Nous avons regagné notre appartement, et mon père a repris son travail. Les écoles devaient rouvrir prochainement. L'enseignement de la langue allemande était maintenant décrété obligatoire. Dans notre bibliothèque il y avait un volume d'Anna Karénine en allemand, en écriture gothique, et c'est dans ce livre que mon père a commencé à m'enseigner la langue de nos ennemis. J'ai éprouvé une forte résistance intérieure à l'étude de cette langue. Après quelques cours auxquels je n'ai manifesté aucun intérêt, mon père s'est emporté contre moi, a jeté son stylo, et ainsi se sont terminés les cours d'allemand pour toujours. J'en étais très contente.

J'avais alors quatorze ans, et de jour en jour croissait en moi la haine des Allemands. Leur langue, les uniformes, l'odeur de l'essence, tout me faisait horreur. Au bout d'une semaine nous avons été obligés de transférer notre chambre dans la cuisine, étant donné que les troupes d'occupation avaient réquisitionné la maison attenante pour la transformer en poste de police de la Gestapo. Les cris de torture parvenaient jusqu'à notre appartement. Mon amie Tola et moi rêvions de prendre part au combat du fort Modlin. Le 29 octobre, celui-ci est tombé aux mains des Allemands, ce qui nous a déprimées. En novembre ma bien-aimée Wanda et sa petite Christine sont revenues dans leur villa de Łódź. Le bébé était né au début du soulèvement polonais de Varsovie assiégée et bombardée, mais il était en bonne santé. La

mère de Wanda, psychologue de métier, disait qu'avant le déclenchement de la guerre elle n'avait jamais soupçonné combien vitale était la nourriture..

Notre voisin Brandwajn, parti dans sa famille de Piotrkow, en est revenu. D'après les rumeurs qui nous étaient parvenues, nous pensions qu'il avait été tué mais en fait, enfoui sous les décombres, il avait réussi à s'en extraire sain et sauf.

Les Allemands ont un jour arrêté mon père dans la rue et lui ont ordonné de remplir de terre les tranchées que nous avions creusées pour nous abriter des bombardements aériens. Après deux heures de travail, mon père est rentré, trempé de sueur, humilié et en colère d'avoir été forcé de travailler pour les Allemands. Il a dit : «Ou c'est moi, ou c'est eux qui restent ici ». Étant donné qu'ils n'avaient pas l'intention de s'en aller, mon père a décidé de s'enfuir en Russie et de nous faire venir auprès de lui quelque temps après. Le 16 novembre 1939 attendait devant chez nous une voiture qui devait l'aider à s'enfuir. Je ne savais pas que c'était la dernière fois que je voyais mes deux parents ensemble. Ils s'embrassèrent, et leur étreinte m'a fait sentir combien ils s'aimaient l'un l'autre. C'était si difficile pour eux de se séparer qu'on aurait dit un seul corps qui se déchirait. Mon père m'a désignée comme chef de famille et m'a demandé de prendre soin de ma mère dont la santé était toujours fragile. J'ai compris que maman, sa femme, était pour lui la plus importante et que moi, je n'étais que le fruit de leur amour et en seconde position.

En ces temps-là, les services postaux ont été interrompus puis remplacés par un service de coursiers contre paiement.

Nous avons reçu une lettre de mon père où il nous invitait à le rejoindre à Lwow dans la partie orientale de la Pologne qui était sous contrôle russe.

Fin novembre, les premiers expulsés de la petite ville de Blashki sont arrivés à Łódź. Ils tournaient en rond dans les rues, transis de froid. Maman avait en sa possession des sous-vêtements chauds qu'elle avait tricotés (avant la guerre Tante Esther avait fait venir une grande quantité de laine d'Angleterre et l'avait partagée entre les membres de la famille pour éviter sa confiscation par les Allemands). Maman a donné les vêtements aux expulsés et n'en a gardé que deux paires pour nous. Les voisines étaient indignées : comment pouvait-elle faire une chose pareille alors qu'elle n'était pas riche ! Ma mère leur a expliqué qu'aujourd'hui ces réfugiés dans la détresse avaient besoin de vêtements, et qu'un jour viendrait peut-être où nous aurions besoin d'aide et où il se trouverait aussi quelqu'un pour nous aider. J'admirais l'attitude de maman et je l'aimais beaucoup pour cela.

Tentatives de quitter la Pologne

Nous projetions de rejoindre papa. Avant de quitter la Pologne, je suis allée dire adieu à mon professeur Wanda. À l'instant de la séparation, j'ai tenté de contenir mes larmes, mais en vain. Dans mon carnet de souvenirs, Wanda a noté des citations de Slowacki : « que les vivants ne perdent pas espoir », et aussi : « ce n'est pas le moment de regretter les roses quand les forêts brûlent ».

Le 18 décembre, après trois jours d'attente au milieu de la foule à la gare ferroviaire, on nous a poussés par une fenêtre à l'intérieur d'un wagon. Oncle Bernard nous a rejoints. Nous avons voyagé jusqu'à Varsovie d'où nous avions l'intention de continuer vers l'est, vers Lwow. À notre arrivée à Varsovie, c'était la tombée de la nuit. Les policiers et les cochers ont ri à la vue de l'étoile qui était cousue sur nos manteaux. L'étoile n'était obligatoire que dans les zones annexées au Reich, et on ne nous avait demandé de la coudre que trois jours avant notre départ de Łódź. La loi n'était pas encore sortie à Varsovie et les gens ne comprenaient pas ce qu'était cette étoile.

Le cocher nous avait laissés à l'entrée d'un hôtel. L'hôtelier n'a pas pris la peine de se lever pour nous et de son canapé a tendu la main pour nous remettre les clés de la chambre. Au bout de deux jours, nous sommes allés habiter chez des proches de la famille de maman jusqu'à ce que nous puissions trouver une grande chambre à louer. Nous attendions la venue de ma tante Esther avec son mari et leurs trois enfants. Tante Hela et sa fille sont arrivées également. Son mari avait été tué dans le ghetto de Łódź peu de temps auparavant.

Faute de place, maman et moi dormions sur le bureau. Il était difficile de se procurer de la nourriture et du charbon pour le chauffage, mais, quand quelqu'un se plaignait, Tante Esther le faisait taire en disant que viendraient d'autres jours où nous nous souviendrions de ces jours-ci comme de jours heureux. L'amour et la patience atténuaient les difficultés.

En janvier 1940, maman et moi sommes allées à Losice, dans la région de Podlasie. Notre but était de nous rapprocher de la frontière russe et de la traverser clandestinement. Alter Becherman, le beau-frère de maman, nous a reçues chaleureusement. C'était un Juif pratiquant, mais il ne nous a pas reproché notre non-observance. Au bout de quelque temps, il nous a envoyées chez son frère de Sarnaki, la bourgade où était née maman, distante de six kilomètres du fleuve Bug. Nous attendions le moment propice pour franchir le fleuve gelé et passer en Russie. Nos hôtes me traitaient avec affection, mais moi, pour la première fois de ma vie, j'ai connu l'ennui : tous autour de moi parlaient yiddish, je ne comprenais pas le moindre mot. Dehors tout était glacial, la vapeur gelait sur les vitres et je dessinais avec mon doigt sur le givre. Pour voir un rayon de soleil, je frottais la couche de glace. Si on avait besoin de sortir pour les toilettes ou le puits, on était obligé de se frayer un chemin dans la neige à l'aide d'une pelle.

La maison où nous étions accueillies avait deux pièces séparées par une cuisine. Les maîtres du lieu et nous vivions dans l'une d'elle, et dans l'autre habitait une famille de réfugiés de Blashki, la cuisine étant commune. Le soir, nous nous retrouvions avec les réfugiés, dont le père chantait des airs tristes en polonais et en yiddish. Nous avons été invités deux fois par la propriétaire du domaine qui recevait des hommes d'affaires amis de mon oncle. Une petite nièce du propriétaire vivait avec eux, et au moment du dîner elle nous a lu les « Prédications de Wernihora » qui ont réveillé mon amour pour la Pologne.

Des proches de ma mère avaient un moulin à Sarnaki. Ils s'adressaient à nous en polonais pour que je puisse comprendre et parlaient avec amertume de l'antisémitisme ambiant : « s'ils le pouvaient, les Polonais nous tueraient tous ». Ma mère disait qu'elle avait des amis polonais délicieux, étrangers à tout antisémitisme, et qui même aimaient les Juifs. Mais elle ne réussit pas à les convaincre et moi j'ai éclaté en sanglots.

Nous avions alors l'intention de franchir la frontière par le fleuve gelé. Trois fois, nous avons payé un guide pour qu'il nous fasse passer sur la rive russe. Mais chaque fois que nous allions traverser, moi, d'ordinaire débordante de santé, j'avais une angine, ou de la fièvre, ce qui remettait l'entreprise encore et encore. Trois semaines plus tard, la glace du fleuve a commencé à fondre et à se briser : il n'était plus possible de le franchir. Nous sommes revenues chez l'oncle de Losice. J'étais contente que nous restions en Pologne, ma mère aussi redoutait de partir en Russie dont les Polonais disaient : « Là-bas, on crache sur le lit et on dort sur le sol ». Malgré toute sa nostalgie de mon père, ma mère se réjouissait de ce que nous ne partions pas.

À Losice : tricot et lecture

L'hiver 1941 fut très dur. Des communistes juifs, qui étaient passés l'année précédente en Russie, s'infiltrèrent à nouveau en Pologne et à Losice, les mains glacées et enflées. Certains d'entre eux logeaient chez mon oncle, qui a fait venir un infirmier pour soigner leurs mains gelées. D'autres, après avoir été au camp de travail de Bereza Kartuzka pour activité communiste,

parlaient à présent avec amertume de leur demi-année en Russie, qui les avait guéris de leur idéalisme communiste.

Ma mère m'a appris à tricoter. Nous avions de la laine à nous, et le tricot était un travail rentable. Les gens du village avaient beaucoup de laine et nous l'apportaient pour que nous la tricotions pour eux en échange d'un peu de nourriture. Grâce à cela nous ne manquions de rien, et nous pouvions même envoyer des colis de nourriture à la famille de mon père à Varsovie. Nous avions du travail en abondance. Avant la fête de Noël, huit filles travaillaient chez nous, et à certaines périodes je travaillais dix-huit heures par jour.

J'ai alors acquis une nouvelle dextérité : lire tout en tricotant. Chaque jour j'avalais un livre. Ma faim de livres était plus grande que ma faim de nourriture. Maman craignait que trop de lecture ne me fasse oublier ce que je lisais. Mais lire me permettait d'échapper quelque temps à la réalité accablante.

Je n'avais pas d'amis à Losice, et tricoter m'aidait à penser. À mesure que les jours passaient, je comprenais que le socialisme, l'humanisme, l'altruisme, tout cela ne pouvait me suffire. J'essayais, en attendant, de combler la faim de mon cœur par des réunions de « *Filarets et Filomats* » (mouvement de jeunesse idéologique actif en Pologne alors). Comme un aveugle qui tâtonne dans l'obscurité, moi aussi je cherchais à tâtons le but de ma vie.

J'avais la nostalgie non seulement de la langue polonaise mais aussi d'une action « en faveur de ma patrie », mais mes amies polonaises refusaient de se joindre à moi. Je savais que les

jeunes Juifs locaux ne s'intéressaient pas aux questions idéologiques ; les sionistes qui vivaient autrefois à Losice étaient partis en Israël avant la guerre, les communistes avaient rejoint la Russie et les Juifs restés dans la bourgade étaient des gens simples ne s'intéressant qu'à leurs affaires.

Les mois passèrent. Pendant l'été, ma mère et moi avons pris l'habitude de nous asseoir devant la maison pour faire notre tricot. Le beau-frère de la propriétaire aimait s'arrêter et bavarder avec nous. Son attitude était amicale à notre égard, comme celle de la plupart des habitants du lieu (quatre-vingt-dix pour cent des habitants de Losice étaient juifs). D'où notre stupéfaction quand un jour il s'est arrêté près de nous et a commencé à débiter des préjugés dénigrant les Juifs. À midi le même jour, j'ai acheté le journal comme d'habitude, et j'y ai trouvé un article antisémite. J'ai compris aussitôt où le beau-frère avait pris ses idées. La résistance polonaise n'avait pas encore réussi à s'organiser et ses bulletins n'arrivaient pas partout. La rue polonaise était livrée à la provocation antisémite. J'ai lu un jour un livre qui s'intitulait « Terre de pain et terre de regrets ». Pour moi, la Russie était une terre de pain et la Pologne celle des regrets.

Mon père était très déçu que nous ne soyons pas arrivées à passer clandestinement la frontière par le fleuve gelé. Il alla cinq fois à Moscou pour nous faire venir auprès de lui par les voies officielles. Mais sans succès. Il nous pressait de le rejoindre et écrivait des lettres enthousiastes vantant « le paradis rouge ». En juin 1941 il a même envoyé « une preuve » de ses dires : un

paquet de dix kilos de nourritures exquises. Ce fut le dernier signe de vie que nous avons reçu de lui.

J'ai commencé à étudier l'histoire avec l'aide d'une enseignante à qui nous donnions du beurre en échange. Je me suis réjouie de découvrir que la date de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie était la même que celle du départ de Napoléon pour Moscou : le 22 juin. Je voulais y voir un signe prémonitoire : l'hiver russe attirerait sur l'armée allemande un destin semblable à celui qui avait frappé l'armée napoléonienne.

Durant tout le printemps le bourg a été traversé par des convois innombrables de blindés dont les soldats esquissaient le signe V de la victoire. Ma mère a pris l'habitude d'acheter aux soldats du potage en poudre excellent, et les soldats aimaient bavarder avec elle en allemand. Ils nous montraient sur des cartes (qui étaient fausses) qu'ils étaient « seulement à cent cinquante kilomètres de Moscou ». Chacun d'eux avait déjà l'assurance d'une haute fonction dans Moscou conquise.

En septembre de cette même année, on nous a transférés au ghetto créé à Losice. Grâce à l'intervention de mon oncle Alter, nous y avons bénéficié de conditions relativement privilégiées. Dans la pièce qui nous était attribuée, il n'y avait place que pour un lit, où nous dormions, ma mère et moi. Nous allions chercher l'eau au puits, et en hiver nous nous lavions avec de la neige. Il nous était interdit de sortir du ghetto, mais il n'y avait pas de restriction pour y entrer. Des amies polonaises nous fournissaient du travail. Malgré l'interdiction de sortir, mon ami jardinier m'a fourni un permis pour travailler chez lui, et ainsi j'ai pu

sortir, travailler à l'air pur, et même rapporter à la maison des légumes frais. Une femme venait faire chez nous le repas de midi et en échange elle mangeait avec nous.

Au ghetto, tous parlaient le yiddish et au bout de trois mois je le comprenais, mais je ne voulais pas le parler parce que je craignais de perdre mon accent polonais ; et c'est cet excellent accent qui m'a permis finalement d'être sauvée.

Voyage sans papiers

Les Juifs du bourg n'avaient pas le droit de quitter Losice. Mais j'ai emprunté le justificatif de résidence des filles de notre voisine Piotrowska et je suis allée ainsi deux fois à Varsovie. Un jour qu'elles s'y sont rendues avec leur justificatif, j'ai décidé de circuler sans document. Je me suis habillée en paysanne avec plusieurs couches de vêtements colorés et je me suis mise en route. Or c'est précisément cet accoutrement qui a éveillé le soupçon d'un homme assis en face de moi dans le train. Il m'a regardée plus d'une fois et, lors de notre arrivée à la gare de Varsovie, m'a livrée aux hommes de la Gestapo. J'ai été arrêtée et j'ai pensé que ma fin était arrivée. Un officier en uniforme noir m'a accompagnée dans l'escalier, répétant sans arrêt: « légitimation, légitimation ». Je savais qu'il demandait mes papiers mais j'ai feint de ne pas comprendre, pour ne pas avouer que je n'en avais pas. J'ai redit encore : « je ne comprends pas ce que vous voulez ». Il m'a fait entrer dans un bureau où était assis un autre officier et ils ont essayé de défaire mon cabas rempli de dix kilos de viande. Or le nœud que j'avais fait était si compliqué

que tous deux ont fini par renoncer. Ils ont fouillé dans mon sac à main mais n'ont trouvé que des petits objets de femme. Je bouillais de colère, j'en vais assez de cette situation. J'ai tapé des pieds avec force et crié en polonais : « que voulez-vous de moi? » Ça a marché. Un des policiers m'a montré de la main la direction de la porte, j'étais libre. À la sortie de la gare, j'ai aperçu mon dénonciateur du train et l'ai couvert d'injures bien senties. Il s'est hâté de déguerpir, est monté dans un tramway et a disparu.

De là je me suis rendue chez ma tante, une sœur de mon père que je n'ai pas trouvée alors chez elle à cause d'une désinfection générale ordonnée ce jour-là par les Allemands. J'étais très fatiguée et je ne pouvais pas dormir. Je suis allée voir une amie de classe, Ewa Lis, et lui ai raconté mes aventures à la gare. Mais à mon retour à la maison je n'en ai pas parlé à ma mère. Je ne voulais pas l'inquiéter, cependant maman a perçu d'elle-même que quelque chose de grave m'était arrivé.

Visite dans le ghetto de Varsovie : agonie à la porte du café

Les belles-sœurs de la maison Romaniuk venaient de Varsovie acheter de la nourriture à Losice parce qu'elle était moins chère que dans la capitale. Fin novembre 1941, j'ai passé la nuit chez elles à Varsovie. Le matin, comme d'habitude, une jeune Juive de quinze ans est arrivée du ghetto ; elle faisait de la contrebande. Cette adolescente était très maigre et quand je lui ai

offert une pomme elle me fit une réponse inoubliable : « Jamais on ne refuse de la nourriture ».

À la demande de mes hôtes, elle m'a expliqué comment pénétrer dans le ghetto. Le ghetto était entouré d'un mur, mais il existait une ouverture à un mètre de hauteur, large de cinquante centimètres. Là se tenaient des gardiens, juif côté intérieur, polonais à l'extérieur. Pour passer, il fallait donner à chacun d'eux vingt zlotys. En suivant les instructions de l'adolescente, je suis arrivée à la brèche. Le gardien polonais m'a aidée à grimper au niveau de l'ouverture et le gardien juif, à sauter en bas.

Je me suis dirigée aussitôt chez tante Esther. En plus d'elle, il y avait là son mari et leurs trois enfants, également tante Hela et son fils, et oncle Bernard, qui m'a semblé en meilleur état qu'eux tous : une récurrence de sa tuberculose lui valait une alimentation consistante. En tant qu'expert comptable de l'usine « Bata », il avait un permis pour sortir travailler. J'ai tenté de cacher le choc que m'a causé le changement de mes tantes. Tante Esther, qui portait la robe que ma mère lui avait tricotée, semblait maintenant ratatinée : la robe pendait sur elle comme un sac sur un bâton ; la tête d'une taille normale sur le corps desséché. Sa chevelure gonflée exagérait encore la taille de la tête par rapport au corps, et ses yeux saillaient comme s'ils menaçaient de sortir de leurs orbites, vision effrayante.

La fille d'Esther et Marc, Judith, âgée de deux ans, blonde aux yeux bleus, était toute heureuse de recevoir une tranche de pain avec quelques miettes de sucre. Yzio, qui avait quatorze ans, était le seul de la famille à gagner de l'argent. Il travaillait

dur, largement au-dessus de son âge et de ses forces. Pour subsister, ils avaient vendu le peu de biens qui étaient à leur disposition. J'avais apporté avec moi un peu d'argent pour acheter une bonne fourrure. Ma tante m'a donné un vieux manteau à elle que le tailleur a mis à ma taille et en échange je leur ai laissé l'argent.

Je suis allée le lendemain avec ma tante au marché. Le long de la rue, presque à chaque entrée de maison, gisait quelqu'un à moitié nu, enflé à cause de la famine, bleu de froid, agonisant. La plupart ne pouvaient plus être sauvés. Ma tante a déposé une pièce près de chacun d'eux, bien qu'elle eût chez elle des enfants mourant de faim.

Le moyen de transport dans le ghetto était une sorte de pousse-pousse, une bicyclette munie de trois roues, avec une place devant et deux places derrière. Ma tante voulait me le faire découvrir et nous en avons pris un jusqu'au café appartenant à la mère de Dziunia, ma seule amie à Losice. Dziunia était arrivée dans notre ghetto avec son père gynécologue, qui exerçait comme médecin généraliste et préposé à la santé. Elle était amoureuse de mon professeur, Adzik, un jeune homme beau, blond, grand et intelligent, mais beaucoup plus âgé qu'elle. Elle m'avait demandé de parler à sa mère de l'élue de son cœur, et je voulais m'acquitter de ma mission. Pendant que ma tante attendait la monnaie du conducteur de notre pousse-pousse, mes regards sont tombés sur un homme gisant dans la rue, agonisant de faim, près des marches de l'entrée du café. Il ressemblait à tous ces individus qui finissaient leur vie dans la rue. Il me regardait de ses yeux noirs et brûlants de fièvre et son regard, qui

exprimait colère et plainte, me fendait le cœur. Les portes du café s'ouvraient et se fermaient sans arrêt, des gens entraient et sortaient, des airs de tango se mêlaient au gémissement de celui qui agonisait dehors, et à l'intérieur des gens continuaient à danser. On pressait le pas pour entrer dans le café, pour passer vite et ne pas rencontrer la vision terrible et les regards du mourant. Clouée sur place, je regardais hypnotisée, mais ma tante m'a entraînée à l'intérieur. Des chandelles étaient suspendues au mur et dispensaient une lumière romantique. Des serveuses avec un petit tablier rose à la taille nous offraient un petit gâteau au fromage, délicieux. Quelques couples dansaient le tango. La mère de Dziunia, une femme agréable et attirante, voulait tout savoir de sa fille et de l'élue de son cœur, Adzik, et était inquiète de leur différence d'âge et de leur avenir.

Pendant les jours que j'ai passés au ghetto de Varsovie, j'ai été bouleversée par l'énorme fossé que je voyais de mes yeux : les magasins regorgeant de nourriture et, en face, les moribonds affamés sur les trottoirs. J'ai proposé à ma tante qu'ils viennent nous rejoindre à Losice, mais ils redoutaient que nous y soyons entassés.

J'ai quitté le ghetto par la brèche de la muraille par où j'étais entrée. De nouveau j'ai payé à chacun des gardes vingt zlotys. Un enfant polonais qui me vit sortir a réclamé de l'argent pour ne pas me dénoncer à la Gestapo, je l'ai aussi payé. De retour à Losice je n'ai raconté à personne ce que j'avais vu à Varsovie, ne voulant pas provoquer de panique. Mais ce que je n'avais pas raconté, je l'ai revu dans mes rêves pendant trois nuits : les

plaintes de l'agonisant qui se mêlaient à la musique du tango sur fond de porte de café qui s'ouvrait et se fermait.

La vie au ghetto de Losice

C'est alors que j'ai commencé à détester ces gens qui dansaient à quelques pas des moribonds. En dépit du fait que moi aussi j'étais restée au milieu d'eux, j'avais mangé un gâteau et bu un café avec plaisir, il me semblait que seuls des Juifs pouvaient être aussi indifférents à la souffrance de leurs frères. Malheureusement à Losice aussi on trouvait des cas semblables, des gens qui ne voyaient pas la souffrance de leur prochain.

Particulièrement douloureux était le sort de ceux qui s'étaient enfuis du ghetto de Varsovie pour venir à Losice. La plupart étaient obligés de vivre d'aumône : ils allaient dans les villages chercher de la nourriture. Le Judenrat local décida qu'il y avait trop de mendiants et qu'il fallait se débarrasser de ces réfugiés juifs-là. Avec l'aide de la gendarmerie locale, ils donnèrent l'ordre aux réfugiés pauvres de retourner à Varsovie, distante de cent trente kilomètres, sans équipement et sans nourriture pour la route. La plupart n'étaient pas capables de marcher. L'un d'eux était un porteur d'eau de Varsovie. La première fois qu'il a frappé à notre porte, ma mère a regardé son visage maigre et reconnu en lui qu'il n'était pas un mendiant « professionnel ». Elle pensait évidemment à papa quand elle a voulu lui donner un zloty. Il nous a regardées, deux femmes tricotant dans une petite pièce, et a dit que c'était une somme trop importante pour lui. (Même si cinquante ans ont passé depuis, chaque fois que je raconte cela,

je suis étouffée par les larmes). Devant l'insistance de maman pour qu'il accepte le zloty, il a consenti à condition qu'il lui soit permis de nous approvisionner régulièrement. Il va de soi que nous l'avons payé comme il convient.

Un jour que je sortais en ville, j'ai aperçu une agitation près des baraques des expulsés : j'y suis entrée et j'ai vu tous les mendiants de Varsovie dont notre ami le porteur d'eau, tous assis sur le sol de béton, la tête basse et désespérés. Ce jour-là nous avions chez nous du pain et aussi des oignons frits dans la graisse. J'ai couru à la maison lui préparer un sandwich pour la route. Je ne disposais pas d'argent et en face de la baraque se tenaient les gens du Judenrat, parmi lesquels le mari de mon professeur. Je lui ai demandé de me prêter quelques zlotys que j'ai promis de rendre. J'ai remis le paquet au porteur d'eau et au moment où je me penchais vers lui il m'a murmuré l'adresse de sa tante à Losice où se cachaient ses trois enfants. Il suppliait que nous nous occupions d'eux, c'était son testament. Quelque temps après ils furent chassés en convoi sous la garde de la police juive et allemande en direction de Varsovie.

Ma mère a localisé les trois petits enfants du porteur d'eau, apporté de la nourriture à leur tante, invité l'aînée Rosa à faire du tricot chez nous. Elle était blonde aux yeux sombres, très maigre. Une alimentation meilleure lui a donné des joues rondes et jolies. Ma mère lui a aussi fait cadeau d'une de mes deux jupes. Dix jours après, une carte postale de la famille de son père à Varsovie nous a appris que, arrivé chez eux très affaibli, il était

mort en quelques jours. Nous avons choisi de ne pas en parler à Rosa.

Au printemps 1942, tante Esther fut atteinte du typhus. Déjà quelques mois auparavant, en présence de sa maigreur effrayante, j'avais craint pour sa santé. Je possédais un costume que j'avais tricoté moi-même, c'était le seul bon vêtement que j'avais. Je projetais de le vendre et d'envoyer l'argent à ma tante. Mais maman s'y est opposée pensant que j'aurais besoin de cette tenue quand j'aurais un ami, pour que je puisse m'habiller comme il convient. Elle ne connaissait pas la vérité sur la situation à Varsovie parce que je ne lui en avais pas parlé. Son opposition à mon projet m'a beaucoup irritée et j'ai déclaré d'une voix ferme : « si tu ne m'autorises pas à vendre cette tenue, je ne la mettrai plus ». Ma mère, qui connaissait mon entêtement et savait que je ferais ce que je disais, s'est mise en colère et m'a giflée en présence de notre voisine. Mais cette fois je ne me suis pas enfuie. Le soir, comme d'habitude, nous nous sommes couchées dans le même lit mais aucune de nous deux ne pouvait dormir. Toutes les deux nous nous sentions coupables. J'aimais beaucoup ma mère, nous nous comprenions sans mots, il nous suffisait d'un regard ou d'un sourire. Elle était l'unique être au monde aussi proche de moi. C'était à cause de moi qu'elle était restée en Pologne, dans une atmosphère étrangère et hostile. Je balbutiais « pardon » et maman aussi me demanda pardon. Soulagées, nous avons dormi. Nous avons vendu le costume et la tante a guéri.

Même si le ghetto où nous nous trouvions était à moitié ouvert, et même si j'avais un permis de sortie pour travailler chez mon ami le jardinier, je me sentais comme en prison et j'avais une grande nostalgie de la liberté. L'homme dans le jardin de qui je travaillais était un patriote polonais de belle allure et de grande prestance. J'étais amoureuse de lui et j'espérais qu'il me répondrait avec les mêmes sentiments, et malgré cela, le jour où il a tenté de m'embrasser dans le champ, je l'ai giflé, je ne sais pas pourquoi. Il est évident que je n'en ai pas soufflé un mot à ma mère, mais elle l'a senti. Toujours elle percevait ce qui m'arrivait. Le soir je me tenais près de la fenêtre et chantais pour moi-même : « Dans la nuit sombre et sourde comme un souverain cruel, les prisonniers dorment d'un sommeil profond, mais pas tous, l'un d'eux rêve, il voit la liberté derrière le brouillard. »

En attendant, je rêvais à la libération de l'occupation allemande. Un jour est arrivée chez nous une femme connue dans le coin comme prostituée. Elle a pris une robe que nous avions tricotée et refusé de payer le prix que je demandais, puis elle nous a dénoncées à un gendarme qui est venu chez nous avec des renforts pour une inspection. Toute la laine dont nous disposions a été confisquée. Ma mère, qui parlait très bien l'allemand, a montré une carte d'identité prouvant que nous étions de Łódź, et donc que nous étions citoyens du Troisième Reich, mais ces paroles n'ont fait qu'irriter les policiers qui l'ont frappée à la tête. J'ai crié pour alerter les gens. L'un des gendarmes m'a giflée et un autre a soulevé une chaise et menacé de la jeter sur moi. L'attroupement autour de la maison qui s'était formé à la suite de

mes cris leur a fait peur, ils se sont calmés, ont pris la laine et sont partis. La gifle m'a très longtemps brûlé la joue. Ma mère a eu pendant deux semaines des maux de tête et des tâches violettes sur son visage.

Mais la souffrance physique était peu de chose à côté d'une question morale qui m'a oppressée pendant deux semaines : si la situation était inversée et qu'un Allemand se trouvait en danger de mort, est-ce que je le cacherais ? Bien sûr que oui ! En moi-même j'ai décidé que je connaîtrais ma vengeance quand je raconterais le jour venu aux fils des assassins les œuvres de leurs pères.

La foi fraie en moi son chemin

J'étais assise un jour avec mon tricot sur le balcon, et en regardant dehors, j'ai vu un jeune homme blond et bouclé. Je savais qui il était, sans le connaître vraiment. Au moment même où je pensais que je pouvais tomber amoureuse de lui, me traversa comme un éclair l'idée qu'il allait un jour mourir, et que toute la terre allait disparaître, alors que j'avais besoin d'aimer quelque chose d'éternel qui ne finirait jamais. On m'avait enseigné depuis mon enfance que j'étais responsable de mon bonheur ; mais si celui que j'aimais mourait, mon bonheur aussi périrait avec lui tandis que mon amour était éternel. S'il y avait en moi un amour éternel, il était nécessaire qu'il y ait un objet éternel à aimer, et cet objet ne pouvait être que Dieu. Et même si Dieu n'existait pas, j'avais à l'inventer pour avoir qui aimer. La terre et le système solaire disparaîtrait un jour, mais mon amour

subsisterait. C'est pourquoi un sentiment qui serait tourné vers un être humain ne pourrait jamais me combler.

Aujourd'hui je sais que cet instant fut un moment de grâce particulière qui changea ma vie : j'ai commencé à chercher Dieu de toutes mes forces. Je savais que je ne le trouverai pas auprès des Juifs car leur piété me rebutait. Je voulais me convertir au christianisme, même si je savais que les Juifs me lapideraient pour cela. Je sentais profondément en moi que ce n'était qu'en Dieu que je trouverais mon bonheur, et j'aspirais ardemment à être chrétienne comme Wanda. J'ai demandé à un ami polonais si le curé pouvait m'enseigner la foi. Saisissant mon intuition, il m'a aussitôt répondu que le curé avait la foi comme moi, mais qu'il était antisémite et qu'il ne voudrait pas me baptiser. J'ai compris que ce chemin était barré. J'ai connu trois jours d'enfer ; l'existence de Dieu m'était évidente, mais il n'y avait personne pour m'instruire dans la foi en lui. Aucun espoir n'était visible à l'horizon. Je me suis tournée finalement vers ma mère avec une seule question délicate : pourquoi ne m'as-tu pas appris à aimer Dieu ? Elle m'a répondu qu'elle avait fui sa famille juive de stricte observance et voulu pour cela m'éviter tout ce qu'elle avait traversé et ne rien m'imposer. Le comprendre n'a pas atténué ma souffrance. Avant la guerre j'étais coutumière de demander à ceux que j'appréciais si lui ou elle croyaient en Dieu. Les réponses étaient variées, mais aucune ne m'a convaincue. Une amie m'a dit qu'il était plus facile de vivre avec la foi, mais alors je n'en étais pas capable. À présent que tous les *ismes*

étaient tombés, j'avais besoin de quelque chose sur quoi m'appuyer, une chose fixe, stable, une vérité unique et éternelle.

Liquidation du ghetto de Losice

Au printemps 1942, les Allemands ont commencé à nous priver des services de la poste et dès lors notre lien avec Varsovie a été coupé. Un jour on a trouvé près de la route principale le cadavre d'une mendiante jetée là, la tête écrasée. Les Allemands l'avaient laissée sur place pour effrayer les habitants du ghetto. Ma mère avait sans cesse devant les yeux l'image qu'elle s'en était faite d'après ce qu'on racontait.

Elle lisait les journaux imprimés par les Allemands, les seuls qui nous parvenaient. Je savais que ces journaux mentaient et donc je ne les lisais pas. Je gardais mes nerfs pour des situations plus difficiles. Nous avons confié des fourrures et quelques objets de valeur à la garde d'amis polonais. Cet été-là, les Allemands ont progressé en direction de Leningrad et de Moscou. Leur fin commençait à se dessiner. La vie au ghetto continuait en apparence comme si de rien n'était, mais tous savaient que c'était le calme qui précède la tempête.

J'ai décidé de m'enfuir à la liquidation du ghetto, mais ma mère ne voulait pas bouger de la maison, elle préférait mourir dans son lit. Je me sentais dans une situation terrible : je savais qu'elle aurait du mal à survivre dans les conditions difficiles qui nous attendaient, et que je ne pourrais pas l'aider. C'était déjà la troisième guerre qu'elle connaissait dans sa vie. Ses nerfs n'étaient plus solides. Le samedi 22 août, j'étais couchée comme

à l'accoutumée dans le même lit que maman devant la fenêtre, je me suis réveillée contre mon habitude à trois heures du matin, j'ai regardé au-dehors. Quelques policiers se tenaient au coin de la rue, des fusils à la main. Une demi-heure après, maman aussi s'est réveillée et a demandé ce qui se passait. J'ai essayé de l'apaiser en prétendant que c'était sans doute des policiers venus tirer sur des avions, mais je savais qu'il n'en était rien.

Ce même matin, comme chaque jour, des Juifs sont sortis du ghetto pour aller travailler à la gare ferroviaire. Ils ont été assassinés immédiatement à leur sortie. La dentiste et quelques autres amies polonaises sont venues sous la fenêtre de notre chambre et nous leur avons lancé des vêtements, un album de photos et quelques objets précieux. À dix heures du matin est arrivé chez nous le cousin Néhémia (dans les jours heureux il rêvait de m'épouser) qui faisait fonction de policier juif au ghetto. Il nous a appris que nous devions prendre quelques objets et descendre au marché, sans nous dire où ils avaient l'intention de nous emmener. Dehors une foule se rassemblait déjà. Maman ne voulait pas sortir mais il n'y avait pas moyen de se cacher : elle s'est rendue à ma prière et s'est jointe à la foule. Certains avaient pris avec eux beaucoup de bagages : des couvertures et des sacs pleins de vêtements. Je savais déjà que je m'enfuirais et j'avais donc enfilé plusieurs robes l'une sur l'autre et un manteau de papa par-dessus. Dans ma poche j'avais gardé un pot de miel offert par notre amie polonaise, madame Kazmierczak, et j'avais pris un sac à dos avec de quoi dormir. Nous étions debout au milieu de la foule qui commençait à bouger. Les gens regar-

daient les maisons qu'ils quittaient et fondaient en larmes et les Allemands ont ouvert le feu avec des armes automatiques. La foule a fait un pas en avant, de frayeur, et beaucoup sont tombés sur leurs affaires, quelques-uns ont été écrasés par la foule effrayée. Tout s'est immobilisé en silence. Nous étions là, quelques milliers de juifs pour une cinquantaine d'Allemands. Je pensais en moi-même : pourquoi ne se dispersent-ils pas et ne s'enfuient-ils pas en tous sens ? Combien les Allemands pourraient-ils en tuer ? La colère montait en moi. Romaniuk, l'ami de mon oncle, est venu le supplier : « fuyez, je vous cacherais, n'allez pas avec eux tous à Treblinka », mais mon oncle a répondu qu'il était impossible qu'ils aient l'intention de nous emmener à Treblinka parce que le Judenrat avait ramassé tout leur or, l'avait remis aux Allemands, qui avait promis en échange de nous transférer au ghetto de Varsovie. Quelqu'un m'a murmuré à l'oreille que mon amie Dziunia s'était enfuie avec son père et son copain. Mais on ne m'a pas dit qu'on les avait tués à la limite du ghetto. Un autre a raconté que Hershko, mon professeur d'anglais, s'était enfui lui aussi. J'étais assise avec ma mère et d'autres femmes sur une charrette. Un ami polonais s'est approché, je lui ai demandé de nous apporter un peu d'eau. Il a eu peur et n'a pas réagi. J'ai sorti mon pot de miel de ma poche, posé mon sac à dos par terre et glissé à maman que je m'enfuyais. Elle s'est inquiétée que je la laisse seule, mais malgré mes supplications elle a refusé de venir avec moi. Il n'y a pas eu de temps pour des adieux.

La fuite

Sans attirer l'attention, je suis descendue de la charrette et je me suis faufilée dans une ruelle latérale et de là dans le jardin de madame Piotrowska à deux cents mètres du marché. Je me suis couchée dans l'herbe haute et j'ai enfoui dans la terre ma carte d'élève. J'entendais venant du marché les bruits des tirs qui continuaient et ma mère était restée au sein de cet attroupement. Allais-je rester ici ou retourner vers elle ? Je ne cessais de me le demander. Les enfants des voisins m'ont aperçue et se sont approchés de moi. Je les ai priés de demander à leurs parents s'ils étaient prêts à me cacher dans la cave de leur maison. Mais l'après-midi ils sont revenus avec une réponse négative. Madame Piotrowska m'a apporté à midi du pain sec et du lait en s'excusant parce que le pain n'était pas frais. J'avais du mal à accepter qu'on me fasse la charité mais j'avais si faim que je l'ai dévoré. À trois heures de l'après-midi les coups de feu ont cessé.

Je suis sortie à l'obscurité et j'ai pris la direction du village de Swiniarow, parce qu'un des paysans de ce village était client de nos travaux de tricot. Je n'étais jamais allée chez lui et j'ai dû demander son adresse au gardien du village. L'homme m'a autorisée à passer la nuit dans sa paille. Au matin on m'a donné de quoi me laver, et offert un bon petit déjeuner accompagné d'une réprimande : comment avais-je pu abandonner ma mère si bonne ? J'étais sans un sou en poche et on m'a donné un peu d'argent. J'ai décidé de me rendre au village de Wyczółki où la famille de Kalicki qui avait la charge de maire faisait partie elle aussi de nos clients.

C'était dimanche et le flot des personnes qui sortaient de l'église s'est déversé sur la route. Je ne savais pas que dans le sermon prononcé ce même jour, le curé local avait prêché l'aide aux Juifs. Je marchais lentement, des gens me dépassaient et je suis restée en arrière. Un paysan petit, la tête inclinée de côté, s'est approché de moi et m'a demandé où je voulais aller. J'ai répondu que j'allais chez le maire. « Tu as le temps d'y arriver » dit-il. « J'ai une fille de ton âge. J'ai préparé dans la grange une cachette pour les cochons (pour échapper à l'obligation de les livrer aux allemands). L'endroit est propre, personne ne t'y découvrira ». Il s'appelait Waclaw Radzikowski. Il m'a conduite à sa grange à la porte de laquelle un chien était attaché. Dans le mur de l'abri il y avait de petites portes d'où l'on voyait un paysage large et merveilleux. C'était le mois de septembre, l'air était pur et en face de moi s'étendait un horizon de champs verdoyants et de forêts à perte de vue. Radzikowski a promis que sa femme m'apporterait à manger et m'a demandé d'éviter d'être vue par le domestique. Le soir, il m'a apporté un long manteau de velours noir de sa femme pour m'en couvrir comme d'une couverture. J'ai fort bien dormi et le matin j'ai demandé un vieux chandail pour pouvoir le défaire et en tricoter quelque chose d'utile à mes hôtes. La femme du paysan m'a apporté des mets délicieux : des beignets, des jus de fruit, et aussi une cuvette d'eau chaude. Je me sentais en sécurité, mais je savais que c'était seulement le début et que, pour survivre, j'aurais besoin de nerfs solides. Je m'efforçais de me forger une philosophie pour tenir : je savais qu'il m'était interdit de penser au passé, et également de

m'inquiéter pour l'avenir, et que chaque jour de vie était un cadeau.

Les maîtres de maison mettaient leur vie en danger à cause de moi et je n'avais rien à leur laisser qu'un souvenir de conduite honnête. Quand j'ai vu qu'ils se levaient à cinq heures du matin pour travailler dans les champs, j'ai décidé de me lever moi aussi à la même heure pour les aider au travail de la maison. Après leur départ pour les champs, je sortais de mon refuge, je puisais l'eau au puits de la cour et j'entrais nettoyer leur maison. Le soir ils m'invitaient à partager avec eux le dîner. J'ai demandé au maître de maison de se renseigner sur le sort de ma mère, mais il craignait que cela ne m'expose à être découverte. J'ai proposé d'apprendre à lire et à écrire à leur petite fille et pour cela j'avais besoin d'un livre. Ils me trouvèrent un manuel de religion. Je commençais à le lire et pour la première fois de ma vie je me sentis jalouse des enfants qui savaient le but de leur existence dans le monde : « connaître Dieu, l'aimer et le servir fidèlement ». Et moi, toutes ces années-là, je ne l'avais pas su. Une vague de bonheur me submergea et je sentis que c'était cela même que je cherchais.

Un jour le domestique m'a aperçue. J'en ai informé le maître de maison qui m'a promis de s'en occuper. Je n'ai plus eu besoin ensuite de me cacher. Une autre fois une voisine entra sans que j'aie le temps de disparaître : elle m'a prise pour quelqu'un de la famille et elle s'est seulement étonnée que j'aie autant grandi. Pour que je ne me sente pas enfermée comme un prisonnier, le

maître de maison m'emmenait le soir avec lui en charrette ramasser des légumes.

Le 14 septembre aux environs de dix heures du soir, alors que je m'étais déjà couchée dans ma cachette, j'entendis soudain des bruits de tir et des aboiements de chiens. J'ai cru que quelqu'un m'avait dénoncée et que les Allemands étaient à ma recherche. J'ai mis le manteau noir sur ma jupe blanche et ma blouse jaune, et nu-pieds, je me suis sauvée par les portes de derrière vers le champ de pommes de terre. Dehors régnait une obscurité profonde, on ne voyait que des lumières de torches se déplaçant sur la route du village. J'étais sûre que c'étaient des lumières de bicyclette et que des policiers me recherchaient dans les maisons des paysans. J'ai couru à travers les sillons en direction de la forêt. J'espérais que s'ils tiraient sur moi ce serait trop tard. Des mots me venaient à l'esprit : « Trinité sainte, Dieu unique, aie pitié de moi ».

Quand j'ai atteint la forêt, une pluie fine et chaude a commencé à tomber. Je me suis allongée sur la terre sous un arbre et enveloppée dans mon manteau. Je me sentais en confiance dans le silence comme un enfant tenu dans les bras de sa mère. Je me suis éveillée tôt le matin, bien avant le lever du soleil. Sachant bien que je ne pourrais pas vivre longtemps de myrtilles, je suis partie vers l'orée de la forêt. Dans la brume qui recouvrait tout, je voyais des monstres s'approcher de moi, j'avais peur. Avec le lever du soleil, j'ai réalisé que ce n'étaient pas des monstres mais un troupeau de vaches et sa gardienne.

La rencontre avec maman

J'ai retrouvé le village de Wyczolki dont les maisons sont bâties des deux côtés d'une longue rue. En marchant aux limites extrêmes du village pour ne pas attirer l'attention par mon apparence négligée et bizarre, je suis arrivée à la maison du maire. C'était le dimanche 15 septembre, dédié par les chrétiens aux lamentations de Marie sur la mort de son fils : *stabat mater dolorosa*.

Les femmes étaient rassemblées dans l'église, mais le maire Kalicki se trouvait à ce moment-là chez lui. Quand il m'a vue, il a été heureux comme s'il retrouvait sa fille égarée. Il me dit aussitôt que ma mère avait envoyé quelqu'un de Olszanka pour s'enquérir à mon sujet. Savoir ma mère en vie m'a remplie de bonheur. Kalicki m'a offert du pain et du lait et m'a assuré que, quand les femmes reviendraient de l'église, je pourrais déjeuner et en effet on a débarrassé pour moi une des deux chambres d'amis de la maison, avec une table couverte d'une nappe blanche, et le soir on m'a préparé un lit avec des draps impeccables. Quel plaisir ! Je me sentais à nouveau un être humain. Le maire Kalicki a envoyé son fils chez le paysan Radzikowski pour savoir ce qui s'était passé la nuit où je m'étais enfuie et nous avons appris que les tirs visaient des voleurs venus dérober des cochons. Nous avons su aussi que, lorsque Radzikowski s'était aperçu de ma fuite il était monté à cheval avec son beau-frère et ils m'avaient cherchée toute la nuit dans les champs. Ils ont été très heureux que j'aie trouvé refuge chez Kalicki. Je leur ai pro-

mis de leur envoyer ma mère quand je l'aurais retrouvée pour qu'elle continue le tricot que j'avais commencé.

Les Allemands, toujours méthodiques, après avoir liquidé les grands ghettos, en ouvrirent de petits, pièges pour les Juifs qui avaient réussi à s'échapper mais ne s'étaient pas trouvés de cachette. Kalicki, en tant que maire, était en contact régulier avec les Allemands et ne les craignait pas comme Radzikowski. Il a envoyé son fils Janush au nouveau ghetto de Losice où se trouvaient ma mère et mes deux cousins embauchés comme policiers du Judenrat. Deux jours après, alors que j'étais assise avec mon tricot près de la fenêtre donnant sur la route, j'ai vu passer un camion d'Allemands et plusieurs mètres derrière, une femme à pied en manteau ample, un châle sur la tête. Elle a frappé à la porte de la maison et, comme il y avait dans la cuisine à ce moment là plusieurs voisines, elle a dit qu'elle avait un paquet pour la fille. On l'a aussitôt amenée près de moi. C'était ma mère ! Difficile de dépeindre une rencontre pareille... Il nous a fallu étouffer nos cris de joie et d'émotion pour que les voisines ne soupçonnent rien. Ma mère m'a raconté qu'après ma fuite elle avait compris qu'elle devait elle aussi s'enfuir. Elle était descendue de la charrette et avait marché avec la foule qui, à trois heures de l'après midi, avait commencé à avancer. Elle avait réussi le soir à s'échapper de la caravane en direction d'un champ de pommes de terre où elle était restée couchée quelque temps. Maman a appelé une paysanne passant par là et lui a remis une bague pour avoir de la nourriture et de l'eau. La femme lui a apporté de l'eau, du pain et une saucisse et a promis de revenir

de nuit pour l'amener chez elle. Environ une heure après, des Allemands sont venus dans le champ avec des chiens policiers. Ils recherchaient des Juifs blessés restés dans le secteur. Ils sont passés près de maman mais ni eux-mêmes, ni les chiens ne l'ont remarquée, malgré la saucisse qu'elle avait en mains. Maman a vu là un miracle venu du ciel. À la tombée de la nuit, la paysanne est venue la chercher. Mais quand ils l'ont su, ses voisins ont fait un tas d'histoires, effrayés à l'idée que si les Allemands le découvraient, ils brûleraient les maisons du secteur. La paysanne a été forcée de chasser maman qui, de là, est allée vers la maison de notre ami Zdzibichowski, horloger de Varsovie, venu au moment de la guerre s'installer à la campagne. Il l'a invitée à loger chez lui, mais peu de temps après elle a quitté ce refuge pour partir à ma recherche, vêtue comme une mendiante et sans chaussures. Elle regardait chaque fille qui se trouvait sur son chemin et questionnait tous nos amis à mon sujet. Les gens riaient de cette mendiante aux pieds poudreux. À la fin elle a retrouvé la femme dans le jardin de qui je m'étais cachée le jour de la liquidation du ghetto. Cette femme lui a assuré m'avoir rencontrée, mais ne savait pas où j'étais allée.

Plus tard j'ai appris de notre amie Helena qu'elle aussi avait croisé maman qui avait trouvé refuge dans son jardin. Elles s'étaient retrouvées en pleurant et en s'embrassant. Maman était fatiguée, désespérée et en haillons. Helena lui avait proposé l'abri de leur grenier et avait bavardé de longues heures avec elle pour la réconforter. Elle m'a raconté qu'elles avaient très souvent parlé de Dieu et que maman, profondément émue, avait apprécié

ces moments. Helena m'a raconté encore qu'un voisin avait caché un Juif dans la cave de sa maison en vue de le livrer aux Allemands. Ils avaient entendu les cris de la victime, mais ce voisin ignoble ne leur a pas fait peur. Ils ont même aidé des évadés juifs qui cherchaient un refuge. L'un d'eux, blessé, soigné de longs mois, et parti après guérison, s'est procuré une arme et est revenu extorquer de l'argent de ses sauveteurs. Le père d'Helena lui en a donné sachant bien que l'autre n'hésiterait pas à le tuer. Helena m'a encore raconté que ma mère m'avait cherchée au village puis, ne m'ayant pas trouvée, s'était dirigée vers le nouveau ghetto où elle croyait me retrouver facilement. Elle affirmait que, si elle survivait à la guerre, elle demeurerait dans cette région pour remercier ses sauveteurs de l'aide offerte. J'ai appris plus tard de mon cousin Nehemia, policier du Judenrat, ce que fut le sort des gens de la bourgade pris dans la marche de la mort dont nous nous étions échappées. On les avait fait avancer sous le soleil brûlant du mois d'août, sans eau, jusqu'à la place de Siedlce (aujourd'hui place Berko Joselewicz) où on avait regroupé dix-sept mille Juifs de trois ghettos et on les avait obligés pendant trois jours à rester couchés sur le sol sans manger ni boire en tirant sur qui levait la tête. Au bout de trois jours on avait liquidé les survivants. Ainsi les Allemands « firent l'économie » du transport en train vers Treblinka.

Je me rapproche de la foi

Après nos retrouvailles, nous nous sommes organisés pour que ma mère se cache chez mon premier sauveteur, le paysan

Radzikowski. Le maire Kalicki a demandé à l'un des villageois, le colonel Miodunski, qui travaillait au Conseil municipal et s'occupait de la délivrance de documents, de procurer des papiers à maman, mais quand il a vu ma mère, si typiquement juive, il a refusé catégoriquement de le faire de crainte des conséquences.

Ma mère et moi habitions ainsi à cette époque dans deux refuges différents, mais nous nous rencontrions souvent. J'avais éclairci mes cheveux à l'eau oxygénée et maman a pensé qu'il valait mieux que je sorte de la maison et que j'aille à l'église comme les autres jeunes villageoises. Dans la journée je continuais à préparer la laine et à tricoter. J'enviais alors Emma, la fille de la maison, de ce qu'elle priait avec ferveur et concentration. Je parlais avec elle de Jésus : tout ce que je savais sur lui jusqu'alors venait du livre « Le Fils de l'Homme ».

Le jour de la Toussaint de novembre 1942, j'ai entendu à l'église le sermon sur la montagne : « heureux les pauvres en esprit, ils ont le royaume des cieux.. ». C'était le contraire de tout ce que j'avais lu sur la religion avant la guerre dans le journal socialiste, j'ai alors cessé de croire ce qui y était écrit sur la religion comme « opium du peuple ».

Emma, qui devait se marier bientôt avec le colonel Miodunski, l'a prié de me faire une carte d'identité. Il ne savait pas que j'étais juive et pour remplir le questionnaire il m'a demandé si j'étais « catholique romaine ». Je ne comprenais pas le sens de ces mots et mon amie a répondu oui à ma place. Pour me faire faire une photo, Janush le fils de la maison m'a emme-

née à la bourgade de Losice chez Czesław qui a prié un photographe de venir. Mon cousin est aussi venu parce qu'il savait pouvoir me rencontrer. Il était amoureux de moi, mais je n'étais pas du tout attirée par lui et cependant nous nous sommes retrouvés avec embrassades et effusions, ce qui a éveillé la jalousie de Czesław.

À ce moment-là, je projetais d'abandonner mon refuge dans la maison de Kalicki parce que je sentais que l'endroit n'était plus sûr. J'attendais seulement d'obtenir ma carte d'identité. Pour remercier le colonel qui la préparait, nous avons organisé une petite fête chez lui. Un homme de la Gestapo, qui passait dans le coin avec son amie, est entré sans avoir été invité. On m'a fait fuir dans la cuisine pour qu'il ne me voie pas, mais, après avoir bu quelques verres de vodka, il m'a trouvée et entraînée pour une danse avec lui, alors que ma mère était assise dans une pièce voisine.

Finalement je n'ai pas eu ma carte d'identité. La fille du colonel a essayé de me la faire passer furtivement, mais quand son père l'a découvert, il s'est emportée contre elle et a détruit la carte. En tout cas, je savais qu'avec ou sans la carte, je devais quitter cet endroit. J'ai pris congé de mon amie dans les larmes. C'étaient des adieux étranges : elle pleurait et je la consolais, je lui ai expliqué que je ne pouvais plus les mettre en danger par ma présence et j'ai promis de revenir quand seraient passés ces temps difficiles. Je savais que leur maison me serait toujours ouverte.

Maman avait fini son travail de tricot chez les Radzikowski et le frère de la maîtresse de maison Kazimierz Galecki l'a conviée chez lui. Ce couple, sans enfants, avait adopté une fille, Marysia, qui a donné son lit à maman et est allée elle-même dormir sur le plancher devant le four. Dans ce logement d'une pièce, il n'y avait de place que pour une armoire et une petite cuisine, il n'y avait pas de chaise et on s'asseyait sur les lits, mais c'était chaud et accueillant. Madame Radzikowski m'a recommandée pour mon travail à ses amis de Bolesty.

Affrontement avec la police

La famille de Bolesty avait un petit garçon, à qui j'ai appris à lire. Je tricotais, et matin et soir je priais avec eux. De l'autre côté du couloir était l'appartement des voisins à qui, pendant cette période, on a volé un cochon. Un matin, deux policiers sont venus enregistrer une déclaration. Comme le voisin n'était pas chez lui, ils sont entrés chez nous. J'étais assise avec mon ouvrage de tricot près de la fenêtre, ils m'ont regardée et se sont aperçus aussitôt que j'étais juive. Bien que n'ayant pas de papiers aryens, j'ai nié énergiquement. Le maître de maison a également soutenu qu'il me connaissait comme chrétienne et que je priais en chrétienne, mais en vain. Les policiers m'ont ordonné de prendre mon peu d'affaires et de les suivre. Avant d'arriver à leur voiture j'ai essayé encore de nier que j'étais juive, mais ils m'ont dit : « Ne raconte pas d'histoires, nous te connaissons, tu es la nièce de Becherman ». J'ai compris que j'étais perdue, et j'ai proposé : « j'ai cinq roubles en or, je vous les donnerai si vous

me libérez ». Ils m'ont demandé : « Qu'as-tu encore ? » « J'ai encore deux cent zlotys gagnés par mon travail, je vous les donnerai aussi ». Ils répliquèrent : « garde les deux cent zlotys pour toi, tu en auras encore besoin, et nous nous partagerons les cinq roubles. Nous te libérons à condition que tu partes loin d'ici, à un endroit où l'on ne te connaisse pas. Tu as un très bel accent polonais, raconte que tu es réfugiée de la région de Zamosc, on y a brûlé les villages et les papiers, il est donc impossible d'avoir des preuves, et là-bas les gens ont la peau foncée comme toi ».

Ils m'ont emmenée jusqu'au village de Lebki où ils m'ont libérée. Plus tard, j'ai su que l'un des deux policiers, le petit, était un homme bien, du nom de Parzyszek, qui a aidé beaucoup de gens, mais le second, grand et barbu, avait la réputation de livrer les juifs. C'est leur conseil qui m'a sauvée.

Ce soir-là, je marchais de maison en maison frappant aux portes mais personne n'osait m'accueillir. La nuit j'ai dû retourner chez les Kalicki où était maman. Je lui ai raconté les événements de la journée pour lui expliquer pourquoi je devais m'éloigner. Maman acceptait cela difficilement. Elle avait très peur, inquiète de mes chances de survie, puisque que je n'avais pas réussi à trouver de refuge même pour une nuit. Elle pensait que le mieux pour moi était de m'engager pour le travail obligatoire en Allemagne au lieu de travailler en Pologne. C'est ce qu'avait fait Lodzia, une jeune Juive que nous connaissions, qui travaillait à la ferme de Wroczynski. (Lodzia avait aussi persuadé ses employeurs de cacher sous leur étable trois jeunes Juifs : Néhé-

mia mon cousin, Hershko mon professeur d'anglais et Becher-man.)

Errances

Maman et moi avons trouvé plus d'une fois refuge dans la maison Wroczynski où nous nous sentions bien. La femme voulait que nous restions, mais son mari avait peur, il craignait sans doute que j'attire une catastrophe.

Le soir de Noël, que nous avons fêté avec les membres de cette famille, maman a couvert de coton un sapin immense. Sur la table était étendue une nappe blanche, les jeunes gens remontés de leur cachette étaient autour de la table avec nous, et nous chantions des chants de fête. Toutefois, après coup, j'ai compris pourquoi le maître de maison avait tellement peur : il préparait dans la cave de faux papiers pour les membres de la résistance polonaise et aussi pour des Juifs. Maman est retournée après la fête chez les Radzikowski, et moi j'ai changé de cachette jour après jour.

Maman m'a demandé d'aller voir son neveu Néhémia. Czesław, qui voulait bien m'y emmener avec sa charrette m'a conduit jusqu'à la taverne. Je l'ai laissé devant son verre de vodka et suis allée chez les Wroczynski. Néhémia n'était déjà plus chez eux. Czesław est revenu chez lui et moi j'ai erré entre les villages des environs, me proposant pour le travail obligatoire en Allemagne à la place de quelqu'un. Mais cela n'a intéressé personne parce que je n'avais pas de papiers.

J'ai frappé un soir à la porte d'une pauvre mesure où je fus reçue avec une extrême cordialité comme si je faisais moi-même œuvre de charité par ma venue. C'était un petit logement d'une pièce : une partie de la maison était réservée à une vache et un cheval, et les enfants de la famille couchaient au-dessus du foyer. Izdebski, le père, est allé chercher des planches pour me faire un lit. Le lendemain je lui ai demandé de la laine et du lin et j'ai tricoté des chaussettes pour toute la maisonnée. Mais je sentais leur peur augmenter de jour en jour, et ils ont été soulagés d'apprendre que je m'en allais. Au moment de la séparation, ils m'ont dit que je pourrais toujours revenir chez eux. Encore aujourd'hui, quand je pense à ces gens, des larmes d'émotion me montent aux yeux. Izdebski m'a proposé d'aller travailler chez son beau-père, offre que j'ai acceptée avec soulagement. Le soir il a attelé un cheval à la charrette et nous sommes arrivés à minuit chez son beau-père dans un grand village, Krzesk. Comme chaque fois que se présentaient des hôtes imprévus, le propriétaire a apporté une botte de foin où nous avons dormi. Après le petit déjeuner, Izdebski est retourné chez lui et j'ai eu de la laine à tricoter. J'étais heureuse qu'on ne me pose aucune question.

Un soir qu'un jeune en haillons a frappé à la porte, j'ai immédiatement reconnu en lui un Juif et nous avons échangé un regard le temps qu'il reçoive son morceau de pain et disparaisse. Je pense qu'il passait ses nuits dans quelque grange. Les propriétaires ont feint de ne pas le connaître.

Malade du typhus

Cet hiver-là (1943) a été rude. Nous ne nous lavions que le visage, et nous demeurions à l'intérieur de la maison enveloppés de fourrures. Des poux aussi, porteurs de typhus, trouvaient refuge dans ces fourrures chaudes. Deux semaines plus tard je suis allée voir ma mère. Comme d'habitude j'ai dormi dans le même lit qu'elle. Dans la nuit mon corps s'est couvert de taches rouges et j'ai eu de la fièvre. Maman avait déjà eu cette maladie dans le passé, et le risque de contagion était donc faible. J'avalais des cachets de pyramidon et je mangeais du *kogel-mogel*. J'avais très mal à la tête et ne pouvais dormir. Ma mère et moi bavardions la nuit. Elle m'a raconté combien elle ressentait toujours ce qui m'arrivait. Le lien entre nous n'était pas seulement de mère et fille, elle était aussi pour moi une sœur et une amie. Je lui ai dit que, si je restais en vie, je deviendrais chrétienne, et pas seulement à cause des gens qui avaient risqué leur vie pour nous au nom de leur foi. Maman se sentait elle aussi prête à le devenir, mais elle craignait que papa ne comprenne pas cette démarche et pense que nous avions trahi notre religion par intérêt. Je l'ai apaisée en lui rappelant que papa nous connaissait fort bien et ne pourrait avoir un tel soupçon. Durant ces nuits-là maman m'a transmis sa sagesse de vie comme en testament. Elle m'a aussi avoué qu'à un certain moment, en dépit de rumeurs laissant croire à ma mort, elle avait voulu continuer à vivre, pour entendre le langage des arbres, le chant des oiseaux, voir les fleurs, ce qu'elle appelait son grand péché.

Elle tenait remarquablement du point de vue physique, mais ses nerfs étaient très tendus. Pour ma part, j'avais besoin d'un ancrage solide sur lequel pouvoir compter. J'avais honte de me chercher une croyance en dehors de la raison, et je me donnais comme explication que je connaissais en ce moment un développement spirituel analogue à celui de l'humanité : de la religiosité du Moyen-âge au rationalisme de l'âge des Lumières. Actuellement je devais croire, mais peut-être dans le futur n'aurais-je plus besoin de cette croyance et pourrais-je la rejeter loin derrière moi. Était-ce un piège que Dieu me tendait ?

La rumeur s'est répandue que les Allemands allaient venir dans la région pour « faire la chasse aux poules » et que par la même occasion ils la feraient aussi aux Juifs. Je me rétablissais alors du typhus et j'étais encore très faible. Il a fallu une charrette pour me ramener chez Kalicki. Je me souviens du regard plein de pitié de Radzikowski et des mots d'adieu étranges de maman « que Dieu te guide ».

J'ai passé quatre jours au lit chez Kalicki. J'étais enveloppée du manteau de mon père, je ne voulais pas me servir de leur literie pour qu'ils n'attrapent pas le typhus. Quand on a su que les Allemands arrivaient, Emma, la fille de la maison, m'a ramenée en voiture chez Izdebski. Lorsque nous sommes arrivées chez lui, nous l'avons trouvé en train de faire monter toute sa famille sur une charrette pour aller à Krzesk, aux obsèques de son beau-frère mort du typhus. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, beau et aimé de tous. Je ne comprenais pas pourquoi lui précisément était mort alors que toutes les chances

de la vie étaient de son côté, tandis que moi je restais en vie mettant en péril celle de tant de gens. La famille Izdebski m'a demandé de les accompagner aux obsèques mais j'ai refusé, ne sachant quelle attitude adopter là-bas, et j'ai promis de venir les voir plus tard.

J'ai gagné la maison de la sœur de Czesław où ma mère avait fait un séjour dans le passé. Dormant avec leurs jeunes enfants, je craignais de leur transmettre le typhus, mais aussi d'avouer que j'avais été malade et que j'étais encore convalescente. Malgré ma faiblesse je m'efforçais de leur être utile dans les travaux de la maison. Mon appétit ne revenait pas et je pensais que c'était le signe que ma fin était proche.

La mort de maman

Fin mars 1943, l'un des frères de la maîtresse de maison est venu de Losice nous apprendre que les allemands avaient tué ma mère dans le cimetière du bourg. Je n'ai pas voulu le croire et ce n'est qu'après plusieurs jours que, suffisamment rétablie, je me suis armée de courage pour me renseigner. Je me suis adressée aux Kalicki. En apprenant les faits, la femme s'est trouvée remplie de chagrin et de remords de ne pas avoir caché maman chez elle. De nouveau, j'ai dû la consoler et lui expliquer que, de toute façon, maman avait décidé de parcourir la région à la recherche d'un acheteur pour son corset afin de me procurer une meilleure alimentation. Je savais également que maman n'avait pas voulu mettre en danger ceux qui la cachaient, au moment où les Allemands faisaient des perquisitions.

Galecki me raconta que maman était allée à Bolesty avec son corset et se trouvait dans une maison quand était entré le forestier vêtu d'un uniforme vert. À son arrivée les mains de maman avaient tremblé et de toute manière on voyait qu'elle était juive. Ne servirent ni ses papiers d'identité ni ses dénégations ni non plus l'intervention des maîtres du lieu qui affirmaient la connaître et la savoir de Varsovie. Le forestier la fit enfermer à la prison de Losice. Trois jours on la frappa pour lui faire dire où elle s'était cachée pendant sept mois. Il existe deux versions de ce qui se passa là. Selon l'une qui me fut racontée par la femme du policier Parzyszek, maman n'avouait pas qu'elle était juive, priait comme une chrétienne et savait que de toute façon on l'exécuterait. Selon la deuxième version que j'ai entendue il y a trois ans en Pologne de Masia Piotrowska, notre amie de Losice, maman demanda que notre ami Czesław vienne la voir et qu'on la baptise.

Quelles qu'aient été les circonstances des derniers jours, je sais avec certitude que malgré les pires supplices maman n'a livré personne, et qu'elle a marché vers sa mort avec un sourire de triomphe. Par son silence elle nous a sauvés, nos sauveteurs et moi.

Madame Galecki essayait de me rendre l'espoir et me disait qu'il n'était pas certain que la femme qui avait été tuée fût ma mère. bercée par cette illusion, j'ai failli courir chez Radzinski pour la voir là-bas. Pendant la nuit, je me suis faufilée à Losice chez Piotrowski qui était policier avant la guerre (il avait démissionné de son poste avec l'entrée des nazis). La maîtresse

de maison a appelé Czesław qui nous a affirmé que cette nuit-là il était de garde au cimetière, où l'on n'avait tué personne. Nous nous rendions compte qu'il mentait. La même nuit, j'ai rêvé que je déposais des fleurs sur la tombe de maman.

Tous nos amis étaient très attristés de sa mort. Ils disaient qu'elle était quelqu'un de bien meilleur que moi et qu'il aurait mieux valu qu'on me tue plutôt qu'elle. J'étais d'accord avec eux, mais j'étais trop faible et trop souffrante pour exprimer ma douleur, et je ne pouvais même pas verser de larmes.

Je frappe aux portes

Madame Piotrowski a suggéré que je me présente comme la cousine de la fille qu'ils avaient adoptée chez eux. C'est cette fable qui m'a sauvée au fil du temps. Je savais que je devais obtenir une carte d'identité « authentique », différente de celle qu'avait ma mère. La femme du policier Parzyszek m'a proposé de me donner les papiers d'une femme qui avait été tuée dans les environs une semaine auparavant. Sur une chaise dans un coin de sa maison j'ai aperçu le corset de maman. De plus, la femme a ajouté que la morte avait un manteau de fourrure de lapin (c'était le manteau de ma mère) et aussi des chaussures d'officier (ses chaussures). J'ai refusé sans révéler qu'il s'agissait de maman.

Au bout de quelques heures, son mari Parzyszek est revenu dire qu'il ne pourrait me faire une meilleure carte d'identité. Je me suis adressée à Zdzibichowski, notre ami l'horloger de Varsovie. Il a été très désolé à la nouvelle de la mort de ma mère, mais j'ai senti qu'il ne tenait pas à m'accueillir chez lui. J'ai

demandé aux Wroczynski l'adresse d'Andrzej, un proche de leur famille, pour qu'il me procure un papier d'identité « authentique ». Ils m'ont acheté un petit livre de prières et j'ai commencé à aller de village en village, en direction de Varsovie, demandant du travail ou me proposant pour le travail obligatoire en Allemagne. En général, après une journée désespérante, j'étais invitée le soir pour le repas et la nuit. J'ai fini par m'habituer au fait qu'à l'extrémité de chemins sans issue, quelque chose de bien m'attendait. En ces jours-là je ne croyais pas encore en Dieu mais je sentais déjà sa providence. Je me rendais compte aussi que maman, qui auparavant ne pouvait pas m'aider, me guidait à présent et me montrait à quelle porte frapper. En dépit de son conseil de me rendre en Allemagne, je redoutais de travailler chez les Allemands, je les haïssais et je ne sais pas comment j'aurais réagi s'ils m'avaient traitée de « cochon de polonais ».

En ces mêmes jours je ne comprenais pas pourquoi le ciel devenait rouge. Des paysans que j'ai interrogés m'ont regardée bizarrement et n'ont rien répondu. Ce n'est qu'avec les années que j'ai compris que le ciel était rouge du brasier de Treblinka.

À la fin d'une journée de marche de maison en maison, j'ai frappé à la porte de pauvres gens sur le bord du chemin, qui m'ont bien reçue. Il y avait des petits enfants dans cette famille et j'ai demandé un vieux chandail pour le défaire et en faire un nouveau tricot pour eux. Le lendemain, quand l'homme était parti pour les champs, j'ai vu par la fenêtre cinq policiers s'avancer vers la maison. Il n'y avait ni arbre ni lieu de refuge alentour. J'ai compris que je n'avais aucune chance de fuir. Ils ont frappé à

la porte et j'ai ouvert. À leur question : « Juive ? » j'ai répondu : « Non, je suis une réfugiée de Zamosc. » J'ai raconté que mon père était un patriote polonais, et quand l'un des policiers m'a demandé pourquoi mes cheveux étaient teints en blond, j'ai répondu que c'était pour être plus belle. Il a dit « C'est bien, ma femme aussi se teint les cheveux. Mais pourquoi trembles-tu ? » J'ai dit que j'avais froid. Entre temps, mes hôtes sont revenus des champs. La femme s'est mise à faire frire ses œufs et a posé la vodka sur la table. Les policiers ont demandé à l'homme pourquoi il n'allait pas à l'église. Apparemment quelqu'un dans le village l'avait dénoncé et il était soupçonné de communisme. L'homme a montré ses chaussures de travail et dit qu'il n'en avait pas d'autres que celles-là. Ils ont paru finalement convaincus et ont même commencé à manifester de la bonté à mon égard. Ils ont dit que chez eux, dans l'état-major de la police, on cherchait une cuisinière et ils m'ont proposé ce travail en échange d'une chambre, d'un salaire et d'une carte d'identité. À cette époque, c'était une offre très séduisante, mais j'ai refusé, arguant que je ne savais pas faire la cuisine. Ils m'ont dit que ce n'était pas important, qu'il y avait là-bas une femme qui pourrait me l'apprendre. J'étais à bout d'argument et je ne pouvais plus refuser. Je les ai tous servis à table et quand je me suis approchée du policier Wierzykowski (connu comme chasseur de Juifs) il m'a murmuré à l'oreille : « Je sais que tu es juive, mais j'ai une fille de ton âge ». En partant, les policiers ont autorisé l'homme à me garder encore trois jours après quoi je devrais venir travailler chez eux.

Dans la fosse aux lions : cuisinière à l'état-major de la police

Pendant trois longues nuits je n'ai pu m'endormir, perplexe : devais-je entrer dans cette fosse aux lions où on côtoie tout le temps des gendarmes ? Certes je pouvais m'enfuir, mais alors mon hôte paysan serait suspecté, lui qui déjà à cause de moi avait perdu de l'argent pour la vodka et les œufs... Ce dernier argument a fait pencher la balance et, le dimanche, j'ai pris congé de mes hôtes en les remerciant et je me suis rendue à l'état-major de la police. Je prévoyais qu'une fois obtenue la carte d'identité je m'enfuirais. J'ai trouvé là-bas tous les policiers que je connaissais déjà. L'un d'eux m'a demandé : « Est-ce que vraiment tu n'es pas juive ? » J'ai répliqué « Si j'étais juive, je ne serais pas venue ici ».

Le commandant s'est révélé un homme cultivé et chaleureux. On m'a trouvé un coin pour la nuit dans la chambre de la cuisinière, qui m'a appris le métier. La plupart des policiers étaient des gens simples qui buvaient, mais plusieurs étaient sympathiques. Pour vérifier si je n'étais pas juive et me préparer un acte de naissance, on m'a envoyée chez le curé de l'église de Krzesk, qui m'a interrogée sur des détails personnels, puis sur les principes de la foi. Je lui ai dit que Dieu était miséricordieux. Il m'a corrigée « Non, le premier principe, c'est que Dieu existe ». Je m'obstinais « Alors le deuxième, c'est que Dieu est miséricordieux ». Il m'a encore reprise « Dieu est un, mais en trois personnes » et a lui-même ensuite détaillé le reste des principes de la foi. J'ai été très surprise qu'aucun d'eux ne dise que Dieu est

miséricordieux, tandis que j'estimais que c'était le plus important. Le curé a promis d'envoyer la demande pour l'obtention d'un acte de baptême à « mon » église de Łódz. Je suis revenue à la police et le commandant m'a demandé comment cela s'était passé. Je lui ai raconté que je n'avais pas su énoncer les principes de la foi. Il a ri : « Moi non plus je n'aurais pas su ».

Je n'ai jamais eu de tourments de conscience pour mes mensonges sur mes origines, et je ne sais donc pas pourquoi il m'a tant pesé d'avoir menti au curé. Il me semblait devoir lui avouer la vérité, mais je ne savais pas qu'avant la confession il faut recevoir le baptême. Le lendemain je suis retournée chez lui pour lui demander s'il avait déjà envoyé la lettre ; s'il ne l'avait pas fait je lui dirais la vérité. Mais la lettre était déjà partie et il était trop tard pour changer. Je l'ai remercié et suis revenue à la police. Je savais que l'information en provenance de ma ville ne concorderait pas avec l'histoire que j'avais racontée. J'ai connu à nouveau trois nuits sans sommeil parce que je ne savais comment sortir d'embarras. J'ai dit à la cuisinière que mon père, patriote polonais, serait malheureux de savoir que j'étais domestique de la police « bleue », et à la première occasion où ils ont été tous ensemble j'ai déclaré à voix haute : « Ma ville appartient au Troisième Reich et les services de la poste y sont très perturbés, mon acte de naissance n'arrivera que dans un mois s'il arrive, et je n'ai pas envie d'attendre encore longtemps. De plus, » ai-je dit, « comment savez-vous que ce que j'ai raconté sur moi est la vérité ? J'ai pu emprunter des détails à une amie ». L'un d'eux a répondu : « Si c'est toi qui le dis ... » « Je ne dis

rien, si ce n'est qu'il n'est pas raisonnable d'attendre une réponse de Łódź. J'ai des amis dans la résistance à Varsovie, ils me procureront un acte de naissance. Je ne vous demande que d'attester que je travaille chez vous ». Ils m'ont autorisée à aller à Varsovie mais n'ont voulu me donner aucun document.

Obtention d'un acte de naissance

J'ai fait le trajet en stop sur le vélo de quelqu'un qui m'a emmenée jusqu'à Siedlce d'où j'ai pris le train pour Varsovie. Andrzej n'était pas chez lui quand je suis arrivée à sa villa près de Varsovie et je l'ai attendu chez lui pendant trois jours. C'était la période précédant Pâques, et sa mère m'a demandé de l'aider aux préparatifs de la fête. J'ai volontiers lavé les rideaux et fait le ménage bien qu'encore convalescente. Nous prenions nos repas sur une terrasse fermée, où nous rejoignait une jeune Wanda depuis l'étage du dessus. Elle était visiblement juive, mais ils ne pensaient pas qu'elle eût à se cacher parce que tous savaient qu'elle avait des papiers aryens. Son père, propriétaire d'une usine payait, pour la cacher, trois cents zlotys par jour. Il accordait de l'importance à la culture, aussi étudiait-elle avant la guerre dans une école générale, même les jours de Shabbat. Nous avons discuté de son lien avec la religion juive et je lui ai fait part de mes critiques. Elle m'a demandé pourquoi je ne me convertissais pas au christianisme. J'ai éludé et répondu : « Je me ferai ma propre religion : si Jésus, qui était un être humain, a développé une religion nouvelle, pourquoi ne le pourrais-je pas moi aussi ? » C'était plus facile pour moi de faire cette réponse

que d'avouer que le curé était antisémite et qu'il ne voudrait pas de moi.

Quand Andrzej est revenu je lui ai raconté ce qui m'était arrivé à la police. Nous sommes partis à la recherche d'un certificat de naissance : il m'a laissée quelque part et est revenu au bout d'une demi-heure avec un certificat « authentique » émis en 1932 au nom de Wanda Wysocka (et non Wierzejska comme je l'avais dit aux policiers), avec comme lieu de naissance Vilno et non Łodz. Le document était, si l'on peut dire, émis par l'église de Vilno (qui avait brûlé) ; imprimé sur un vieux papier jauni, à l'encre décolorée, il dégageait une impression d'authenticité. Les modifications faites à « mon histoire » étaient intentionnelles pour que je ne retourne pas chez les policiers, les gens de la résistance qui avaient imprimé le document pour moi se méfiant de mes relations avec la police. En dépit de tout, je savais que ce papier me sauverait. Andrzej m'a demandé de l'argent et j'ai payé avec la bague de mon père. Il voulait aussi que je le dédommage pour mon séjour chez lui et j'ai dit que je ne le pouvais pas, d'autant que je l'avais déjà fait en aidant sa mère. Ces discussions manquaient de charme. À la fin il m'a accompagnée au train pour Siedlce et je suis retournée chez mes policiers.

Travail dans les villages

Eux n'ont pas été surpris de me revoir. Ils ne m'ont posé aucune question mais n'ont pas voulu me procurer une carte d'identité sur la foi du document que j'avais entre les mains. Ils m'ont proposé plutôt de me rendre chez des gens dans le village

de Mrozy, ce que je fis. Une famille de réfugiés y logeait déjà. C'est pourquoi ils m'ont désigné un coin pour dormir dans le grenier. J'ai travaillé chez eux comme bergère, j'aidais aux champs et à la maison. J'ai accompagné le maître de maison quand il est allé la nuit de Pâques à l'église. En chemin il m'a prévenue : « Chez nous les femmes prient d'un côté de l'église et les hommes de l'autre, alors ne t'assieds pas à côté de moi ».

Deux mois plus tard, les meuniers du village m'ont soupçonnée d'être juive et l'ont signalé au policier qui passait là à mobylette ; il est entré chez nous, a demandé à voir mon certificat de naissance et a déclaré que « tout allait bien ». Je ne sais pas s'il a oublié, ou choisi d'oublier, que les indications inscrites sur le document étaient différentes de celles que j'avais données au moment où j'étais tombée aux mains des policiers.

À la même époque j'ai été chargée du travail pénible de ramasser le chaume dans les champs. Comme je n'avais qu'une paire de chaussures, que je réservais pour aller à l'église, je travaillais pieds nus et je me blessais sans arrêt à cause des épis coupés. Je ramassais en pleurant. Ce fut la seule fois où le travail m'a éprouvée jusqu'aux larmes. En fin de compte j'ai quitté le village, non à cause de mes blessures aux pieds, mais pour les malveillances qui allaient en s'amplifiant au sujet de ma judéité. Je suis revenue au village de Stok-Lacki chez madame Zalewska qui, n'ayant pas de travail pour moi, m'a envoyée chez son amie Halina, au village voisin.

Halina était orpheline depuis son enfance et m'a accueillie chez elle réellement comme une fille. Pendant la période de la

guerre, elle habitait avec son mari et leurs trois jeunes enfants dans la maison de sa belle-mère. Elle, son mari et le bébé dormaient dans un lit, ses deux filles et moi dans l'autre. Les voisins lui ont dit que me cacher mettait en danger toute la maison, mais elle a refusé d'écouter. C'était l'hiver, je m'asseyais avec mon tricot, Halina cuisinait et nous bavardions. Pendant une de ces conversations, je lui ai raconté qu'au début de la guerre quand il n'y avait plus de pain, ma mère cuisait des *halot*. En entendant ce mot elle m'a dit : « Quand tu seras avec d'autres personnes ne parle pas de ces *halot* » J'ignorais jusque-là que fabriquer des *halot* était une coutume juive.

Quand j'eus fini de tricoter pour elle, Halina m'a envoyée chez les Zdanowski, sa famille adoptive, qui étaient des gens aisés : ils avaient une grande maison propre et en ordre. J'ai eu là une petite chambre à moi seule. J'ignorais alors que, sous le plancher de ma chambre, dans la cave, vivait dans la peur une famille juive, des parents et leur fils. Je ne l'ai su qu'en 1987 quand j'ai rendu visite à Andrzej Zdanowski.

Quelque temps après, je suis partie habiter et travailler dans la ferme du veuf Alphonse, au village de Kobylany. Je me suis souvenue que ce village faisait partie, dans les récits de maman, du patrimoine de son grand-père, mais je ne pouvais bien sûr en parler à personne. Je portais à mon cou un médaillon avec l'image de Marie, mère de Jésus : une nuit le veuf, pensant que je dormais, est venu vérifier le médaillon. Craignant que, les nuits suivantes, il ne vienne avec d'autres intentions, j'ai profité de l'invitation de Rozalia Gawinkowska de Kornica pour me sauver

chez elle. Elle habitait avec son mari tuberculeux et ses deux fillettes dans une seule pièce. Au bout d'un mois dans cette maison, j'ai entendu un voisin convaincre mon hôtesse de me renvoyer parce que, d'après lui, je mettais en danger le village tout entier. (Il avait raison, en vérité, dans ses propos : le village voisin Cisy avait été brûlé et vingt-cinq de ses habitants tués pour y avoir caché des Juifs.) Rozalia a refusé de me renvoyer, mais elle m'a recommandé de me rendre à l'église voisine le dimanche et les jours de fête. J'y suis donc allée, mais comme je ne savais pas comment m'y comporter, je montais à l'étage et me tenais debout près de l'orgue pour qu'on ne s'aperçoive pas que je ne chantais pas. Bien des fois Rozalia m'a accompagnée à l'église et s'est tenue là, à côté de moi. À l'une des fêtes, le sermon a porté sur les versets du Nouveau Testament : « rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu et à César ce qui appartient à César ». La terreur était à son apogée en cet hiver 1943. Le curé a prêché à la communauté que, lorsqu'on venait confisquer les cochons, il était permis de les livrer ou de les cacher à son gré, mais quand on demandait de livrer des Juifs, il était interdit de le faire, puisque les Juifs ont une âme éternelle comme les chrétiens ; ils devaient donc aider les Juifs, les nourrir, les vêtir, les cacher. Après ce sermon les mauvaises langues cessèrent leurs commérages à mon sujet.

Un incendie a éclaté un soir dans la grange du maire, un homme connu dans le village pour sa collaboration avec les Allemands, et qui n'était pas aimé des habitants. La plupart des villageois ne levèrent pas le petit doigt pour aider à éteindre le

feu. Seul mon ami Czesław a été volontaire pour éteindre l'incendie et je lui ai passé les seaux. J'étais en colère intérieurement contre l'indifférence des voisins, mais j'ignorais alors qu'ils avaient de bonnes raisons.

Les gens avaient l'habitude de se rassembler pour des veillées dans les maisons puisque c'était l'unique distraction possible au village. C'est un de ces soirs-là que Czesław a écrit des chansons consacrées à chacun des assistants. Pour moi aussi il a écrit un texte que j'ai lu ensuite en aparté.

Que pourrais-je écrire pour toi ?
Mon chemin est déjà frayé et je le regarde
Sur toi seule je me tourmente, fillette,
Parmi des étrangers qui ne t'aiment pas
Tes jours passent dans la peur
Mais aussi dans l'espoir
Qu'à nouveau brillera le soleil après les jours de tempête.

Malgré tous mes efforts, Czesław n'a pas reçu le titre de « Juste parmi les nations » pour le motif qu'il ne m'avait pas cachée dans sa propre maison. Il en fut de même pour le prêtre Wahulak.

Et si c'était notre fille ?

J'ai enfin obtenu une carte d'identité au village de Czuryły, grâce à l'acte de naissance, à la photo et à la mention que j'étais dans la région de Zamosc, (où tout avait brûlé). Mon ami et voisin Czesław m'a avertie que le document était prêt, mais

quand il a compris que j'avais peur d'aller le chercher moi-même, il m'a proposé de le prendre à ma place. La femme chez qui je logeais alors était trop pauvre pour me nourrir tout l'hiver, aussi Czesław a-t-il demandé à un ami qui habitait à quelques kilomètres de là de m'apporter son aide et il m'a présentée comme sa nièce qui voulait échapper au travail obligatoire en Allemagne. Cette famille avait besoin d'aide puisque la mère, Lucyna, était sur le point d'accoucher pour la quatrième fois, les trois enfants avaient de cinq à huit ans. Néanmoins quand à mon arrivée chez eux ils ont vu « la nièce », le père a eu très peur. Mais sa femme a seulement demandé « et si c'était notre fille ? » C'est à ces mots que je dois d'être restée chez eux jusqu'à la fin de la guerre. Ils ont convenu avec Czesław qu'il viendrait les prévenir avant chaque descente des Allemands dans le village pour qu'ils puissent alors m'envoyer chez la grand-mère à quelque distance de là.

Cette maison-là était isolée, cernée par la forêt de trois côtés, avec une seule route, menant à l'église. Une petite pièce qui servait de réserve de nourriture m'a été destinée : on l'a débarrassée de son contenu, je l'ai nettoyée, et elle m'a tenu lieu de merveilleuse chambre, bien à moi. Elle avait deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre regardant vers les forêts. On a installé un lit, une table et une chaise, et même une petite cuisine.

La maîtresse de maison m'a appris à ramasser dans la forêt du petit bois sec pour la cuisine. Je m'en occupais le matin, puis je faisais la classe aux enfants et j'avais en échange un litre de lait et un kilo de pain. Dans mes moments libres je pouvais tri-

coter pour gagner davantage. En juillet est née une petite Mirka. J'ai préparé Hania, la fille aînée, à recevoir « le pain de vie » à l'église. Les enfants étaient beaux et pleins de charme, mais ils avaient de la peine à se concentrer sur leurs leçons, et moi je n'avais pas grande patience. Il m'était plus aisé de travailler aux champs que de les faire étudier. Mais, après deux ans d'errance et un travail de bergère ou de servante de ferme, j'étais maintenant heureuse d'avoir une chambre seule et du temps pour moi : je me sentais là comme au sein d'une famille chaleureuse et aimante.

Dieu proche de l'âme tourmentée

Plus d'une fois, Czesław est venu me voir en m'apportant de bons livres et des revues, parmi lesquelles un mensuel appelé « Guide catholique ». J'y ai lu un jour cette phrase « Dieu est particulièrement proche de l'âme qui est le siège de grands combats ». S'il en est ainsi, me dis-je, il est très proche de moi.

Dans l'un des sermons de Carême, à propos de Marie, mère de Jésus, qui cherchait sur les routes son fils resté à Jérusalem, j'ai entendu que tout chemin permettait de le trouver : j'espérais trouver moi aussi le chemin vers lui.

À cette époque, Czesław m'a invitée à des « journées de retraite » avec un moine venu de Varsovie. Je voulais me dérober, mais Czesław a insisté : « Il faut te préoccuper aussi de ton âme ». « Mon âme est destinée à aller en enfer », ai-je répondu, même si alors je ne croyais encore ni au paradis ni à l'enfer. Et cependant, peut-être par curiosité, je me suis rendue enfin à son

insistance, et je suis allée à l'église, me tenant debout près de l'orgue.

Le moine a parlé de Marie et de son époux cherchant leur fils Jésus qu'ils avaient perdu en quittant Jérusalem. Il utilisait dans son sermon les mêmes mots que ma mère quand elle me cherchait dans les champs, après ma fuite, le jour de la liquidation du ghetto. Elle aussi demandait à nos connaissances s'ils ne m'avaient pas vue ici ou là. Rosalka se tenait près de moi, se souvenant de ma mère et pleurant, et je pleurais moi aussi.

À partir de ce jour, je suis venue chaque soir à ces causeries ; quand le moine Henryk Sulej parlait du ciel, il souriait, et quand il parlait de l'enfer, son aspect devenait triste. Il a dit : « L'enfer c'est un lieu, mais pas seulement un lieu, c'est l'état de l'âme qui sait que Dieu existe mais n'est pas capable de l'aimer ». Ces paroles me touchaient beaucoup, me rappelant les jours du ghetto où j'avais faim du Seigneur mais ne pouvais le connaître.

La faim de Dieu me rongait au point que je pensais ne jamais pouvoir la rassasier. Je sentais une foi authentique chez ce moine, et je pensais : si les paroles sur l'enfer sont tellement vraies, il est évident qu'il dit vrai aussi à propos du paradis. En clôture de ces journées de retraite, il nous a demandé de prier pour les personnes qui voudraient faire repentance et n'ont pas encore concrétisé leur désir. La foule des paysans est tombée à genoux et la chaleur de leur prière a fait fondre la glace de mon cœur. **C'était moi qui désirais croire et je ne le pouvais pas.** Je suis sortie de l'église, bouleversée, avec ma voisine Irena, et au bout de quelques pas j'ai compris que, si je ne parlais pas **main-**

tenant avec le prédicateur, mes tourments dureraient encore longtemps. J'ai informé Irena que j'étais obligée de revenir, mais je ne savais pas où trouver le moine. Précisément à cet instant-là Czesław est arrivé et m'a conduite jusqu'à lui. Le moine Sulej était entouré de gens qui apportaient des vivres pour les enfants de son internat de Varsovie. Il leur parlait de cours par correspondance pour l'étude de la religion. J'ai dit que j'étais intéressée par un tel cours et il m'a donné une adresse. J'ai compris qu'ici, au milieu de la foule qui l'encerclait, je ne pourrais parler, et je lui ai demandé un entretien particulier. Nous sommes donc sortis sur la terrasse pour quelques minutes. Le moine a deviné immédiatement mon origine juive, et quand j'ai demandé à être baptisée, il m'a interrogée sur ce que je pensais de la sainte Trinité. J'ai répondu qu'à mon avis c'était comme un rayon de lumière qui se décompose dans l'arc-en-ciel en multiples couleurs ou comme l'eau qui peut prendre diverses consistances. Il a dit que ce n'était pas tout à fait cela, mais qu'en attendant je pouvais m'en tenir à ces notions. Il m'a demandé si j'avais une carte d'identité. Ayant tout ce qu'il fallait, j'étais fière de n'attendre de lui rien d'autre que la foi. Sulej m'a prié de venir pendant deux semaines au village de Zbuczyn où il m'instruirait. Étant donné que le village de mon précédent séjour était proche de Zbuczyn, je suis revenue chez Halina Ługowska. Dès le lever du soleil, j'étudiais les cours de religion. Quand, le Vendredi Saint, j'ai dit à Halina que je voulais aller à l'église et recevoir le « pain de vie », elle m'a souri : elle savait que ce jour-là était sans « pain de vie » mais elle n'a rien dit pour ne pas provoquer mes larmes.

En entrant dans l'église, j'ai vu la croix posée à terre et j'ai senti Jésus tellement proche de moi, je ne puis pas expliquer comment ni pourquoi, mais soudain j'ai su que j'étais sa bien-aimée. Il avait pris la place du soleil cher à mon enfance, et était devenu mon bien-aimé. J'avais maintenant enfin quelqu'un à aimer.

À son arrivée, le moine Sulej m'a fait entrer dans son bureau et m'a demandé de l'attendre, en me remettant le livre de « la Petite Thérèse » (Thérèse de Lisieux), « Histoire d'une âme ». Je me suis tout de suite identifiée à elle : pour elle, tout instant recelait une force d'amour. Le moine est revenu et m'a raconté l'histoire du Salut. Il m'a priée de revenir dans deux semaines et, en attendant, de retourner à l'église où j'avais entendu ses sermons et de demander au curé ou à son adjoint de me préparer au baptême.

J'ai reçu à l'église un accueil cordial. Le curé Wahulak n'a pas tenu à s'occuper de moi, n'en ayant pas le temps à ce moment et m'a confiée à son assistant. Ce dernier m'a appris, cinquante ans plus tard, que le curé savait que j'étais juive et redoutait ce qui l'attendait lui et sa communauté au cas où il serait pris : un adjoint pourrait s'enfuir, mais lui pas. L'assistant, Czesław Chojcecki, m'a donné à lire l'évangile de Jean, et priée de revenir à l'église le lendemain à dix heures du matin. Je suis arrivée très en retard et il était inquiet, pouvant se poser toutes sortes de questions quant à ma loyauté : trois mille prêtres pourrissaient alors dans des prisons et des camps. Il a été soulagé de me voir et m'a demandé la raison de mon retard. J'ai répondu que je n'avais pas pu arrêter ma lecture en plein milieu. Il a souri et ne

m'en a pas tenu rigueur. J'ai été fascinée en particulier par le commandement d'aimer son ennemi. Dans ces temps-là où la haine me consumait, je savais bien que le pardon était une attitude spirituelle hors d'atteinte pour l'homme. Seul Dieu pouvait l'exiger et donner la force d'y parvenir. Je ne savais pas encore que le sage Hillel, deux mille ans plus tôt, l'avait dit lui aussi.

Le besoin d'aimer

Je ne travaillais alors que pour subvenir à mes besoins. J'allais au cours de religion chaque matin, et le soir je participais aux prières du mois de mai. Une fois le curé s'est tourné vers moi : pourquoi voulais-je croire ? « Jadis j'ai aimé mon enseignante, puis ce fut la patrie, maintenant j'éprouve le besoin d'aimer Dieu », « C'est l'essence de ton âme » a-t-il dit. Il m'a interrogée une autre fois sur l'espérance : « la force de survivre » ai-je dit. Ce n'était pas les réponses toutes faites de mon livre de religion mais ce que je ressentais. J'étais bonne élève, écrivant mes souvenirs, avouant aussi mes doutes. Une fois où j'exprimais mes hésitations concernant la religion catholique, il m'a rétorqué qu'on ne change pas de foi comme de chemise.

Le samedi de Pentecôte, je suis arrivée trop tôt à l'église. Quand elle s'est ouverte, j'ai rejoint la sœur du curé qui était chargée de me servir de marraine aux côtés de Czesław. À la fin de la deuxième messe, tous les gens sont sortis, nous ne sommes restés que nous quatre. Le curé m'a demandé si je conservais encore ma foi juive. En réalité je n'avais jamais vraiment connu les préceptes du judaïsme. Puis il a demandé si je renonçais à

Satan, à ce monde et aux mauvais penchants. J'ai répondu affirmativement. Ensuite il a demandé si je voulais être baptisée et j'ai dit oui. Avais-je le désir d'être appelée Thérèse comme la Petite Thérèse ? « Oui ». Il a posé les mains sur moi et dit qu'à partir de maintenant je m'appellerais Wanda Theresa.

Ce fut comme si le ciel m'avait lavée : j'étais pure comme le bébé qui vient de naître. Désormais tout dépendait de moi seule, tout mon être n'appartenait qu'à Dieu. J'ai reçu « le pain de vie », c'était le premier baiser de l'amour. « Si longtemps je t'ai attendu », pensais-je, mais il a su me dédommager d'années d'attente et de souffrance. Je n'ai pas pu continuer à prier longtemps dans l'église pour ne pas éveiller de soupçons. Quand je suis sortie, près du vestiaire, j'ai vu dans un seau des fleurs de lilas blanc, les fleurs préférées de ma mère que Czesław avait apportées pour moi. J'ai vu là un signe de la présence de maman.

Czesław m'a invitée à passer les fêtes avec sa famille, mais j'ai préféré rester seule avec Dieu : j'ai marché à travers la forêt, me suis installée dans la broussaille et j'ai ouvert le livre de prières que j'avais reçu à l'endroit des Psaumes sur le Messie, que les Juifs ne reconnaissent pas. Pour la première fois de ma vie je ne ressentais pas de haine mais de la tendresse pour les Juifs. La forêt qui depuis toujours m'était chère était devenue le plus beau temple divin, peinte de couleurs nouvelles, comme si la taie de mes yeux avait été enlevée. En chaque feuille je voyais le signe de la main du créateur.

Mon baptême a été fêté le soir de Pentecôte. La maîtresse de maison a fait cuire des gâteaux secs en mon honneur et ne m'a

pas demandé pourquoi j'étais restée si longtemps dans l'église. Jamais elle ne m'a posé de questions superflues tant elle était fine et pleine de tact. Elle comprit tout de suite que j'avais changé. Chaque matin j'allais à l'église après lui avoir demandé si elle avait besoin de moi, et elle me libérait.

Le premier mois qui a suivi mon baptême a été comme une lune de miel avec Dieu : je ne faisais aucun plan ni ne m'inquiétais de mon avenir, ivre de bonheur. Cela ne m'empêchait pas d'aider la maîtresse de maison dans tous ses travaux, étant donné que l'amour du prochain est une des expressions de l'amour de Dieu. Je voulais tout raconter à Dieu. C'était l'époque de mon bavardage : tous ces discours s'étaient amassés en moi durant toute mon existence. Quand j'étais occupée à rassembler du petit bois dans la forêt, je songeais au destin des gens qui vivaient dans les ténèbres tandis que j'étais si heureuse. Je me rendais compte que, même si j'avais pu parler à tous, il n'aurait pas été en mon pouvoir de les attirer tous vers Dieu. À moi de convaincre Dieu de les aider à cheminer dans l'obscurité. Tout en tricotant, je réfléchissais à ma vie et concentrais mes pensées sur le merveilleux metteur en scène qui avait tout orchestré pour que je sois à lui.

Au moment de la moisson, la maîtresse de maison a mis au monde une fille. L'accouchement difficile a contraint la mère à un repos d'une semaine. Au lieu d'aller aux champs, j'avais à faire la cuisine et le ménage et je ne pouvais me rendre à l'église. Quand j'y suis retournée, le curé m'a demandé la cause de mon absence. Je lui ai répondu que j'avais dû travailler et il a noté

avec un sourire : « Le travail ennoblit l'homme ». Une fois, lors d'une confession, le curé s'est adressé à moi comme à une enfant. Moi qui enviais tant les enfants et avais le cœur étreint à la vue de mères embrassant leurs petits, j'éclatais brusquement en pleurs à ses paroles, émue d'être l'enfant chérie de Dieu.

J'avais conscience de devoir la vie et la foi à ma mère et la capacité de prier à mon grand-père maternel qui avait tant prié pour moi. Les derniers mots de maman : « Que Dieu te guide » avaient trouvé leur accomplissement.

Je lisais de bons livres. Quelques dévotes des environs, étonnées de ma nouvelle assiduité à l'église, ont interrogé le curé. Il leur a expliqué que je n'avais pas résisté à la grâce. Comment aurais-je pu résister, alors que je l'avais attendue tant d'années ?

Une fois, mon hôtesse m'a présentée à un jeune homme charmant, qui a demandé ma main. Je lui ai répondu que j'étais déjà fiancée. Il m'a demandé à qui et j'ai répondu : « Au meilleur guide qui soit ». Avant le baptême, j'avais craint qu'avec le temps j'en arrive à rejeter ma foi. Mais à présent je savais que je ne pourrais plus renoncer au bonheur qu'elle me donnait. Je rêvais déjà d'entrer au Carmel qui m'avait été révélé par le livre de la petite Thérèse. J'avais compris qu'une spiritualité ne s'acquiert que dans une traversée du « désert », et je voulais suivre l'exemple de Thérèse de Lisieux.

La fin de la guerre

À la mi-juin 1944, mon ami et parrain Czesław est venu nous annoncer que les Allemands battaient en retraite. Pourtant, au

chef-lieu Siedlce, des bombes tombaient encore. Les Grejbus, amis de mon hôte, se sont réfugié chez nous, et donc j'ai libéré ma chambre pour eux et suis allée dormir dans la grange sur un grand tas de foin. Le lendemain matin à mon réveil, j'ai eu la surprise de trouver vingt soldats bolcheviks dormant sur la paille à mes pieds. Je ne les avais pas entendu entrer la nuit par la porte de derrière, et, fort heureusement pour moi, ils ne m'avaient pas découverte malgré mes ronflements.

Madame Grejbus m'a proposé de me joindre à eux quand ils retourneraient en ville, je pourrais ainsi chez eux terminer mes études à l'école et en échange aider les enfants à faire leurs devoirs. La proposition m'a enchantée. Je suis partie avec eux à Siedlce et je me suis sentie à mon aise dans cette famille même si cela dérangeait madame Grejbus que j'étudie jusqu'à des heures tardives de la nuit.

Il s'est trouvé sur mon chemin de bons professeurs d'histoire. L'un d'eux était très intéressant et je l'aimais beaucoup. Il organisait des rencontres de travail personnel, même le soir. La première fois que notre groupe s'est réuni, il a proposé que, pour faire connaissance, chacun d'entre nous raconte quelque chose sur lui-même. Il a parlé de la crise personnelle difficile qu'il avait traversée au point de vouloir se suicider. Il n'en avait alors parlé à personne mais, le soir où il avait projeté de mettre fin à ses jours, sa sœur était apparue soudain chez lui, envoyée par leur mère, très inquiète, qui avait senti qu'il avait besoin d'aide. Cela l'avait tant ému qu'il avait cessé de penser au suicide. J'ai toujours su que les mères ont des intuitions pareilles. Les élèves

l'accusaient d'appartenir à la franc-maçonnerie, malgré ses dénégations. À cause de ces rumeurs, l'évêque est venu à l'un de ses cours, et lui a finalement serré la main en le remerciant d'apprendre à penser à ses élèves. Ce professeur avait l'habitude de citer des versets du Nouveau Testament dans son enseignement, il ne disait rien contre l'Église ni contre les croyants, mais il introduisait dans ses propos des exemples divers destinés à montrer le haut degré de moralité d'autres idéologies. Il soutenait que, si l'on jugeait d'après les actes, les francs-maçons avaient fondé des organisations humanitaires importantes. Il projetait une lumière nouvelle sur l'histoire et la réalité avec un pouvoir de conviction tel que j'ai songé à me confier à lui, à lui dire que les ministres du culte embrouillaient mes idées et à lui demander de m'enseigner la vérité. Mais ma conscience m'a soufflé que je devais auparavant en parler au curé qui m'avait baptisée et avait pris là tant de risques pour moi. Mon enthousiasme pour le christianisme n'en était pas troublé : une adhésion à la franc-maçonnerie, me disais-je, ne m'éloignerait pas de Dieu mais me rapprocherait de la vérité.

À Noël, je suis donc allée rencontrer le curé de mon baptême dans son village. Il m'a écoutée, puis m'a dit qu'il était possible de lire l'histoire de l'humanité de différents points de vue. Il m'a recommandé de rester dans l'Église, et le regard inquiet et chaleureux que j'ai vu dans ses yeux m'a convaincue de sa sincérité.

En janvier 1945, les Allemands ont quitté mon pays et la ville de mon enfance. Durant la guerre, j'avais tellement eu la nostalgie de ma ville que j'aurais donné cinq années de ma vie

pour y retourner. Mais maintenant que c'était possible, je redoutais de retrouver une ville vidée de mes proches et de mes amis. Madame Grejbus me persuada que j'avais à récupérer l'appartement de mes parents et je m'y suis décidée sans enthousiasme.

Retour à ma ville de Łódź

Pour atteindre Varsovie, je suis montée dans un train de marchandises où on ne trouvait de place que sur le toit. Une pluie fine tombait et les champs étaient couverts d'un manteau de neige. Quelqu'un m'a proposé d'entrer dans la locomotive pour la durée du trajet, ce que j'ai fait. À notre arrivée le lendemain matin, nous avons traversé la Vistule, dont le pont était détruit, en passant sur des blocs de glace. Puis j'ai pris un autre train pour Łódź.

J'ai commencé par aller voir mon professeur Wanda qui était revenue depuis peu avec sa mère et sa petite fille dans leur villa de la rue Narvutowicz. Malgré la pénurie de nourriture, leur maison était comme d'habitude ouverte à tous.

Wanda me raconta comment un certain jour, assise dans un fauteuil, elle avait senti son père debout derrière elle. Peu de temps après elle avait appris sa mort à Auschwitz, le jour même où elle avait perçu sa présence à ses côtés. Avant la guerre son père (le docteur Stanislaw Antoni Wieckowski), médecin et également conseiller municipal de Łódź, avait milité au parti démocratique et participé au mouvement des droits de l'homme et du citoyen. Il n'avait cessé de défendre les droits des Juifs, si bien que ses adversaires politiques l'avaient attaqué en soutenant

que sa femme était juive, ce qui n'était pas vrai. Quand les Allemands envahirent la Pologne, ils frappèrent en premier lieu l'intelligentsia polonaise. Le père de Wanda s'était procuré une fausse carte d'identité sous un nom différent, prétendant être enseignant. Il était parti comme professeur dans un village et sa famille le croyait ainsi en sécurité. Mais, arrêté par les Allemands pour son activité dans la résistance, il avait été emprisonné et envoyé à Auschwitz. Après la guerre, on a donné son nom à une rue de Łódź. Le frère de Wanda sauva lui aussi une Juive mais son mérite n'a pas été reconnu.

Après deux jours de démarches, j'ai eu l'autorisation de retourner à notre appartement, qui m'a paru totalement différent du souvenir que j'en avais. La concierge qui avait appris ma conversion m'a bien reçue et m'a fait don de bas de laine. Sur son mur, j'ai vu une photo de moi à l'âge de quatre ans et sur le buffet des nappes que ma mère avait brodées. Je n'ai fait aucune remarque sur les objets et ne lui ai rien réclamé.

J'ai estimé qu'un appartement de deux pièces était trop grand pour moi et j'ai donné une chambre à la famille du policier Krzeminski avec ses trois enfants. La ville de Łódź ressemblait à un cimetière : les rues étaient vides et la nourriture difficile à trouver. J'ai couru chez mes tantes dans l'espoir d'y découvrir quelqu'un de mes proches, mais j'ai trouvé des étrangers qui ne savaient rien sur ma famille. Je me suis rendue à l'école où j'avais étudié, j'ai monté les marches du bâtiment, mais ce n'était plus une école.

Je suis allée au village de notre dernier été avant la guerre, où nous avions laissé des meubles et différents objets que j'aurais voulu retrouver. Je n'ai obtenu qu'un fourneau en fer et deux casseroles, que j'ai eu grand peine à rapporter.

Dans Łodz dépeuplée, il était difficile de trouver du travail. J'en ai donc cherché dans les villages mais sans succès. Aussi ai-je dû demander quelque chose à manger, ce qu'on m'accordait tout en me faisant honte de quémander. Je rétorquais que j'aurais eu honte si je n'avais pas d'abord cherché du travail.

Je suis partie chez des amis de Hodalsha pour aider aux travaux agricoles et en rapporter un peu de nourriture. À mon retour à Łodz, j'ai découvert sur mon lit le corps de mon locataire le policier Krzeminski. Sorti pour retrouver une femme allemande à l'heure du couvre feu, il avait été tué d'un coup de fusil. Bien que sans ressources, j'ai tenté d'aider sa veuve avec ses trois enfants mais elle n'a pas voulu de mon aide.

J'ai retrouvé madame Lazarowa, directrice de mon école avant la guerre, qui habitait maintenant chez notre ancienne surveillante Gundlachowa, allemande et fille d'un pasteur protestant. Quand les Allemands étaient entrés à Łodz et que madame Gundlachowa avait assisté à leur brutalité (elle avait vu de ses yeux un soldat allemand jeter un enfant contre un mur et le broyer), elle avait déclaré qu'elle avait honte d'appartenir à ce peuple. Elle avait passé la guerre en Pologne et y était restée ensuite. Sa famille en Allemagne était anti-nazie et fut envoyée à la mort en camp de concentration. La directrice Madame Lazarowa était veuve et depuis la mort de son mari et de ses deux

enfants s'habillait toujours en noir. Avant la guerre nous avions peur d'elle, toujours sombre et stricte. Maintenant, en la retrouvant, je me sentais proche d'elle. Je lui ai raconté que j'allais à l'église et elle m'a encouragée à faire la connaissance du moine Tomacz Rostworowski qui avait pris part activement au soulèvement de Varsovie (on a écrit sur lui le livre « le prêtre Marek ». Elle me l'a décrit ainsi : yeux bleus, chauve, nez recourbé et sourire séducteur. J'ai été heureuse de reconnaître en lui le curé à qui je m'étais confessée. La première fois que je lui ai dit que j'étais une convertie et que je voulais entrer au couvent, il m'a demandé si j'étais d'origine protestante. Je lui ai répondu que non. Puis si je venais de l'orthodoxie. Devant ma réponse encore négative, il a perdu patience : « Alors, qu'est-ce que tu étais ? » Il m'était plus facile d'avouer les péchés du monde entier que de reconnaître que j'étais juive. Finalement je le lui ai dit. Le moine m'a fixé un rendez-vous deux semaines plus tard et là m'a reçue alors très cordialement, avec sagesse et bonté. On me dit que j'ai eu de la chance de rencontrer sur mon chemin des gens de valeur, jusqu'à aujourd'hui. C'est peut-être un signe de l'amour ou de la protection de ma mère qui ne cesse de m'orienter sur ma route.

L'examen du bac et mes essais pour être acceptée au couvent du Carmel

Je voulais passer le baccalauréat, mais en même temps je rêvais d'entrer au Carmel, ce qui m'a été refusé. J'ai donc cherché à être admise dans le couvent franciscain de Laski, près de Var-

Certificat de maturité du lycée d'enseignement général



SWIADECTWO DOJRZAŁOŚCI LICEUM OGÓLNOKSZTAŁCĄCEGO

Wysocka Wanda
(nazwisko i imię)

urodzona dnia *30 listopada* 19*25* r. w *Włocławku*

powiatu _____ województwa _____

po ukończeniu nauki w liceum ogólnokształcącym zdała egzamin dojrzałości według programu wydziału *przyrodniczego* przed Państwową Komisją Egzaminacyjną, powołaną przez Kuratora Okręgu Szkolnego

Łódź pismem z dnia *23.11.46* Nr *II-15331/46*

w *Miejskim* Liceum *z ulicą* *z ulicą* *z ulicą* w *Łodzi*

Świadectwo niniejsze uprawnia do studiów w szkołach wyższych w myśl art. 52 ustawy z dnia 11 marca 1932 r. o ustroju szkolnictwa (Dz. U. R. P. Nr 38, poz. 389) oraz rozporządzeń, wydanych w związku z wykonaniem tego artykułu ustawy.

Łódź, dnia *20 czerwca*

19*46* r.

Nr *29*

Trzyletnia szkoła ś. ednia ogólnokształcącego
• ustroju semestralnym

CZŁONKOWIE
PAŃSTWOWEJ KOMISJI EGZAMINACYJNEJ

PRZEWODNICZĄCY
PAŃSTWOWEJ KOMISJI EGZAMINACYJNEJ:



Wawrzyniak
A. Jędrzejewski

sovie, qui s'occupait de rééducation d'aveugles. Ce couvent m'enchantait par son emplacement au milieu d'une forêt, sa construction en bois de pin local ainsi que son mobilier lui aussi en pin, œuvre des apprentis aveugles. La forêt entourant le monastère et l'ambiance me séduisaient, mais après trois mois d'attente j'ai appris que je n'étais pas acceptée.

Parallèlement se terminait l'année scolaire et j'ai réussi mes examens. Il y eut une fête où j'ai dansé avec mon professeur. À sa remarque que j'avais appris à danser, j'ai répliqué que la danse était la seule chose que j'avais apprise à l'école. Jusqu'à aujourd'hui je suis restée « l'enfant terrible », disant ce qui me passe par la tête.

J'étais en relation à ce moment là avec Thérèse Dmochowska, ma guide spirituelle, qui m'introduisit dans sa famille et je pris l'habitude de venir aux groupes de prières organisés chez elle. À l'une de ces rencontres elle parla du miracle de Jésus libérant de ses démons un possédé qui ensuite demanda à être de ses disciples. Mais Jésus avait d'autres vues sur lui et le pria de retourner dans sa ville et de raconter à ses compatriotes le miracle que Dieu avait fait pour lui. Bien que Thérèse n'en ait pas eu le dessein, j'ai pensé qu'elle s'adressait à moi et que ses paroles me sollicitaient de retourner vers « les miens » et de leur dire ce que le Seigneur avait fait pour moi. Ce fut un choc. J'aspirais à entrer au Carmel pour vivre près du Seigneur et prier de loin pour les Juifs. La pensée d'un retour vers eux m'effrayait. Je me sentais comme Abraham enjoint de sacrifier Isaac, mais je savais aussi que j'avais à donner mon accord à tout ce que Dieu vou-

drait de moi, seul accès à la sérénité intérieure. J'ai parlé à Thérèse de ces débats, et du combat intérieur survenu à la suite de ses paroles, comme s'il s'agissait du combat de Jacob avec l'ange du Seigneur. Thérèse y a vu l'action de l'Esprit Saint, et m'a suggéré de fonder un ordre nouveau : j'ai toujours été réaliste et l'idée de la création d'un ordre nouveau par une fille de vingt-deux ans, chrétienne depuis seulement deux ans me paraissait absurde. Je me sentais comme l'aveugle tâtonnant vers la lumière au bout du tunnel, et j'attendais le signe qui me montrerait mon chemin.

Le père spirituel de « maman » (Thérèse Dmochowska) était en fonction à Wadowice et avait pour élève Oswald Rufeisen, frère Daniel, connu en Israël pour avoir sauvé des Juifs du ghetto de Mir. J'ai voulu aller à Wadowice au sud de la Pologne rencontrer ce frère. La pensée que je n'étais pas la seule Juive dans l'Église me faisait du bien. J'ai acheté au marché une paire de sandales d'occasion et me suis mise en route. Seulement, à mon arrivée à Wadowice, j'ai appris qu'il n'y était plus mais qu'il était à Krakow. À la fin de 1947, j'ai reçu la bonne nouvelle de mon admission au noviciat du Carmel de Poznan.

Au Carmel de Poznan

Je suis entrée au Carmel de Poznan le 10 janvier 1948. C'était un vieux bâtiment et j'ai été logée dans une petite cellule sous le toit avec un lit, une étagère pour les livres et une croix sur le mur. On m'a donné une robe noire. « Maman » avait les larmes aux yeux, mais elle était heureuse de m'avoir aidée à

entrer au couvent : elle était spirituellement plus proche de moi que ma propre mère. Comment se fait-il que Dieu m'envoie toujours des gens si sages et si bons ?

Nous étions onze novices. Notre maîtresse m'a proposé de lire les livres de Sainte Thérèse et de Jean de la Croix, mais j'ai préféré lire d'abord la Bible. Quand je suis arrivée à l'histoire du marchandage d'Abraham avec Dieu au sujet du sort de Sodome, j'ai ri et je me suis sentie très proche d'Abraham « le marchand » : jamais auparavant je n'avais ressenti de fierté de mon appartenance au peuple hébreu. Ce n'est qu'après avoir découvert la Bible que je me suis éprise des textes de Sainte Thérèse. Pendant le carême, j'ai lu les Lamentations de Jérémie, où les descriptions des mères portant dans leurs bras des enfants mourant de faim, suspendus à leurs seins vides, m'ont rappelé ce que j'avais vu dans le ghetto de Varsovie. Je garde en moi ces plaintes pour toujours. Pendant des années, durant l'Avent, (le mois qui précède Noël), je n'ai lu que le livre d'Isaïe, livre qui m'est très cher.

Outre l'approfondissement spirituel, chaque religieuse travaillait une heure par jour dans le jardin du couvent. J'aimais beaucoup ce travail, j'aimais sentir l'odeur de la terre après la pluie. Pour me dégourdir encore les membres, j'avais l'habitude de dire qu'il fallait faire courir le chien, et deux fois par jour je courais autour du jardin du couvent.

Le 22 août 1948, j'ai pris la robe de carmélite et un nom nouveau, Emmanuelle. Le jour de ma prise de voile est tombé exactement le jour de l'anniversaire de mon père et celui de la

liquidation de notre ghetto. Pour la cérémonie 'maman » est venue avec sa fille cadette, Monique, ainsi que la mère de Thérèse Listek ; Thérèse, elle, n'est pas venue, et bien des années plus tard, elle m'a avoué qu'elle avait éprouvé de la colère et s'était sentie abandonnée quand j'étais entrée au monastère et qu'elle n'avait donc pu venir partager mon bonheur.

Une des moniales a contracté la tuberculose et on a dû l'amputer d'une jambe ; la maladie a continué à se propager dans le couvent et neuf religieuses ont été contaminées. En soignant l'une d'elles, j'ai été atteinte moi aussi. Mise en quarantaine, je ne me sentais pas pitoyable. Mais quand on m'a dit que l'Abbé Tomasz était emprisonné dans des conditions difficiles, j'ai éclaté en sanglots. La sœur qui me soignait m'a dit : « Si Dieu avait eu maintenant davantage de compassion pour toi, il t'en aurait comblée ». Phrase merveilleuse ! J'ai compris que tout ce que Dieu me donne, instant après instant, est le maximum de miséricorde à accueillir ainsi. Mais le séjour en prison du Père Tomasz, mon confesseur, fallait-il y voir aussi une expression suprême de la compassion divine ?

J'ai prononcé mes vœux perpétuels le 24 août 1952. Deux mois auparavant, Frère Daniel avait été ordonné prêtre et était venu le 26 juillet dans notre monastère célébrer sa première messe. J'étais en isolement à cause de la tuberculose, néanmoins je l'ai rencontré et il m'a parlé de son rêve de vivre et d'agir en Israël : son sionisme datait d'avant la guerre, son frère était déjà là-bas, il en attendait une invitation. J'étais heureuse de faire sa connaissance et si je voulais moi aussi apprendre l'hébreu, lan-

gue que parlait Jésus, je ne partageais pas alors son désir d'aller en Israël. J'apprenais l'hébreu des prières, et mon amie Hélène et moi priions dans cette langue.

À l'époque de ma tuberculose, j'ai passé bien des heures dans le jardin du couvent sur une chaise longue, occupée à des travaux faciles, à prier, lire, écrire, heureuse de pouvoir consacrer à Dieu le plus clair de mon temps. Les lettres de Daniel m'aidaient, m'apportant une joie qui me ramenait à la vie. Tout son désir était tourné vers Israël, tandis que je pensais pouvoir même dans un monastère de Pologne prier pour « les miens ».

En deux ans notre couvent s'est rempli, et nous avons dû nous trouver une nouvelle maison. J'ai été envoyée avec d'autres sœurs au Carmel de Krakov pour y apprendre à quoi doit ressembler un couvent. C'était une maison immense, entourée d'un jardin, avec une majorité de religieuses âgées et faibles : l'une d'elle avait presque cent ans. Il était tout naturel pour nous les jeunes de nous charger de l'essentiel du travail.

Au monastère de Czestochowa

On a demandé à Frère Daniel de découvrir un lieu pour le nouveau monastère qu'on voulait fonder à Czestochowa, ville de « la Vierge Noire », cœur de la Pologne religieuse. Il a trouvé une maison à acheter et huit jours après Pâques nous sommes arrivées dans ce paradis, jeunes, pleines d'énergie et les difficultés ne nous faisant pas peur. Les louanges de Frère Daniel étaient exagérées ; nous avons découvert une maison à deux niveaux, partiellement habitée par les locataires précédents, une

grand-mère, sa fille avec ses enfants, et à l'étage madame Kraus, conteuse bouffonne. « La fontaine du prophète Elie » dans la cour se révéla n'être qu'un puits, et dans le jardin poussaient quelques arbres fruitiers. Mais c'était réellement pour nous un paradis parce que Dieu était avec nous. Au début, le monastère s'est installé dans le grenier dépourvu de plancher. Nous avions chacune un lit et pour créer un peu d'intimité nous avons suspendu des draps entre les lits. Sous chaque lit était glissée une cuvette de toilette et nous prenions l'eau au puits.

Nous partagions avec les locataires de la maison le chocolat, les gâteaux, et autres douceurs que nous recevions, et cependant l'une d'elles m'a dit une fois : « Jadis nous pouvions nous asseoir dans le jardin, aujourd'hui c'est vous qui avez pris la place ». J'ai fondu en larmes, je voulais être aussi pauvre que mon maître Jésus qui disait : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Matt. 5-20). Or même dans une telle indigence nous provoquions la jalousie de gens démunis.

Nous allions le matin à la messe de l'église des frères pallotins. L'un d'eux, pédiatre de profession, dont l'aspect m'évoquait un oiseau, a demandé l'autorisation de partir perfectionner sa médecine à Paris (sous la domination soviétique il était difficile de franchir le rideau de fer). Il a réussi à y aller, s'est spécialisé dans les maladies tropicales, puis s'est rendu en Inde, a mis sur pied une clinique, d'abord avec un prêtre allemand et par la suite tout seul. Les sœurs du monastère ont commencé à collecter et à lui envoyer des dons en vêtements, nourriture et médicaments



Avant de quitter la Pologne (1969)



Avant l'aliya en Israël (Pologne, 1969)



Cette maison, elle était trop grande pour moi ...
(Le monastère de Carmélites à Haïfa)

pour les enfants indiens. La confection des paquets et leur expédition étaient l'essentiel de leur activité à cette époque. J'avais le désir personnel d'aider des enfants mourants en Inde.

Des trois jours que j'avais passés dans le ghetto de Varsovie, la vision des enfants moribonds ne me quittait pas et elle était l'origine de l'obligation me poussant à agir pour eux. Je persuadais les sœurs du couvent de se débarrasser de l'orfèvrerie et des vêtements d'apparat qui étaient dans l'église du monastère, et d'envoyer l'équivalent en argent au profit des nécessiteux de l'Inde. Au même moment mûrissait dans mon esprit l'idée de partir en Inde en compagnie de sœurs Rosa et Elisabeth (cette dernière était pharmacienne de formation) pour fonder un ashram près de la maison des lépreux de la ville de Jaipur. Mais, à mon grand regret, le projet n'a pu aboutir ; celui qui avait été élu à cette époque à la tête de l'ordre du Carmel, Indien d'origine, soutenait qu'il n'y avait pas besoin de religieuses carmélites supplémentaires en Inde et a repoussé notre demande. De fureur et de déception j'ai rasé complètement mes cheveux.

Peu de temps après, un professeur a fait chez nous un exposé sur le Nouveau Testament, il était de retour en Pologne après un voyage en Israël et à Rome. En une demi-heure de conversation avec moi, il m'a persuadée que ma place était dans le pays de mes pères et m'a recommandé de rejoindre le Carmel de Bethlehém. Frère Daniel vivait déjà en Israël. J'ai obtenu sans difficulté l'accord de la Mère du couvent et l'approbation du Supérieur de l'ordre en Pologne.

L'alya en Israël

Après une semaine en camp de transit à Vienne, le 27 octobre 1969 je suis partie pour Israël. Je me souviens d'un tableau émouvant à l'aéroport de Vienne : une petite passagère avec sa mère devant l'avion d'El Al montrait du doigt des paquets de nourriture, portant le cachet El Al, et demandait ce que c'était, sa mère lui répondit : « C'est destiné à notre avion. Nous avons attendu ceci deux mille ans ». Avant de monter dans l'avion, nous sommes passés devant un jeune employé d'El Al, un *sabra*, qui inscrivait les noms des passagers. Nous regardions avec émotion et admiration ce jeune juif né libre sur notre terre.

À ma descente de l'avion, je me suis inclinée vers le sol d'Israël et j'ai embrassé sa poussière. Je me suis acquittée de la promesse que j'avais faite à mon ami le poète judéo-chrétien Brandstaetter de lui envoyer de la terre d'Israël.

J'avais convenu avec Frère Daniel depuis la Pologne, avant mon voyage, qu'il me trouve un accompagnateur pour la découverte du pays : je ne voulais pas d'un périple organisé. Il m'avait choisi une sœur de Osfija et nous sommes parties sans perdre de temps, en autobus. Je pleurais de joie à la vue d'enfants juifs éclatant de santé et de confiance en eux. Je porte en moi l'image d'enfants affamés et craintifs et je me réjouissais de les voir ici libres et heureux. J'étais également pleine de bonheur et de fierté à la vue de nos soldats et je leur faisais des signes de main, gestes apparemment ridicules aux yeux de mes compagnes qui essayaient de m'en empêcher. J'étais tellement heureuse de voir

que nous avions une armée, que nous n'étions plus sans défense comme dans le ghetto, ni non plus un troupeau mené à l'abattoir.

Nous sommes allées au lac de Tibériade, un des lieux qui me sont chers encore aujourd'hui, car ils me rappellent les miracles qu'y opéra Jésus, et les paroles qu'il y prononça. Après deux jours en Galilée, j'ai pris le train pour Jérusalem où j'ai rencontré Elisabeth, l'assistante de Frère Daniel, qui m'a offert des petits pains pour la route. Son bon cœur, sa délicatesse et la grande attention qu'elle m'a portée, m'ont touchée.

Le lendemain, je me suis rendue chez le supérieur des jésuites Semkowski. Par lui j'ai rencontré le Père Norbert, allemand sioniste qui m'a fait visiter Jérusalem et m'a aussi présentée au dominicain Bruno. Celui-ci m'a alors raconté son rêve de fonder un village interreligieux (qui sera Névé Shalom). À ce moment-là les gens riaient de ses rêves. De là nous sommes allés à la maison des « petites sœurs » (communautés de trois religieux ou religieuses seulement, qui travaillent et vivent au milieu de la population locale). Sœur Esther m'a alors donné à lire un livre d'André Chouraqui sur la pensée juive, où il développe sa thèse selon laquelle les causes de la séparation entre judaïsme et christianisme ont été historiques et non dogmatiques. J'ai été fortement impressionnée par tous ces gens merveilleux rencontrés ici, et le soir j'ai dit à Norbert : « Au lieu de me montrer des lieux saints, tu m'as fait connaître des personnes saintes ».

Le lendemain matin, nous sommes partis pour Bethléem où j'ai pris le temps de méditer sur la pauvreté de Marie et sur son fils Jésus. De là nous avons fait le voyage de Qumran pour voir

les vestiges de la vie qu'y menaient les premiers croyants qui, ici au désert, se contentaient de peu pour vivre dans la proximité de Dieu. De retour à Jérusalem, nous avons contemplé à Holy Land la maquette en miniature de la Jérusalem d'il y a deux mille ans. J'ai pleuré quand je me suis trouvée pour la première fois devant le Mur Occidental. J'ai continué à parcourir tout le pays quand par la suite s'est joint à moi Alfred, un ami de Frère Daniel. Durant ses études, Alfred s'était lié d'amitié à Rome avec un étudiant polonais, Karol Wojtyla, le futur pape Jean-Paul II. Ensuite il est venu en Israël et a multiplié les actions en faveur de Juifs devenus chrétiens, de Vietnamiens et de quiconque avait besoin de son aide.

Le couvent de Haïfa et la rencontre du tante

J'ai sillonné le pays en long et en large pendant deux semaines avant de rejoindre le Carmel de Bethléem où j'ai été accueillie chaleureusement par les sœurs et Mère Johanna. Mais le patriarche n'a pas été d'avis que je reste, et quinze jours plus tard je me suis rendue au Carmel de Haïfa. Avant mon entrée au monastère, les sœurs m'ont questionnée sur ma famille : j'ai dit avec tristesse qu'il ne me restait pas de parents proches.

C'était un vendredi midi, quelques semaines après mon admission, j'ai demandé à une femme dans la rue comment aller à la gare centrale des autobus. Remarquant mon hébreu hésitant, elle me demanda d'où j'étais. Je lui ai répondu que je venais de Pologne et lui ai posé la même question. Elle aussi venait de Pologne, de Prytyk, petite bourgade connue pour les pogroms

terribles qui s'y étaient produits. Je savais que le mari de ma tante était originaire de cette bourgade et que son nom de famille était Przytycki. J'ai demandé à cette femme si elle avait entendu parler d'un médecin, le docteur Przytycki. Elle savait qu'il était venu avec sa famille en Israël sept ans auparavant. Le lendemain, un samedi matin, je me suis rendue chez Frère Daniel à Stella Maris et je lui ai demandé de repérer pour moi dans l'annuaire du téléphone le docteur Przytycki. à Tel Aviv. Il a fait le numéro qu'il a trouvé et a demandé en yiddish à la femme à l'autre bout du fil si elle connaissait Stella Silberstein. La femme qui était dure d'oreille (suite aux mauvais traitements subis à Auschwitz), n'entendait pas bien la question et a répondu que non mais qu'elle était de la famille Silberstein. Frère Daniel m'a passé le combiné, nous avons parlé un peu et j'ai compris qu'elle était ma tante. Je lui ai dit : « Dans deux heures je serai chez vous ». Frère Daniel m'a emmenée sur sa vespa à la station de taxi de Hadar et deux heures plus tard j'ai frappé à la porte du docteur Przytycki à Tel Aviv. Une femme petite et maigre a ouvert et si je n'avais pas su qu'elle était ma tante Sala (du côté de mon père), je ne l'aurais pas cru. Elle aussi a eu du mal à me reconnaître : la dernière fois qu'elle m'avait vue j'étais une fillette de quatorze ans. Il lui a fallu une heure entière pour se persuader que j'étais réellement sa nièce Stella. J'ai réussi à le « prouver » en déclinant les noms des personnes de l'album de photos de sa famille. Elle m'a raconté que sa sœur aînée Esther avait été emmenée avec sa famille à Treblinka quand il ne leur était plus rien resté à vendre pour leur survie. Pendant la guerre,



Ma tante Sèla après la guerre (1945)



Mon cousin Alexandré (1946)

son mari Pinhas avait exercé la médecine dans les services allemands là où sévissaient des épidémies. En août 1944 les Przytycki se retrouvèrent à Auschwitz, leur fils avait cinq ans et demi et c'est grâce à un diamant que le docteur avait réussi à arracher au tout dernier moment sa famille à la chambre à gaz. En 1948 ils étaient venus en Israël. Après avoir écouté leur histoire, j'ai été priée de raconter la mienne. Quand j'ai parlé de ma conversion au christianisme, j'ai lu le mécontentement sur le visage de mon oncle. Sur le moment, je n'ai pas compris que cela les choquait puisque dans notre famille tous étaient athées. Ma tante m'a demandé de taire ma conversion qui lui faisait honte. Néanmoins, je me réjouissais beaucoup d'avoir retrouvé ici des proches, la seule famille qui me soit restée. Jusqu'alors, quand on me demandait si j'avais de la famille je répondais négativement, j'étais comme un oiseau tombé du nid. Maintenant moi aussi j'avais une tante et cela me faisait beaucoup de bien.

Depuis mon enfance je me sentais polonaise, et je n'aurais pas cru que je pourrais avoir des racines en Israël. Un matin, quelque deux mois après mon arrivée au monastère de Haïfa, alors que je priais dans le jardin, le bleu de la mer, la verdure des collines, les vagues qui caressaient la plage, tout ce spectacle me toucha profondément. Pour la première fois depuis mon arrivée j'ai éprouvé que tout ceci était mien et que j'étais liée à chaque pierre, à chaque arbre et à chaque fleur du Carmel.

Mais en même temps commençait à se former en moi la conviction que j'avais à quitter le monastère. Au bout d'un an eut lieu un vote sur mon admission et les sœurs décidèrent de ne pas

m'accepter. Le fond du problème était mon opposition à la prière en français et en latin. Je trouvais ridicule de dire les psaumes du roi David en terre d'Israël dans ces langues. L'atmosphère du couvent, ainsi que sa trop grande taille (les chambres y étaient nombreuses et vastes alors que nous n'étions que vingt-deux religieuses) ne me convenaient pas. J'ai donc quitté le couvent deux ans après y être entrée. Je l'ai accepté comme la volonté de Dieu.

La sortie du couvent

C'est en 1972 que j'ai quitté le couvent sans le moindre bien ni argent. Le premier travail que j'ai trouvé par une annonce dans un journal polonais était à Tivn. Je m'occupais d'une femme rescapée de la Shoah, Esther, dont l'esprit était perturbé : pendant la guerre elle s'était cachée dans la forêt et chaque coup frappé à la porte lui causait des frayeurs. J'habitais chez elle.

Le changement qui survenait dans ma vie n'était pas simple et dans les premiers temps après ma sortie du couvent, c'était comme si je marchais sur l'eau, sans terre ferme sous mes pieds. Seule la contemplation du Mont du Prophète Élie vu à travers la fenêtre de l'appartement de Tivn me redonnait l'assurance que j'étais sur le bon chemin.

Au bout de quelque temps, on me suggéra de chercher à acheter un appartement. Frère Daniel m'y aida. J'ai choisi le quartier de Neve Yoseph à Haïfa, où j'habite encore aujourd'hui. Le panorama sur la baie et sur la Galilée m'a enchantée. Le quartier était alors presque vide d'habitants et les appartements

qu'on proposait n'avaient que vingt-huit mètres carrés. J'en ai acheté un alors que j'habitais encore à Tiv'on. J'ai entrepris de nettoyer et de soigner le jardin à l'abandon et j'ai pris des locataires. Par la suite je suis venue habiter ma maison de Neve Yoseph. Je me suis inscrite à un *oulpan* pour apprendre l'hébreu et j'ai commencé à travailler comme assistante sociale au bureau d'aide de Or Aquiba. Comme je ne possédais pas très bien l'hébreu, j'ai été congédiée au bout de quatre mois. J'ai repris les études à l' *oulpan* et quelques mois plus tard j'ai été embauchée dans un bureau d'aide sociale de la région de Haïfa. C'était à la condition que je suive une formation professionnelle, mais à force d'être reportée d'année en année par les responsables, on finit par me dire qu'en raison de mon âge je n'aurais pas accès à ces études. J'ai décidé de démissionner et avec l'argent de mes indemnités je me suis inscrite à l'université de Haïfa. J'avais choisi le département du travail social mais le nombre important de candidats, ainsi que mon âge relativement élevé, ont fait que ma demande a été rejetée. J'ai opté pour des cours sur la pensée juive et sur l'histoire du Proche-Orient, domaines que je ne connaissais pas du tout et j'y ai pris grand plaisir.

Sur les traces des « Justes des nations », voyage en Pologne

J'étais alors en correspondance avec Thérèse Listek, camarade de classe en Pologne. Elle m'a écrit que son mari était décédé, sa fille mariée, et qu'il ne lui restait pas de raison de vivre. Je l'ai invitée à venir me voir et je l'ai emmenée visiter

Jérusalem et le kibboutz des combattants des ghettos. Israël l'impressionna. Avant de repartir, elle insista pour qu'à mon tour j'aille la voir en Pologne. Je n'avais pas du tout jusque-là pensé à cette possibilité, qui impliquait une dépense considérable. À l'époque, je correspondais aussi avec Madame Kazmierczak, qui avait sauvé ma mère, et je l'avais priée de déposer à l'institut d'histoire de Varsovie un témoignage sur ce qu'elle avait fait pendant la guerre, ce qui ne suscita aucun enthousiasme chez elle parce qu'elle ne voulait pas tirer bénéfice ni gloire de ses actes. Se forma alors en moi la conviction que je devais rendre visite à ceux qui m'avaient sauvée en Pologne tant qu'ils étaient en vie, leur proposer mon aide et recueillir auprès d'eux des témoignages sur la guerre.

J'ai obtenu un visa pour un séjour d'un mois en Pologne. En septembre 1987, un mois après le retour de Thérèse là-bas, c'est moi qui suis allée vers elle. Quand on m'a demandé à l'aéroport en Pologne où j'avais l'intention de me rendre, j'ai répondu « chez moi ».

Connaissances et amis m'ont accueillie à l'aéroport avec des fleurs. Le lendemain je suis allée directement à l'Institut d'Histoire Juive de Varsovie. Le docteur Hofman m'a reçue avec cordialité, mais lorsqu'il m'a entendu parler de mes nombreux sauveteurs polonais, il s'est montré sceptique. De là j'ai gagné la « Fondation pour la liberté et la démocratie ». Le Docteur Wilczur m'a interrogée sur l'homme qui avait livré ma mère aux Allemands, car il voulait le traduire en justice. En effet, il a réussi assez vite à retrouver ses traces mais cet homme et son

père avaient été tués dans un accident de la route. J'ai rendu visite aux carmélites de Varsovie, sans parler de mon passé, ne m'intéressant qu'à ce qui s'était passé dans le monastère à l'époque de la Shoah. La mère supérieure m'a raconté que, pendant la guerre, des dirigeants du soulèvement de Varsovie s'étaient cachés là. Je suis allée ensuite voir Lodzia, la sœur de mon parrain Czesław au couvent des bénédictines de Zbuczyn. Je me hâtais d'un rendez vous à l'autre, je cherchais à rencontrer tous mes sauveteurs qui étaient très heureux de me voir. Si certains d'entre eux étaient déjà morts, j'ai pu parler avec leurs enfants. Mais je ne pouvais m'attarder avec aucun d'eux parce que mon temps était compté. Helena Kazmierczak était très liée à ma mère : je l'ai priée de m'en parler et elle me dit : « C'était un être merveilleux ». Le soir où une messe fut célébrée à la mémoire de mon parrain Czesław, on m'a demandé de prendre la parole : « Ce n'est pas assez de ne pas haïr, nous devons comme Czesław voir les besoins de l'autre et trouver les moyens de l'aider. Je dois à de tels actes d'être avec vous maintenant. » J'ai ressenti un grand bonheur à être revenue sur les lieux qui avaient été le berceau de ma foi, à l'endroit même de mes premières rencontres avec mon Dieu.

Mon arrivée chez la fille de mon sauveur Radzikowski a été, comme beaucoup de rencontres, une visite surprise (la plupart de mes hôtes n'avaient pas de téléphone chez eux et je n'avais pas pu les prévenir). C'était le mois de septembre, je l'ai trouvée devant sa maison revenant de son champ de pommes de terre. Quand elle m'a vue, elle a éclaté en sanglots, d'émotion, et m'a

embrassée avec une telle chaleur que j'ai eu du mal à me libérer de son étreinte. Son cœur battait à tout rompre. Elle m'a raconté comment deux couples de Juifs, des connaissances de son père, s'étaient cachés pendant deux années de la guerre dans le réduit sous l'étable du village : ils avaient payé quelqu'un pour les cacher mais quand ils n'eurent plus d'argent, celui-ci les avaient chassés. Domanski qui avait la garde de leurs biens refusa de les leur rendre et menaça de les livrer. Son père, alors, malgré sa peur, leur proposa un refuge dans la cave sous l'étable. Après la guerre ils donnèrent de l'or à sa mère, qui estima inconvenant d'y toucher et le remit à l'église pour qu'on en fasse une couronne pour la statue de la vierge Marie.

Le docteur Ewa Kurek Lesiuk, historienne, m'accompagna à Losice dans la famille Romaniuk. Nous avons appris que, le jour de la liquidation du ghetto, plusieurs mères juives avaient abandonné leurs bébés dans des voitures pour que des gens les recueillent et en prennent soin. Un soldat allemand avait sorti d'une voiture un beau bébé et l'avait tenu de longues minutes. La femme de Romaniuk avait demandé à le recueillir et à l'élever comme un Polonais. On avait lu sur le visage de l'Allemand une lutte intérieure, mais au bout de quelques instants son obéissance à l'armée l'avait emporté et il avait tiré sur le bébé.

Nous sommes rentrées à Varsovie par Halinow. Là aussi je suis arrivée sans prévenir. Halina Ługowska ne m'a pas reconnue. Mais voir ses yeux m'a remplie de bonheur. Quand je lui ai rappelé que je tricotais pour elle pendant la guerre, la mémoire lui est revenue, elle a fondu en larmes : « Ma petite Juive, je me



La rencontre avec la fille de mes sauveurs, Kassilda Kalitska (1987)



Après 50 ans : la matinée dans «mon» église où j'étais baptisée (1994)



Avec Wanda, ma maîtresse bienaimée (Varsovie, 1987)



Avec les enfants de mes sauveurs (La Pologne, 1987)

suis tellement fait de souci pour toi, je ne savais pas si tu étais restée en vie. »

Les sœurs de Poznan m'ont reçue avec une grande joie. Mon monastère d'autrefois était rénové, agrandi, on y avait construit une belle chapelle : de délaissé et pauvre, il était devenu élégant et confortable. Je me suis réjouie de voir cela, mais il était sûr que ce lieu ne pouvait m'engager à un retour, car ce n'est que dans la pauvreté que je me sens fidèle aux exigences de mon maître Jésus.

J'ai eu pendant la nuit une longue conversation avec sœur Elisabeth, avec qui j'avais projeté jadis le voyage humanitaire en Inde. Elle a fait des réserves sur la théologie de Frère Daniel. De retour dans ma chambre à trois heures du matin, je lui ai écrit : « La différence entre nous, c'est que vous occidentaux cherchez un savoir sur Dieu, tandis que nous orientaux désirons vivre avec Lui. »

De là je suis allée à ma ville de Łódź. Pendant mon trajet en train, j'ai été stupéfaite d'entendre des jeunes dire à voix haute qu'il n'y avait pas de raison d'organiser un soulèvement contre l'URSS (c'était en 1987 !). J'ai parcouru les rues si familières de ma ville, j'ai rendu visite à madame Jachimska qui avait sauvé pendant la guerre un enfant juif (une de mes connaissances de Haïfa), et j'ai cherché à retrouver la maison où avait habité ma famille avant la guerre. Elle tenait encore solidement debout. Notre appartement était occupé maintenant par madame Keblinska, à qui je me suis présentée comme une locataire d'avant guerre désirant revoir les lieux. Elle m'a reçue aimable-

ment. Sa mère avait soigné la concierge qui avait gardé des broderies faites de la main de maman. Elle a sorti de l'armoire différentes nappes, mais aucune n'était de ma mère. Nous conservons encore quelques liens par des échanges de vœux avant les fêtes. Quand je suis sortie, j'ai photographié la porte, des enfants qui m'ont vue faire m'ont questionnée et je leur ai expliqué : « Quand j'avais votre âge, ici c'était ma maison ».

Je suis allée rencontrer au carmel de Łódź sœur Thérèse que je n'avais pas vue depuis trente ans. Elle m'a raconté comment sa famille avait été sauvée grâce à un prêtre polonais (à mon regret lui non plus n'a pas été reconnu comme « Juste des nations »). Le lendemain à Czestochowa, la ville de la Vierge Noire, je voulais passer le nouvel an juif en compagnie de mes chers amis les Fajge. Fort malheureusement, le père était mort deux mois auparavant. Pendant que j'étais au carmel de Czestochowa, souffrant d'une inflammation articulaire, je fus admise à l'hôpital local. Genia Fajge m'apporta lors d'une visite des *matsot* et *gefite-fish*. Et quand je voulus les partager avec mes voisins de chambre, l'une d'elle, une religieuse âgée, refusa de manger les *matsot*, persuadée que le sang d'un enfant chrétien y était mêlé.

Je suis allée à pied de Birkenau à Auschwitz. Un carmel y avait été fondé. Je suis entrée m'enquérir auprès d'une moniale de mon amie sœur Héléna. « Mère Héléna » corrigea-t-elle. Une courte rencontre révéla que notre proximité d'autrefois n'existait plus. Ses réactions étaient entachées d'un antisémitisme qui lui était fort étranger auparavant. Le monastère lui-même, alors en cours d'aménagement, était élégant, mais déplaisait à bien des

carmélites qui ne comprenaient pas comment on osait l'édifier en cet endroit. Un survivant d'Auschwitz de mes relations me disait que le lieu actuel, en ressemblant à une agréable auberge, trahissait le souvenir de ce qui s'était passé là.

À mon départ, les sœurs m'ont donné pour la route des légumes du jardin du couvent. Mon amie Thérèse a refusé de manger les tomates que je lui apportais car elles avaient poussé sur une terre abreuvée de sang. À Varsovie, elle m'a accompagnée au théâtre juif local où nous avons entendu un chant d'Ytzkhak Kacenelson « Le peuple assassiné », soirée qui me laissa une forte impression. J'ai rencontré Yola, la fille de Wroczynski, un de mes sauveurs. Elle m'a parlé des souvenirs de son enfance : comme leur maison était proche de Treblinka, des Juifs évadés du camp étaient venus chez eux et ils les avaient cachés sous l'étable dans leur cour. Lors d'une inspection des lieux, les Allemands frappèrent son père puis sa mère accourue à son secours. Une balle de fusil atteignit la jambe de la fillette qui par miracle s'en sortit avec une blessure légère. Après la guerre, le père de Yola sortit un soir de chez lui et ne revint pas. Deux jours après, on trouva son cadavre dénudé, un doigt coupé. Difficile de croire que ce n'est que pour une bague qu'on l'a tué...

Pour mon dernier soir en Pologne, une vingtaine de mes amis polonais sont venus faire leurs adieux à la Juive qu'ils avaient sauvée chez eux quarante ans plus tôt. Ils avaient les mains pleines de cadeaux et les yeux pleins de larmes, comme si j'étais réellement un membre de leur famille. Plusieurs d'entre eux

avaient parcouru plus de cent kilomètres juste pour me dire un mot chaleureux et m'offrir un cadeau.

Le mari de Yola nous a emmenés à l'aéroport. Quand j'ai présenté mon passeport au policier, je lui ai dit : « C'était le mois le plus heureux de ma vie ». Étonné, il a demandé pourquoi et j'ai répondu : « Ce mois-ci j'ai retrouvé les gens qui m'ont sauvé la vie ».

De retour à Haïfa, en dépit de l'expérience si émouvante que j'avais vécue en Pologne, j'ai eu l'impression de n'avoir jamais quitté ma ville et je suis retournée aussitôt à mon travail. Peu de temps après mon retour, j'ai hébergé dans mon appartement plusieurs de mes sauveurs polonais venus recevoir l'attestation de « Juste des nations » de *Yad Vashem*. Malgré l'étroitesse de mon logement, j'ai eu plaisir à les accueillir chez moi : nous formions une famille heureuse. Le Frère Daniel s'occupa de leur faire connaître le pays, et, quand j'en avais la possibilité, je me suis aussi jointe à leurs excursions.

Je faisais à l'époque le ménage de maisons et de bureaux, heureuse de ce travail qui me permettait de la souplesse dans les horaires et des congés quand j'en avais besoin.

Témoignage de Joseph Dobrucki

Joseph Dobrucki, d'origine polonaise, que j'ai connu à Haïfa, m'a lu deux semaines avant sa mort un témoignage de l'époque de la Shoah. Il me semble juste d'inclure ici ses propos :

« En octobre 1970 a paru dans un journal polonais un article intitulé : « On ne peut pas garder le silence, cris de ceux

qu'on fait taire » Depuis lors, j'ai voulu rendre publique ma réaction à cet article et je ne le fais qu'aujourd'hui. La jeune génération en Israël voudrait oublier, mais nous qui avons vu nos proches envoyés à la mort ou aux plus terribles supplices, nous ne pouvons pas effacer de notre mémoire cette cruauté.

Il est impossible d'oublier mon frère, Gilad Walfus, assassiné par les Allemands dans les forêts proches de Lwaczow où il a été pendu à côté de son beau-père et d'un groupe de tziganes.

De nombreux Juifs ont été assassinés après la guerre quand ils sont revenus dans leur pays. Le coiffeur Warset Manrola a été tué au moment où il retrouvait ses amis. Une de ses connaissances, Zawor, m'a raconté que son frère qui revenait après la guerre sur le lieu de sa naissance, pourtant vêtu d'une tenue d'officier polonais et armé d'un fusil, a été assassiné par des inconnus alors qu'il dînait chez ses amis. Des vociférations accompagnaient les coups de feu venus de l'extérieur : « On liquide le marchand de cochons ».

Deux Juifs de la petite bourgade Wilkowice, Rychter et son ami, ont été tués près de la gare ferroviaire alors qu'ils en revenaient. Ce ne sont là que des bribes d'événements de cette époque sanglante.

Mais il y eut aussi d'autres aspects qu'il est interdit d'oublier. Tous les Polonais n'étaient pas des salauds, on peut trouver des gens merveilleux même dans des temps inhumains.

À Varsovie, Wladyslaw Jezierski (qui ensuite a été assassiné à Auschwitz) trouva pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, près

de l'église, une femme en pleurs avec un enfant de trois ans environ, manifestement juif, chevelure sombre et grandes oreilles. Elle lui raconta qu'il n'était plus possible de le cacher encore sous la table car il pleurait. Elle cherchait pour lui un autre refuge. Wladyslaw prit l'enfant chez lui, sa femme laissa pousser ses cheveux comme s'il était une fille et changea son nom de Yuveh en Irka. Mais comme ce couple n'avait pas d'enfant et que la présence d'un enfant étranger pouvait éveiller des soupçons, ils le confièrent à une amie, mère de trois enfants. Quand on lui demandait comment il se faisait que l'un était brun et les autres blonds, elle expliquait que le brun était le fils d'un amant. Jurek Bross et sa mère Celina ont survécu et émigré aux États-Unis. À mon regret, Celina ne s'est pas adressée à Yad Vashem pour obtenir le titre de Juste des nations pour celle qui sauva son fils.

Près de vingt mille Juifs ont été cachés au temps de la Shoah à Varsovie. Chacun d'eux a eu besoin de cinq personnes au moins qui l'ont aidé ou du moins ont été au courant. Cela veut dire que près de cent mille polonais à Varsovie ont été mêlés au salut de Juifs (il se peut qu'une partie d'entre eux n'étaient pas de Varsovie même). Le temps est venu que l'histoire fasse justice à ces Justes. »¹

¹ Antak Cukierman, un des chefs de la révolte du ghetto de Varsovie et un des fondateurs du groupe « les combattants du ghetto », chercheur sur la Shoah, a écrit qu'il a fallu cent Polonais pour cacher un seul Juif, et que bien souvent un mot d'un petit enfant suffisait pour faire arrêter et tuer tout le monde.

Ma revanche sur les nazis

L'impératif religieux « aimez vos ennemis » me dicte une façon personnelle de me venger des nazis : raconter à leurs descendants, allemands de la deuxième et de la troisième génération, ce qu'ont fait leurs pères. C'est pourquoi, quand j'ai eu l'occasion d'accueillir des hôtes d'Allemagne, je les ai reçus de la meilleure façon, et leur ai raconté mon histoire et celle de mon peuple. L'une d'entre eux, Doris, m'envoya après son retour en Allemagne la lettre suivante

Chère Stella,

J'ai lu de mon mieux ton livre, le récit de ta vie : c'est épouvantable ce que tu as traversé, et beaucoup comme toi. Pire que tout est le sentiment que je suis celle qui incarne tout le préjudice qui t'a été fait ; c'est presque insupportable. Je suis née en 1958, c'est-à-dire longtemps après la guerre.

Jusqu'à présent je n'accordais pas beaucoup d'attention à la discrimination raciale. À mes yeux, tous les hommes ont la même valeur, les Juifs aussi précieux aux yeux de Dieu que d'autres peuples. Il est évident que je savais ce que mon peuple avait fait aux Juifs, mais jusqu'ici je n'y avais pas été confrontée personnellement. Je ne sais pas grand-chose sur ma famille. Mon grand-père, mon oncle, mon père, peut-être l'un d'eux a pris part à ces actes affreux. Mais aujourd'hui je sens que je suis personnellement responsable parce qu'en moi ils continuent à vivre. Cette pensée est terrible pour moi. En tant que chrétienne je peux me confesser devant Dieu, reconnaître ma culpabilité et

celle de mes pères. Dieu connaît les œuvres de chacun. Je peux dire la prière que Jésus nous a enseignée et demander pardon. Je peux demander à Jésus de me purifier de mes péchés dans son sang versé sur la croix, même pour moi, l'Allemande.

Mais comment m'y prendre avec toi ? Qu'est-il encore en mon pouvoir de faire ? Rien ne peut me tranquilliser. Même l'aveu n'abolira pas ce qui a été fait ni ne fera revenir à la vie les victimes martyrisées.

Une phrase de ton livre m'a particulièrement touchée et je ne cesse d'y penser. Tu as dit que jamais tu ne pourrais marcher sur le sol allemand. Il y a une autre phrase de toi sur le chemin du Kinéreth, à laquelle je ne cesse de réfléchir : « Il y a eu beaucoup de changements depuis ce temps, mais c'est le même pays, le même sol où a marché Jésus. » Cette phrase m'a ouvert une porte d'espoir. Je me souviens maintenant de tes yeux rayonnants de joie au moment où tu disais cela.

Je mène ici une vie tout à fait normale, élevant mes enfants, aimant mes proches, pleurant avec ceux qui pleurent, riant avec ceux qui rient. Mais aujourd'hui mon cœur est brisé : comment ai-je jamais pu croire que je pourrais établir des relations insouciantes avec le peuple juif quand en réalité j'ai assassiné ces martyrs ? Jamais je ne pourrai expier le mal qui a été fait à toi et à ton peuple. Mon cœur est plein de tristesse.

J'ai vécu beaucoup de moments heureux dans ton pays, j'ai été reçue avec affection et chaleur, j'ai entendu de fort belles paroles, et pourtant, comme allemande, j'ai réveillé les souvenirs les plus affreux. Quand j'y pense, je me sens mal et je ne

sais que faire. Ai-je le droit de demander pardon à des gens qui ont traversé tant d'atrocités ? Il me semble trop simple de dire : « Pardonne-moi, s'il te plaît, si tu en es capable ». Je peux certes me tourner vers Dieu, près de lui tout est possible, mais est-ce que cette possibilité existe aussi avec les hommes ? Il semble que non, la douleur est trop grande, je ne peux espérer le pardon, et pourtant je le désire ardemment.

À quoi puis-je encore m'accrocher ? Uniquement à Dieu, à Jésus et à l'Esprit Saint ; et à ma foi en l'amour de Dieu. Chère Stella, ma rencontre avec toi a été un grand cadeau pour moi. Je te remercie pour tout ce que j'ai reçu de toi, pour la chaleur qui est en toi. Et je ne peux espérer de toi que ta bienveillance.

Avec beaucoup de remerciements, ta Doris. 19/04/2004.

Quiconque sauve une vie...

Depuis la paix avec l'Egypte, j'ai aimé m'y rendre et j'y ai fait jusqu'ici douze séjours. Ses habitants et son atmosphère orientale me parlent beaucoup. L'une de mes visites au Caire a eu lieu à l'occasion d'un congrès d'écrivains et de poètes. Un jeune mendiant d'environ quinze ans avait l'habitude de se coucher près de mon hôtel. Ses membres squelettiques rappelaient les gens des camps de concentration. Un jour où je suis passée près de lui, sans monnaie sur moi, je lui ai donné la *pita au houmous* que j'avais achetée pour mon dîner. Le sourire qui s'est répandu sur son visage était tout heureux, car sa famille lui prenait l'argent qu'il gagnait, mais la pita il l'a mangée, et avec plaisir. Puis je suis allée écouter une allocution au congrès de poésie. Les inter-

venants, d'honorables professeurs venus en voiture, n'ont pas tari d'éloges sur la musique de la poétesse Ada Aharoni et je me suis fait la réflexion qu'en dépit de leur sensibilité éminente pour l'harmonie de cette poésie, ils étaient passés à côté de l'enfant famélique sans le voir et sans se préoccuper de sa détresse. Cette discordance m'a écorchée et ne m'a pas quittée. Les mêmes phénomènes existent à mon regret aussi en Israël ; s'il n'y a certes pas chez nous de telle famine dans les rues, il y a cependant des affamés et de la misère. Nous sommes enclins à courir à l'aide des victimes de catastrophes qui ont attiré l'attention des médias, mais nous ne sommes pas prêts à nous engager dans une aide prolongée envers ceux qui en ont besoin. Ces réflexions m'ont conduite à réaliser une idée qui depuis longtemps me trottait par la tête : adopter une fillette en Inde.

On tue en Inde chaque année six millions de bébés de sexe féminin parce que leurs parents n'ont d'argent ni pour les élever ni pour les dépenses importantes qu'exigerait leur dot. J'ai commencé à chercher une organisation qui me donnerait la possibilité d'adopter une fillette indienne en l'aidant financièrement, mais j'ai eu du mal à y arriver.

En 1994 à Haïfa, un colloque international de poésie et de littérature a réuni comme à l'ordinaire des participants du monde entier, parmi lesquels des poètes indiens. J'ai offert de recevoir chez moi des personnes du colloque pour leur épargner les frais d'hébergement : c'est ainsi que j'ai eu deux hôtes, un russe et un indien. J'ai sympathisé avec mon hôte indien, qui s'appelait Kumanan : il m'a raconté comment, originaire d'un village

tamoul, il avait déployé beaucoup d'efforts pour étudier à l'université jusqu'au deuxième grade et, ses études terminées, pour ouvrir une petite école, parce que l'éducation publique en Inde est d'un niveau très médiocre. Plus tard, suite à son mariage avec une personne de famille aisée, il a réussi à acquérir un plus grand terrain et à beaucoup agrandir son école. Je lui ai parlé de mon désir de parrainer par une aide financière une étudiante indienne aux moyens restreints. Il a essayé de m'aider et m'a orientée vers un conférencier de littérature comparée, mais l'affaire n'a pu aboutir.

De retour dans son pays, Kumanan m'a invitée à venir chez lui et m'a aussi envoyé une brochure consacrée à Israël où il avait noté ses impressions de voyage dans notre pays. C'est ainsi qu'en mars 1999 je suis partie pour mon premier séjour en Inde, séjour d'un mois dont l'objet était de concrétiser mon idée d'adoption. J'ai atterri à New Delhi et de là j'ai continué sur Agra, ville célèbre pour sa merveille architecturale, le Taj Mahal, que je suis allée voir, mais qui ne m'a guère impressionnée. Les êtres humains depuis toujours m'intéressent plus que les constructions, si belles ou magnifiques soient-elles. De là, j'ai continué vers Calcutta où j'ai dormi chez les sœurs du Carmel. Je me suis rendue dans la maison et sur la tombe de Mère Teresa, dont les photos sont suspendues aux murs de la modeste pièce qui l'immortalise. La maison elle-même, résultat d'une donation, est belle et même somptueuse, en marbre blanc. Au premier étage se trouve une immense salle avec deux cents petits lits, et sur chacun d'eux deux bébés recueillis dans les rues de la ville et

dans les poubelles. Ce sont des bébés destinés à l'adoption, certains handicapés et très faibles. Bien que l'endroit fût trop somptueux à mon goût, je pouvais sentir que l'esprit de Mère Teresa perdurait chez les religieuses qui prenaient soin des bébés.

De là j'ai continué sur Madras où habitait mon ami Kumanan. Mon chemin s'est passé en querelles avec Dieu et Jésus. Je me disais : Jésus a été tourmenté trois jours mais ces enfants souffrent depuis l'instant de leur naissance. J'ai fini par découvrir en moi une réponse : Jésus est venu nous montrer comment vivre, à nous de poursuivre dans son esprit et de trouver pour ces enfants de bonnes demeures. Toute ma vie je me suis rendue compte que le dégât causé aux enfants qui grandissent sans le soutien ni la chaleur d'une bonne famille est irréversible.

Kumanan me reçut à Madras avec des fleurs. Le lendemain, il me fit venir dans la cour de son école et, après le rassemblement du matin, me demanda de dire quelques mots à ses élèves. Je leur dis : « Cela fait quarante ans que je suis en chemin vers vous, et voici qu'enfin je suis arrivée. » Des larmes étranglaient ma voix.

Mon premier séjour en Inde, tout émouvant et riche en expériences qu'il fut, n'a pas atteint son but principal : trouver une fillette à adopter. Après mon retour au pays, mon amie polonaise Christine Budnicka m'a donné l'adresse d'une léproserie. J'ai pris contact avec la directrice de cette institution, une doctoresse polonaise catholique, frappée par la polio dans son enfance, et qui encore aujourd'hui a besoin de béquilles pour marcher. La

maison qu'elle dirige se trouve à Jaipur et compte quatre cent trente pupilles, la plupart sont des enfants, mais des adultes et des vieillards y trouvent également refuge.

Je fis mon second voyage en Inde en 2000, et cette fois accompagnée d'une jeune doctoresse volontaire polonaise. Peu de temps après mon arrivée à la léproserie de Jaipur, mon regard a été attiré par Arti, une toute petite fille aux membres maigres à faire peur et aux yeux tristes. J'ai su aussitôt que c'était elle que je voulais adopter. Il s'avéra que depuis la naissance elle souffrait d'un amas de liquide dans la tête, cause d'un grave préjudice cérébral. Sa mère avait pensé qu'elle ne survivrait pas et ne s'en était pas occupée. Finalement son père l'avait amenée à l'institution en prétendant que le bébé avait perdu sa mère. Au moment où on l'a reçue, à une heure tardive de la nuit, son état était très grave et elle fut aussitôt confiée aux soins dévoués de la directrice elle-même. Mais même lorsque tout danger eut été écarté, les dégâts cérébraux étaient irréparables. Son entretien dans l'institution, comme celui des autres enfants, se monte à vingt dollars par mois, somme que j'envoie chaque année et j'espère même le faire après ma mort. Régulièrement, je me mets en rapport avec l'institution pour demander de ses nouvelles et je reçois des photos d'elle. La plupart des enfants de ce lieu sont financés par des Polonais.

À Jaipur, j'ai aussi visité une grande école qui fonctionne grâce aux moines pallotins. Dans le recueil de chants des pupilles, j'ai lu les lignes suivantes :

Le moment d'être joyeux, est maintenant

Le lieu d'être joyeux, est ici

Le chemin de la joie, est de donner de la joie aux autres

Et c'est mon ciel intérieur.

Très émue de lire ces mots, j'ai pleuré, émerveillée de l'excellente éducation dont bénéficient ces enfants. Qu'en est-il chez nous ?

De là j'ai voyagé avec mon amie la doctoresse volontaire jusqu'à Bangalore où j'ai visité un internat pour aveugles dirigé par des franciscaines polonaises et aussi une institution administrée par des sœurs de Mère Teresa. Quelques uns des enfants dans le grand dortoir étaient couchés sur des lits humides, et près des lits étaient posées des assiettes de nourriture. Des femmes indiennes bénévoles venaient faire manger les enfants. Quelques-uns de ceux qui ont grandi dans cet institut, le plus souvent arriérés mentaux, continuent à y vivre à l'âge adulte et à s'occuper des plus jeunes.

Les religieuses de Bangalore me procurèrent un véhicule pour aller voir Sœur Régina, religieuse polonaise âgée de quatre-vingt-six ans, qui m'avait invitée dans le monastère qu'elle-même avait fondé. C'était à une journée de route de Bangalore, dans une zone rurale très arriérée. Sœur Régina nous accueillit chaleureusement et les sœurs nous emmenèrent faire connaissance des lieux. Elles sont considérées là comme des travailleuses sociales auxiliaires des ouvriers de la fabrication de la soie à



Arti, la fille adoptée (2000)



(la bas) Artie dans l'orphelinat à l'India (2004)



Dans le village de mon ami, Kumanan (l'India, 2000)



Avec Dr. Mishra et sa famille chez son guru (l'India, 2000)

partir des vers à soie ; en outre elles s'occupent de la construction d'une école locale.

Du monastère de sœur Régina nous sommes revenues à Bangalore et de là à Madras chez Kumanan qui, selon son habitude, nous a reçues avec joie et beaucoup d'honneurs et nous a fait rencontrer sa famille et ses amis. Un virus m'ayant rendue très malade, il m'a acheté un billet d'avion pour New Delhi où je me suis un peu reposée chez les Carmélites. Je suis ensuite allée à Lucknow où j'avais été invitée par un médecin indien avec qui je m'étais liée d'amitié au congrès de poésie qui s'était tenu à Salonique l'été 1999. Ce séjour chez le médecin et sa femme, professeur de statistiques, a été intéressant et instructif. Par eux j'ai beaucoup appris sur la culture indienne. Mon hôte désirait vivement me faire rencontrer son gourou qui vivait à une demi-journée de route de là. Nous sommes allés le voir : ce saint homme vit dans la simplicité et m'a promis de prier pour la paix au Moyen Orient.

Au bout de quatre semaines je suis revenue en Israël.

Qui est allé en Inde souhaite y retourner. C'est un pays captivant et ses habitants raffinés sont très ouverts à l'étranger.

Action pour l'égalité entre Juifs et Arabes

Je crois que la paix entre les peuples commence par « le bas », par les liens personnels que tissent les gens de nations différentes. Si nos hommes politiques et nos gouvernements ne s'étaient comportés avec bêtise et insensibilité dans leurs rela-

tions avec les Arabes de notre pays, les choses se passeraient beaucoup mieux.

Ruth Lis, une de nos connaissances de Haïfa, a perdu son fils dans la guerre des six jours. Elle s'est dit : « Qu'ai-je à faire de la victoire, si j'ai perdu ce qui m'était le plus cher et si de l'autre côté il y a également des milliers de mères privées de leur enfant? », ce qui l'amena à fonder une organisation de femmes juives et arabes dénommée « Pour le rapprochement des cœurs ». Dans le cadre de cette activité, nous nous réunissions chaque fois dans la maison d'une autre adhérente. La règle de conduite y était de ne pas aborder de sujets politiques pour ne pas créer de désaccords. Je ne suis pas d'accord sur ce point précis, il est important à mon avis de parler des questions sujettes à controverse, mais pas uniquement d'elles. Je crois à la force prodigieuse de l'amour pour triompher de la suspicion et de l'hostilité. Une fois où j'avais pris un taxi au Mont des Oliviers, je me suis retrouvée à côté de deux femmes arabes, une jeune et une vieille, qui m'ont regardée avec hostilité. J'ai détourné d'elles mon regard, mécontente, en pensant et en priant : « Pourquoi me haïssent-elles alors que je les aime ? » La plus jeune s'est adressée à la plus âgée en arabe, (elle ne savait pas que je comprenais un peu l'arabe) « Que me veut cette femme ? » L'autre lui a répondu : « Elle veut que tu lui souries. » Alors la jeune a tourné son regard vers moi et m'a souri et je lui ai retourné son sourire avant de nous séparer.

Lors de mes études à l'université de Haïfa, j'ai connu des étudiantes arabes qui avaient du mal à trouver une chambre à



La rencontre des femmes juives et arabes de l'organisation «Gesher» («Le bridge»)



Avec les voisines bédouines



(la bas) Mes voisins bédouins et m'amie polonaise Thereza Listek (Haïfa, 1987)

louer et je les ai invitées chez moi. C'étaient au début deux filles de Kfar Samia, puis une jeune de Kfat Yasif, qui m'a aussi aidée à m'occuper d'une femme paralysée que j'avais prise en charge chez moi, etc...

J'ai alors eu l'idée de fonder à la maison un cercle d'étudiants juifs et arabes pour instaurer un dialogue et une fraternisation. J'ai estimé qu'il fallait des rencontres dans l'intimité, avec peu de participants, pour que puisse se nouer un dialogue authentique. J'ai décidé que le nombre souhaitable était de quatre étudiants juifs et quatre étudiants arabes. J'ai rédigé une annonce pour la salle d'études du Département de la Pensée d'Israël : « On recherche quatre Juifs qui détestent les Arabes ». Ce qui a fait réagir un des étudiants, Asher, ancien élève d'une yéchiva d'Hébron : « Je serais venu avec joie, mais je ne hais pas les Arabes, je les aime bien précisément ». Et j'ai mis de même une annonce dans le Département des Études du Moyen-Orient, qui invitait des étudiants arabes à une rencontre. Dès ce même jeudi soir, après les cours, nous nous sommes retrouvés chez moi pour notre première rencontre. Il y a eu d'abord des discussions pour savoir quel camp dans le conflit judéo-arabe avait causé davantage de préjudices à l'autre. Puis nous avons préparé une collation et nous avons mangé ensemble. J'ai déclaré : « Il y en a assez de nous battre les uns contre les autres. Pensons peut-être à ce que nous pourrions construire ensemble. » L'atmosphère s'est transformée. C'est ainsi qu'a démarré le cercle du jeudi, où nous avons, étudiants juifs et arabes, échangé nos points de vue, et nous sommes reconnus mutuellement comme des êtres humains.

Dans les premiers jours de mon arrivée en Israël j'ai fait la connaissance du Père Bruno qui rêvait de fonder un village inter-religieux. Le début des années soixante-dix a vu son rêve prendre corps : des terres qui appartenaient au couvent des Trappistes de Latroun ont été allouées au village, le terrain préparé et déminé et le village de Névé Shalom édifié, village judéo-arabe qui permet de mettre en pratique une vie communautaire interreligieuse. J'ai pu m'y rendre plusieurs fois et participer à divers séminaires organisés là. À l'occasion de l'un d'eux j'ai fait la connaissance de Rachel Bat Adam (Rosenzweig), engagée à la même époque dans des actions pour établir un pont entre les peuples. Elle fonda même un cercle de « partenaires », cadre pour une tentative de rapprochement entre juifs et arabes et aussi pour une recherche de solution au problème des déportés d'Ikarit et de Burham. Beaux programmes, qui en fin de compte ne se sont pas réalisés.

Quand éclata la guerre du Liban, j'ai été intérieurement en complet désaccord avec tout ce qui se passait autour de moi. Peu de temps après, nous nous sommes organisées de manière spontanée en groupes de femmes de Haïfa, manifestant contre la guerre, jour après jour, devant Beit Hakranot à Hadar. Mais cette guerre durait et je sentais que, si elle ne cessait pas, je ne pourrais pas continuer à vivre en Israël. Je projetais de partir en Inde pour étudier la doctrine de Gandhi. L'espoir ne m'est revenu qu'après avoir participé à la manifestation géante qui s'est déroulée à Tel-Aviv à la suite du massacre de Sabra et Chatilla :

malgré tout, ce peuple avait une conscience et il existait des gens avec qui agir.

Maintenant, malgré beaucoup de désaccords avec bien des choses qui se passent dans l'État, avec l'occupation qui nous dévore (et toute occupation transforme finalement l'occupant en victime de ses agissements), avec les coups de force inhumains de Tsahal dans les territoires et les dégâts que tout ceci cause chez nos soldats, néanmoins je sais aujourd'hui qu'ici est ma maison et ici ma place. J'aime les sites et les hommes du pays. Aujourd'hui Israël est mon pays, je n'en ai pas d'autre et je n'en veux pas d'autre.

Je prie Dieu que nous soyons un peuple digne de son nom, « lumière des nations » comme disent les prophètes, et que nous nous rapprochions de sa vocation divine de « peuple de prédilection », peuple du Seigneur : conduire les nations vers la Terre promise.

Mieux vaut un voisin proche...

« Ton prochain se conduira avec toi comme tu te seras conduite avec lui » m'enseignait ma mère, et encore : « Il n'y a pas de biens plus précieux que de bons voisins ».

Je m'en suis rendu compte tous les jours de ma vie, et de façon particulièrement sensible après l'incendie qui a éclaté dans mon appartement et qui l'a ravagé il y a environ un an et demi. Cet incendie survenu le 17 février 2004 m'a laissée dans un dénuement presque complet. Or je n'avais pas d'assurance. Mes voisins du quartier Névé Yosef ont accouru à mon aide : ils

voulaient me permettre de continuer à vivre dans mon appartement, dans la tranquillité et le bonheur. Ils ont collecté de l'argent, travaillé bénévolement, remis en état l'appartement, et durant tout ce temps m'ont hébergée chez eux. À la fin de la réfection, j'ai hérité d'un appartement plus beau et plus confortable qu'il ne l'était au début, c'est un véritable palais qu'ils m'ont préparé. Par de petits gestes émouvants, ils ont manifesté leur attention à tous mes besoins, même les plus infimes, juste pour me faire plaisir.

À l'époque de la Shoah, ma mère m'avait dit que la gratitude qu'elle ressentait envers ses sauveurs polonais était si grande qu'il lui faudrait une vie entière pour leur rendre la pareille. J'ai éprouvé à mon tour une reconnaissance de ce genre pour mes voisins très chers du quartier de Névé Yosef.

Parfois il me semble que c'est à moi que le prophète Ezéchiel adressait ces paroles : « Je passai près de toi, je t'aperçus baignée dans ton sang et je te dis : ``vis dans ton sang'', je te dis : ``vis dans ton sang.'' Je t'ai multipliée par dix milliers comme les herbes des champs. Et tu pris de l'accroissement, tu grandis, tu devins d'une beauté parfaite ; tes seins se formèrent, ta chevelure se développa. Mais tu étais nue, entièrement nue. Je passai près de toi, je te regardai, et voici ton temps était là, le temps des amours. J'étendis sur toi le pan de ma robe, je couvris ta nudité, je te jurai fidélité, je fis alliance avec toi, dit le Seigneur l'Eternel et tu fus à moi » (Ez. 16, 6-8).



Frère Daniel devant le sommet de Synai (1988)



Au sommet de Synai avec la fille de Czesław, mon parrain,
et une moniale de l'India (1988)



La rencontre avec mon amie (juive) dans le monastère de Carmélites à Nazareth (2003)



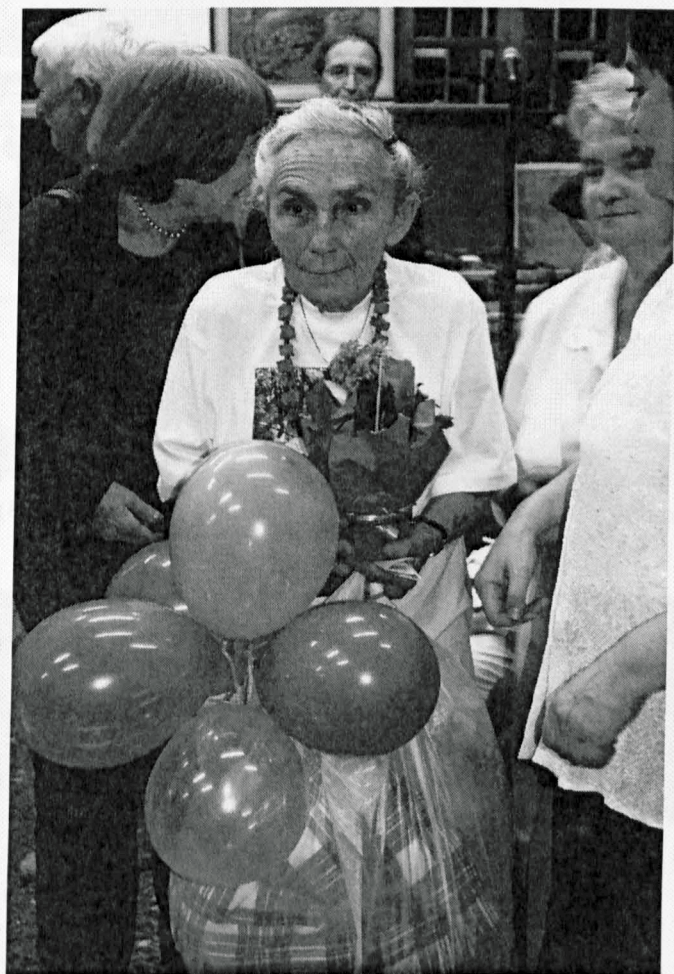
Près de la tombe de frère Daniel, dans le village Samir (2003)



L'anniversaire de ma naissance chez moi (1995)



Le seder Pâque chez moi après que le logement était brûlé (2003)



Le jour de mon 80 anniversaire dans notre maison de communauté, 3.12.2005



Avec l'ami polonais Dr. Mirelk près de jardin de Bahai (2003)



La joie de trouver «l'agneau perdu» (2003)

La démarche sociale et l'acte de protêt politique
Les images de Yair Gil

www.yairgil.com



L'œuvre sociale et protestation politique «les femmes en noir» à Haïfa
(sur «la main» c'est écrit : «L'œil pour œil jusqu'à nous tous seront aveugles»)



La démarche de protêt des «femmes en noir» près de jardin de Bahai



La démarche de protêt des «femmes en noir» sur le rond-point



Après la démarche, la reste de l'eau pour les fleurs

La journée de travail pour un pauvre quartier Halissa à Haïfa (2003)



Les images de Yair Gil.

L'histoire de la vie écrite par Kokhava Tsour (Stella), - antisémite dans le ghetto, communiste dans le monastère, cosmopolite entre le «peuple élu», l'âme désirant la justice, la paix et la fraternité humaine, l'âme affamé d'aimer.



Stella était née dans une famille assimilée en Pologne. Elle a survécu les jours d'Holocauste dans le ghetto de Loshice et dans des petits villages. Elle a réchappé d'un danger grâce à l'héroïsme des paysans qui l'avaient sauvé en risquant leur vie. Pendant la guerre Stella était demandé baptême, et après la guerre elle a décidé de se dévouer au Dieu au monastère de Carmélites en Pologne. En 1969 elle émigra en Israël, et après deux ans elle a quitté le monastère. Depuis elle a eu la vie emplie de travail assidu et l'amour dans sa ville bienaimée Haïfa.

« Stella vit dans le ghetto un homme mourant de faim près de l'entrée du café. Il était en toute engourdi de froid. Elle vit beaucoup de souffrance... Les pauvres n'ont pas reçu l'aide envoyée pour eux... Mais c'est ce que nous pouvons voir aussi aujourd'hui - les enfants mourant qui n'avaient pas reçu l'aide contre leur espoir... Mais il y avait des hommes justes... Et les souvenirs de Stella, ils sont le mémorial à ces hommes qui donnaient un rayon d'espérance pour tous qu'en avaient». (Heinz Schewe dans «Israel Nachtrichten », 7.5.1993)

C'est impossible d'oublier cela, c'est ce que reste dans la mémoire pour toujours. C'est ce qu'elle souvient au moment qu'elle voit la faim, le désespoir et besoin d'aide.